U d'/of OTTAWA
39003001996197

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lesmresdessain00hr

LES

MÈRES DES SAINTS

PAR

CH. D'HÉRICAULT

DEUXIÈME ÉDITION

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

PARIS
GAUME ET Cie, ÉDITEURS
3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1895

Droits de traduction et de reproduction réservés.

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BX
1651
.H43
1895

AVERTISSEMENT

Nous soumettons cet ouvrage au jugement de Notre Mère la Sainte Église Romaine, déclarant vouloir obéir à tous ses décrets, notamment à ceux d'Urbain VIII.

DÉDICACE

Aux mères chrétiennes, je dédie cet ouvrage.

J'ai rêvé d'écrire un livre qui, comme elles, fût fort et doux, élevant et purifiant les âmes; un livre apportant dans les intelligences la vraie lumière qui fait les esprits stables, les cœurs vaillants; par là, la patrie grande et heureuse. Pour cela, j'ai cherché, auprès de ces êtres héroïques et angéliques qui sont les saints, les premiers bégaiements de leur héroïsme; j'ai essayé d'entrevoir l'aurore de cette splendeur céleste qui entourait déjà leurs jeunes fronts.

Dans ce livre, j'ai peu mis de mon propre esprit, en pensant que plus je m'oublierais, plus Dieu consentirait à être mon collaborateur. Mais dans cette dédicace aux mères chrétiennes, je mets tout mon cœur. Je pense à la mère bénie à qui surtout je dois de voir venir, sans trop d'angoisse, cette claire lumière qui succédera aux cruelles obscurités de cette vie. Je pense à la chère épouse qui, remplissant la mission où excelle la maternité chrétienne, travaille à donner à nos enfants la paix dans la vertu.

Après ces saintes tendresses, l'affection ne doit

pas se taire. Je revois bien des physionomies pures et attrayantes, les unes vénérables, les autres inquiètes; les unes souriantes en leur jeunesse, les autres sereines en leur âge mûr; et les unes comme les autres portant la double expression de l'amour maternel et de l'amour divin.

Puis mon admiration va à toutes celles que je n'ai pas connues assez pour les aimer, mais que j'ai entrevues assez pour les connaître; dont j'ai entendu une parole, une consolation, un conseil, dont j'ai saisi un regard, dont j'ai aperçu un élan, dont j'ai retrouvé l'âme et l'esprit, dans l'âme et l'esprit de leurs fils, de leurs filles, de leurs maris.

Toutes ces physionomies, chères à chacun de nous, se fondent pour former dans notre imagination un fantôme gracieux et pourtant majestueux, caressant comme les chants qui endorment les enfants malades et fort comme l'ange luttant contre Jacob. Ce fantôme de la maternité chrétienne regardons-le, en nous agenouillant; que nos regards soient pleins d'amour et nos lèvres remplies de bénédictions, car c'est cette maternité qui, depuis un siècle et demi, défend la civilisation française.

L'histoire nous raconte bien des sièges héroïques. Les murs sont démantelés, la brèche est faite, les assiégeants attendent l'aube pour entrer dans la ville, dont les fortifications sont à terre. Ils s'avancent; puis ils reculent. Pendant la nuit les assiégés ont élevé une nouvelle muraille à la

place de celle qui avait été abattue. Eh bien! c'est l'histoire de la maternité chrétienne. Toutes les impiétés, tous les libertinages, toutes les débauches, toutes les railleries, toutes les sottises; les encyclopédistes, les déistes, les athées, les francs-maçons, les révolutionnaires de toutes nuances, arrivent l'un après l'autre en bandes fortes et fougueuses. Ils battent en brèche, en même temps que la France, la civilisation chrétienne. Ils croient avoir enseveli le catholicisme, hier sous la raillerie, aujourd'hui sous ce qu'ils nomment la science. Ils crient victoire; il n'y a plus qu'un assaut à donner. Mais pendant cette nuit qu'ils ont faite, au milieu des projectiles diaboliques dont ils couvrent la cité de Dieu, la maternité chrétienne a bâti un nouveau mur. Et quand ils s'avancent, ils la peuvent voir debout sur le bastion restauré, agitant, au souffle du Seigneur, l'immortel Labarum.

Où la maternité puise-t-elle cette force de vertu de patriotisme et de civilisation? Les ennemis du Christ le savent bien. Ils savent que, de même que le Seigneur est né d'une Vierge, la maternité, le plus souvent, pour être forte et sage, a besoin d'avoir été élevée par les Vierges du Christ. C'est un des mystères de la vie chrétienne. Le livre que nous publions en dévoile un autre. C'est que la maternité rend à la virginité ce que celle-ci lui a donné : Cette maternité chrétienne naît des mains virginales, mais quand elle arrive au sommet de sa grandeur, qui est la maternité sainte,

elle emploie les plus exquis de ses soins à former des âmes virginales.

J'ai essayé de retrouver quelques-unes des lois de l'élan mystérieux qui empêche l'humanité de ramper. J'ai trouvé que les plus générales d'entre elles sont renfermées dans l'âme de la mère chrétienne.

C'est pourquoi je lui dédie cet ouvrage.

CHARLES DE RICAULT D'HÉRICAULT.

LES
MÈRES DES SAINTS

CAUSERIE PRÉLIMINAIRE

§ 1. — Chaque fois qu'on a pu arriver à l'origine des familles illustres, on a trouvé une femme exceptionnelle. C'est de la *Femme forte* que naît le grand homme. C'est elle qui fonde les races destinées à vivre longuement, glorieusement, utilement. Pour qui veut analyser ce grand homme, roi, guerrier, poète, diplomate, administrateur, pour qui veut étudier les destinées de cette race, c'est la mère plus que le père qu'il faut observer. L'homme marche, la femme dirige.

Ce qui est vrai pour les héros de la terre, l'est souvent aussi pour les héros du ciel. Quand nous pouvons arriver auprès du berceau d'un saint nous rencontrons fréquemment une femme magnanime. C'est donc en cherchant l'influence de la mère dans la famille pieuse qu'on peut arriver à trouver les secrets de l'éducation des âmes saintes. La mère est l'instrument de la faveur surnaturelle. On voudrait pouvoir dire qu'elle aide Dieu et qu'elle complète ses grâces.

Elle en est le canal. Elle développe dans le cœur de l'enfant un nouvel instinct, l'instinct catholique, si je puis dire, qui lutte victorieusement contre l'instinct naturel. Il emprunte la plus grande partie de sa douceur à la voix maternelle et même, quand la flamme surhumaine de l'amour divin a tout embrasé dans le cœur, quand la maternité de Marie a recouvert les souvenirs des premières caresses, même alors encore, plusieurs de nos saints nous rappellent que leur docilité filiale n'a pas disparu, prouvant ainsi combien elle a été grande pendant l'enfance. Ils disent volontiers ce que saint Grégoire a écrit et que nous pouvons lire encore sur les murs du couvent du Mont Cœlius : « C'est Sylvie, ma sainte mère, qui m'a donné à l'Église. »

Cette observation m'a amené à étudier la *Pédagogie de la Sainteté*. Saisir sur le fait, sur cent faits, ces rayonnements de la lumière céleste qui sortent ou naïvement ou énergiquement, simplement ou miraculeusement de l'âme maternelle pour venir échauffer et féconder les germes de l'héroïsme chrétien ; recueillir les traits de la sagesse humaine illuminée par les conseils de la Sagesse céleste ; arriver ainsi à donner les éléments du code de la maternité catholique, c'est une œuvre qui m'a paru utile et grande et qui met les cœurs en haut.

C'est ainsi que je suis devenu un pêcheur des perles divines et que j'ai recueilli, le mieux que j'ai pu, les fleurs de cette maternité catholique. J'ai écouté soigneusement les conseils à demi étouffés par l'humilité, j'ai regardé respectueusement les actions à demi effacées par le temps. J'ai rassem-

blé avec une tendre patience et une caressante vénération, en les cherchant aussi bien dans les familles royales qu'au foyer de la paysanne et de l'ouvrière, les parcelles de l'or divin.

§ II. — Je n'ai pas désiré seulement faire un ouvrage de dévotion, j'ai voulu aussi composer un livre d'histoire. Il est bon de rappeler tranquillement que le premier devoir de l'histoire est d'être la servante de la piété et qu'étant le garde du corps de la vérité, elle doit avant tout défendre la partie supérieure de cette vérité qui est la Vérité divine.

L'histoire d'en haut est logiquement plus importante que celle d'en bas. Ce sont les âmes qui mènent les corps ; ceux-ci vont d'autant plus haut et plus droit que celles-là sont meilleures et plus héroïques. Les annales de l'âme sont plus précieuses que les chroniques de l'intelligence, à leur tour plus utiles que les éphémérides du corps. Je veux dire que le saint l'emporte, en importance historique, sur l'homme d'État comme celui-ci sur l'ouvrier. Si nous avions, pour décerner le premier prix d'intérêt public, à choisir entre l'historien des Apôtres, celui de Jules César ou celui de Gros-Jean, même après que celui-ci en a remontré à son curé, nous estimerions que le premier, comme utilité pratique, est autant élevé au-dessus du second que celui-ci l'est au-dessus du troisième.

Ce sont des vérités qu'il faut répéter sans cesse, en un temps où l'intelligence, après avoir voulu prendre la place de l'âme, est en train de s'incliner devant la main-d'œuvre; et l'on comprendra que nous ayons travaillé à mettre l'histoire

à sa place, c'est-à-dire au service de la piété.

§ III. — Nous ne réclamons d'autre mérite que d'avoir été un patient lecteur et un consciencieux compilateur. Le foyer domestique des saints présente, le plus souvent, un intérêt plus original que tout ce que notre imagination eût pu inventer et les paroles qu'on y murmure ont une puissance de suggestion que le plus habile rhétoricien ne saurait remplacer. J'ai redit simplement ce que j'ai pu voir ou entrevoir à ce foyer.

Pour les hommes sincères, les échos des demeures sanctifiées sont pleins de hauts conseils, de consolations pénétrantes et d'angéliques encouragements.

Les hommes qui sont seulement curieux, trouveront à s'instruire dans ces galeries de la pédagogie sainte.

Ceux qui aiment la philosophie trouveront ici de brillants et nombreux matériaux de l'étude de l'âme.

Enfin, ceux que l'histoire séduit, s'ils sont gravement intelligents, nous suivront avec joie ; nous allons les mener au milieu de la lumière divine et leur montrer, à la lueur de cette électricité paradisiaque, tous les siècles et les contrées diverses.

§ IV. — J'ai essayé de répandre de la variété en un ouvrage qui pouvait aisément devenir monotone. Les esquisses ont été tantôt courtes, tantôt longues. Dans les unes, l'histoire l'emporte avec son style plus bref; dans les autres la piété, avec sa phrase plus onctueuse.

Malheureusement les documents sur les Mères des Saints ne sont ni nombreux ni caractérisés.

Un nom, quelques phrases banales, souvent c'est tout. Parfois les plus persévérantes recherches ne donnent rien. C'est ainsi qu'on ne trouvera pas même nommés ici de grands saints, qui me sont bien chers ; et je citerai entre cent : saint Bruno, saint Ignace, sainte Angèle, saint Vincent de Paul, saint Benoît-Labre.

Il y a sans doute une source de documents. J'eusse pu en trouver de nombreux en prenant les biographies déjà faites, en choisissant les Mères des Saints qui ont été elles-mêmes canonisées. Mais justement parce que ces vies ont été écrites longuement et soigneusement, il était oiseux et malséant de faire un livre pour les abréger. En les laissant de côté j'ai cru aussi gagner en utilité morale : Je me suis dit que telle lectrice qui recevra volontiers les leçons d'une femme simplement pieuse, comme elle, s'effrayera peut-être si cette femme est une héroïne de sainteté.

J'ai cru devoir admettre Blanche de Castille, Charlotte de Savoie, Marie Leczinska, bien qu'elles soient fort connues. Elles n'avaient pas encore été observées uniquement dans leur action maternelle.

Après la première partie, qui renferme les notions générales, on ne rencontrera pas de Mères canonisées.

Dans cette première partie, nous verrons la maternité sainte établie, avec une divine tendresse, par le bon Jésus ; puis trempée héroïquement dans le martyre ; enfin, en quelque sorte, codifiée par saint Jérôme qui, résumant les leçons de l'expérience des premiers siècles, les

conseils des saints et des docteurs, montra, au-dessus du foyer domestique sanctifié, la virginité sanctifiante.

§ V. — En résumé, j'ai utilisé de mon mieux les renseignements que l'histoire nous donne sur les Mères des Saints. A l'aide de ces renseignements, très souvent rares et vagues, j'ai essayé d'esquisser le caractère, parfois la vie de la mère et de montrer comment cette mère avait presque toujours développé la vocation sainte de l'enfant. J'ai donc travaillé à faire un livre d'histoire utilement pratique et de lecture pieuse.

J'ajouterai, avec candeur, que j'ai voulu faire la cour aux saints et obtenir leur protection pour moi et pour les miens, en donnant à leurs Mères, avec un respect vraiment filial, tout le lustre dont je suis capable. Toutefois je n'ai pas dû manquer à mon devoir d'historien et l'on trouvera quelques mères qui ont essayé de lutter contre la vocation de leurs enfants.

J'ai besoin de déclarer qu'en me servant des mots *Saint, Bienheureux*, *Vénérable*, je les ai pris dans leur sens usuel ; et il n'y a pas, dans cet ouvrage, une pensée qui ne soit pleine de la plus tendre docilité envers l'Église Romaine.

LIVRE PREMIER

Histoire générale de la Maternité Sainte du Ier au IVe siècle

---

CHAPITRE PREMIER

L'ORIGINE DE LA FAMILLE SAINTE. — Ier SIÈCLE.

§ I. — Aucune des merveilles, aucun des héroïsmes dont cet ouvrage est rempli n'étonnera les chrétiens. Mais peut-être quelques cœurs délicats, qui ne connaissent pas le don de Dieu, trouveront-ils que beaucoup de nos Mères sont étranges en encourageant leurs enfants à une vie d'austérité, de solitude, de pénitence écrasante. Peut-être surtout trouveront-ils extravagants ces jeunes filles, ces jeunes gens qui, non seulement se privent de tout ce que le Créateur a mis de beau et de bon ici-bas, mais qui torturent et maudissent un corps que Dieu n'a pas méprisé puisqu'il y a mis une âme faite à son image.

J'admets que la philosophie ne suffise pas à leur répondre. Pourtant elle constate les mystères et les joies de la souffrance, joies d'autant plus grandes que le sacrifice est plus douloureux. Mais qu'ils viennent un instant en Galilée, re-

joindre Jésus de Nazareth. Ils ne comprendront pas ses prédications, je le veux bien ; ils ne réfléchiront pas à ses leçons, soit ; ils ne goûteront pas sa morale, je le veux encore. Il suffit qu'ils l'écoutent parler à ceux qui sont humbles, à ceux qui sont petits, non pas seulement à ceux qui ont la bonne volonté et le cœur pur, mais aux êtres corrompus, à ceux que le monde méprise le plus dans l'ordre social. Il suffit qu'ils entendent sa voix caressante, qu'ils considèrent ses regards attendris ; qu'ils n'empêchent pas le frisson de courir dans leurs veines, les larmes de venir à leurs yeux. Car le frisson viendra et les larmes couleront, si leur instinct est honnête et émancipé de tout esclavage. Le frisson viendra et les larmes couleront quand ils verront Jésus à côté de la Madeleine ou de la Chananéenne, à côté de son ami Lazare, de Marthe et de Marie, à côté des publicains comme des lépreux, à côté des enfants qui accourent près de lui, au milieu de la foule qui souffre pour l'entendre.

Comme on sent Sa pitié pour le pauvre roseau à demi brisé, pour tout ce qui est roseau, pour tout ce qui est à demi brisé, pour tous ces patients de la vie humaine, pour toutes ces créatures que la sagesse divine a dû marquer du sceau de la souffrance, de la pauvreté, de l'infirmité, pour tous ces faibles qui se sont marqués eux-mêmes des signes du vice! Et quand les disciples d'Emmaüs se disaient : « Ne nous semblait-il pas que notre cœur était tout brûlant quand il nous parlait! » Ce sont nos sentiments que ces disciples expriment, et ne sentons-nous pas notre cœur tout brûlant quand Jésus s'occupe des misé-

rables? Si notre cœur brûle ainsi, c'est qu'il ressent les feux dont le doux Maître brûlait Lui-même, quand son cœur toujours aimant redoublait de tendresse en parlant de l'Enfant prodigue et de la joie exaltée du père de famille ; de la brebis perdue et retrouvée. *Misereor super turbam*, il avait pitié de cette foule de déshérités et il était si heureux d'être venu leur rendre leur héritage!

Quand, après nous avoir menés à sa suite dans les champs de la Judée tout retentissants des paroles de sa tendresse, Il arrive aux derniers jours, ce n'est plus qu'un flot d'amour débordant. Ce cœur, enflammé de bonté, s'ouvre tout entier et c'est alors que chacun des mots qui en sort, se cramponne au fond de notre âme jusqu'à ce qu'elle ne fasse plus qu'un avec cette mélancolie divine.

Le voici donc à la veille de quitter ce méchant monde pour entrer dans la toute-puissance, dans la toute-beauté, dans la toute-pureté : et c'est Lui qui est triste! Il est triste parce qu'Il ne va plus pouvoir être uniquement bon et doux, parce qu'Il ne pourra plus être uniquement le consolateur, le bienfaiteur, et parce qu'Il lui faut laisser ses disciples orphelins. Il leur prodigue alors les plus tendres mots que jamais l'humanité ait entendus, les plus admirables conseils que l'imagination puisse rêver. « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous, avant de souffrir. » Cette Pâque c'est le don de tout son être, de son être humain comme de sa divinité. On le voit chercher, dans son entendement surhumain, toutes les raisons qui peuvent fortifier ces humbles qu'Il va abandon-

ner, et, dans son cœur inlassable, toutes les caresses qui pourront les consoler quand, après sa mort, ils penseront à Lui. Le mot *aimer*, le mot *ami* revient sans cesse. Lui, il est bien triste de les quitter; son cœur délicat, qui a tant besoin d'être chéri, sait bien qu'il n'est guère aimé de ces grossiers pêcheurs. « Pourtant, leur dit-il, en résumant en ce cri tout son dévouement, est-ce possible d'avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis? » Chacune des phrases de ce discours suprême dévoile mille retours ingénieux d'une âme qui ne peut se séparer d'une autre âme.

Est-ce tout? Aimer ceux qu'on aime et les aimer jusqu'à ne pas pouvoir les quitter sans angoisse, les aimer jusqu'à donner sa vie pour eux. Est-ce tout? Non, Jésus aime plus puissamment encore. Il aime même les méchants, même ceux qui vont le torturer, même ces persécuteurs féroces et hypocrites, qui vont martyriser, après Lui, ces amis qu'il a tant de peine à quitter. Il sait bien que ces criminels doivent être punis. Mais il montre un regret touchant d'être obligé de les punir. Il leur pardonne, il leur pardonnera encore à l'heure dernière.

Est-ce tout encore? Non. On dirait qu'il veut faire plus que pardonner, qu'il veut, comme dans une divine rêverie, chercher s'il ne peut les excuser. Alors lui échappe cette parole d'une lumière surhumaine, cette parole qui, peut-être plus que toutes les autres, démontre l'intensité de l'amour divin : *Si je n'étais pas venu ils n'auraient pas de péché !* parce qu'ils n'auraient pas connu la Vérité.

Mais il fallait qu'Il vînt. Il fallait que la Vérité éblouît l'humanité. Il réfléchit donc encore et son cœur se serre en un soupir attristé : « Ils m'ont haï sans sujet ! »

Il n'a pas pu trouver d'excuse, il faudra qu'ils soient punis. Il ne pense pas à Lui qui va souffrir par eux ; c'est sur eux, qui vont le torturer, qu'Il pleure.

§ II. — Bien des incrédules ont vu dans ce prodigieux et infatigable amour de Jésus pour l'humanité une des preuves de sa divinité. Beaucoup d'autres qui n'en sont pas arrivés jusqu'à l'adoration, n'ont pas pu s'empêcher de considérer avec attendrissement ce cœur si doux.

Si la tendresse de Jésus de Nazareth a pu produire cette impression sur les incrédules, que ne doit-elle pas faire éprouver aux âmes pieuses !

Ajoutons à cette tendresse l'amour divin ; essayons d'imaginer la puissance de dévouement que peut créer, en nous, ce cœur de Jésus dans sa divinité, quand, dans son humanité, il émeut de telles affections. Joignons à cela la grâce d'en haut, les sacrements, celui surtout qui donne à nous cet homme et ce Dieu tout entier, cet homme admirablement aimable et ce Dieu ineffablement caressant ! Nous comprendrons alors la Maternité sainte : La mère élève son enfant pour ce Dieu de tout amour et en offrant à Jésus cet être qu'elle a voulu très pur pour qu'il fût moins indigne de Dieu, elle donne plus que si elle se donnait elle-même.

Cet enfant devient saint ; à son tour, il ne sait que rêver pour plaire à cet ami, qui, dans sa vie, dans sa mort, lui a offert tout ce que la puissance

divine peut donner. Il veut être toujours plus pur, il veut toujours plus souffrir pour Celui qu'il aime; il veut s'idéaliser de plus en plus pour se rapprocher plus de Lui. Il veut expier toutes les ingratitudes que lui et les autres ont montrées à ce Dieu de la toute bienveillance. Il veut surtout augmenter, au prix de n'importe quelle torture, au prix de la mort même, le nombre des amis de son Ami. Et la mère comprend cet héroïsme qui est né du sien, elle y encourage, elle en jouit.

Voilà donc l'origine de la Maternité sainte : l'ineffable bonté du Christ a fait germer ce mystérieux sacrifice de l'égoïsme maternel.

§ III. — Comme c'est là un des plus grands efforts de l'héroïsme humain, Jésus a voulu établir Lui-même le code de cette sainte maternité. Comme aussi c'est un des plus grands éléments de la vie chrétienne, Il y a pensé avant Sa naissance et à l'heure de Sa mort. Enfin, comme il y a là un état surnaturel qui différencie ce sentiment de tous les autres, Il nous a fait révéler les deux traits de Son enfance qui devront servir d'exemple.

» En ces jours-là, Marie se levant vint dans le pays des montagnes, dans la ville de Judée où demeurait Zacharie, et entrant dans la maison, elle salua Élisabeth. Dès que Élisabeth entendit la salutation de Marie, son enfant tressaillit dans son sein. »

Voilà la vocation de la sainteté. C'est le premier signe de la Maternité sainte : Dieu montre qu'il appelle à Lui particulièrement, très près de Lui, pour un but d'apostolat ou de pénitence,

d'illumination ou d'expiation, l'enfant qui va naître. Bien des Mères de nos saints, nous le verrons, ont offert et consacré à Jésus l'enfant qu'elles attendaient.

Après la vocation, quelle est l'éducation ? « La Mère de Jésus conservait toutes ces choses dans son cœur. » Toutes ces choses, c'est-à-dire les faits extraordinaires qui illuminent la vie de l'enfant. Nous en pouvons conclure que Dieu demande aux mères, en même temps qu'un redoublement de soins pour l'éducation, une sorte de préoccupation respectueuse des actes de l'enfant prédestiné. Mais pour celui-ci ses devoirs filiaux n'en sont que plus étroits : Jésus, bien qu'Il songeât déjà aux choses de son Père et qu'Il vînt de discuter avec les docteurs, était soumis à Joseph et à Marie.

Voilà la vocation et l'éducation de la vie sainte. En voici la règle. Quand Jésus fut sur la croix, Il vit sa mère et, debout auprès d'elle, le disciple qu'Il aimait, Il dit à sa mère : « Femme, voilà votre fils ; » puis Il dit au disciple : « Voilà votre mère. »

Il laisse voir d'abord que c'est le culte et l'amour de Marie qui doivent servir d'entrée dans le chemin de la sainteté. Il ajoute encore une leçon plus austère, que le monde trouve insupportable et qui blesse, en effet, les exigences comme les égoïsmes et les règles générales de l'humanité, c'est que, pour les saints, la famille n'est plus la chose la plus chère, celle à qui on préfère tout le reste. Jésus envoie ceux qu'Il aime particulièrement, dans les chemins qu'il Lui plaît. Il leur donne de nouvelles familles, de

nouveaux devoirs. Il montre la sainteté à l'homme comme il a montré Marie à Jean et Il lui dit : « Voilà ta mère. »

CHAPITRE II

L'AGE HÉROÏQUE DE LA MATERNITÉ CHRÉTIENNE. — LE MARTYRE. — IIe ET IIIe SIÈCLES.

§ I. — *Les premiers éléments de l'éducation sainte* :

« Que sont tes parents ? » demande le préfet Hierax à Rusticus, un des compagnons de martyre de saint Justin.

« Mon vrai père est le Christ. Ma vraie Mère est la foi au Christ. »

C'est là la première Mère des saints, la Foi au Christ. La pensée qui se résume en cette parole du Bienheureux Rusticus domine tout l'âge héroïque de la famille chrétienne.

La société catholique n'est pas fondée. Elle est pour ainsi dire, encore campée, allant des Catacombes au supplice. Ce n'est pas un ordre social, c'est un noviciat du martyre. Ce n'est pas l'éducation de la vie qui importe à la mère chrétienne ; c'est l'éducation de la mort.

Tel est l'aspect général des trois siècles qui suivent la mort du Seigneur. Je sais bien que

les mille soins habituels de la vie humaine n'ont pas cessé. Les corps sont nourris, l'intelligence est instruite, l'éducation est donnée. Le catholicisme ne vit pas dans les cavernes, ni dans l'état nomade. Seulement, le foyer domestique chrétien est en état de siège. Il est assiégé par la persécution ; les chevalets, le plomb fondu, le feu, la décollation, les massacres en masse sont, pendant les trois premiers siècles, les perspectives que le cœur maternel entrevoit dans beaucoup des avenues de la vie.

Crainte et silence angoissant chez les mères tendres ; exaltation, défi à la puissance diabolique et païenne chez les mères énergiques, c'est là ce qui domine l'éducation et la vie des enfants de Dieu jusqu'à Constantin. Il y a hésitation entre les habitudes anciennes du paganisme et les conseils de la loi nouvelle ; lutte entre les anciens instincts et ceux qui vont se développant à l'ombre de la Croix. Mais, chez les chrétiens, au milieu de cette hésitation, domine la volonté d'obéir au Christ. Cette volonté est entretenue par la claire vue de sa bonté, de son amour, de son droit divin d'exiger de nous tout nous-même.

On n'est pas, comme en toute autre période de l'histoire, d'abord chrétien puis riche ou pauvre, avocat ou médecin, ou soldat, ou agriculteur, ou prêtre, enfin rangé dans une des classes habituelles de la société humaine : on est chrétien, et encore chrétien, et rangé devant les bourreaux de César pour être supprimé. Si l'on sort de ce rang, c'est pour un instant. Si l'on est autre chose qu'apprenti martyr, c'est par hasard ; et il

ne faut pas que les prévisions d'une vie réglée, paisiblement laborieuse, dirigent, comme il est convenable en temps ordinaire, les soucis de l'éducation maternelle. Les leçons des choses et les leçons des idées ne ressemblent à rien de ce que la pédagogie a entrevu jusque-là.

Les leçons des choses, ce sont ces hommes enduits de poix et qui brûlent vivants ; ce sont ces enfants que les bêtes déchirent dans le cirque ; ce sont ces jeunes filles dont les chevalets blessent les membres, dont les râteaux de fer arrachent les entrailles ; ce sont ces femmes dont on met le corps à vif et qu'on enduit de miel pour le faire dévorer lentement aux mouches.

Les leçons de l'idée, ce sont ces mille tortures souffertes en souriant, en protestant avec sérénité, en défiant paisiblement la tyrannie. Ce sont surtout les miracles ; c'est le feu qui ne consume pas les corps ; c'est le corps tourmenté qui se retrouve, le lendemain, dans toute sa vigueur, c'est le lion qui s'agenouille devant le chrétien, c'est la colombe qui s'élève du bûcher de la chrétienne ; c'est le corps du martyr qu'on va chercher, la nuit, sur l'ordre d'une vision céleste ; c'est le sang des martyrs qu'on va recueillir et qui guérit ; c'est la veille dans les catacombes qui console et encourage. C'est surtout le corps et le sang du Christ qui enivre l'âme d'énergie, qui la cuirasse de la patience humaine et de la certitude divine.

Ce sont là les leçons qui mettent l'héroïsme dans le cœur de la mère chrétienne. Elles montent du cœur aux lèvres, fournissent le sujet des conversations et constituent le fond de l'éducation.

Mais Jésus-Christ, qui prodigua les miracles nécessaires pour appuyer les premiers pas de son Église, ne défendait pas à ses enfants le secours des moyens humains. Sans doute, l'encouragement suprême c'était l'obéissance au devoir, à la volonté du Seigneur, à la foi ; c'était l'espérance de la récompense céleste. Mais, si les catholiques avaient quelque chose de l'ange, ils étaient hommes aussi et ils se sentaient plus forts *parce qu'ils étaient encouragés par la victoire. In hoc signo vinces.* Avant d'être inscrite sur le *Labarum*, cette devise était écrite dans le cerveau du chrétien. Elle sortait des catacombes avec lui et le précédait au bûcher.

Ainsi, avec le noble orgueil de la victoire et l'humiliation du martyre, se formait le courage chrétien, composé de fierté et d'humilité et constituant la plus grande force de ce monde. Puissant élément aussi pour l'éducation sainte, puisque que la fierté donnait la vigueur morale en même temps que l'humilité donnait la docilité.

§ II. — *Les premières familles.* — Nous sommes peu renseignés sur l'intimité des premières familles catholiques. Elles n'avaient pas tardé à devenir nombreuses. Les calculs les plus modestes nous apprennent que, au IIe siècle, les chrétiens forment en Orient le dixième de la population indigène, en Occident, le quinzième, et que, au IIIe siècle, ils représentent presque la moitié de la population soumise à l'empire romain. Toutefois, comme c'était une religion surtout spirituelle qui recommandait l'humilité, elle commençait par réformer l'esprit plus que les habitudes extérieures. Tertullien nous

révèle que la moitié d'une ville pouvait être devenue chrétienne sans que l'autre s'en doutât. C'était la douceur, la bonté, cette amitié réciproque qui stupéfiait tant les païens et qui était si contraire à l'orgueil individualiste, conséquence nécessaire du paganisme ; c'était la pureté des mœurs et la sérénité de la conduite qui excitaient les premiers soupçons. C'était le martyre qui apportait la certitude. Les auteurs païens ne peuvent donc pas nous renseigner sur le foyer domestique des chrétiens et ceux-ci ne le veulent pas. Il faut avoir recours à l'observation intense pour voir se détacher la maternité chrétienne du formalisme pieux de la maternité juive ; de la rigueur juridique de la maternité romaine ; et de la mollesse de la maternité grecque.

La première famille chrétienne sur laquelle notre attention est attirée par les *Actes* mêmes *des Apôtres* est celle d'Aquilas et de Priscilla, que saint Paul rencontra à Corinthe en l'an 52. C'étaient des Israélites que le décret de Claude, chassant tous les Juifs de Rome, avait exilés. Ils exerçaient le même métier que Paul : ils fabriquaient des tentes. Celui-ci logea chez eux. Quelques historiens disent qu'ils assistèrent au concile de Jérusalem en l'an 57. Cette introduction de la femme chrétienne dans les discussions où allait s'affirmer le caractère universel de l'Église, serait pleine de suggestions historiques et philosophiques. Mais le texte des *Actes* ne me paraît pas se prêter à ce sens.

L'émancipation de la femme n'en est pas moins commencée et dès lors la mère devient assez respectable pour élever des chrétiens et des saints.

Sainte Eugénie l'indiquera avec une couleur originale et vigoureuse, en une phrase que nulle femme ne devrait ignorer : « Telle est la vertu du nom du Christ, dit-elle à son juge, que la femme assez heureuse pour le connaître et pour l'aimer s'élève jusqu'à la dignité de l'homme. La différence des sexes s'évanouit devant la foi. »

Dès les temps apostoliques et pendant l'ère qui les suivit de près, cette grandeur nouvelle que le Christ apportait à la femme fut connue. Chose saisissante, elle fut appréciée par les femmes même à qui leur rang social semblait donner toutes satisfactions d'orgueil. Mais de ces premières chrétiennes, de ces *clarissimes*, de ces nobles matrones de sang sénatorial dont on a retrouvé dernièrement les tombeaux dans la partie la plus ancienne des catacombes, nous savons peu de chose ; non plus que de ces autres femmes *illustres* que Septime-Sévère, au début de son règne, protège contre la rigueur de la loi romaine.

Toutefois la Providence voulait, dès le commencement, dessiner d'un trait lumineux tout le cercle des destinées du christianisme. Le Christ frappait l'humanité en haut comme en bas et Il traçait sa Croix sur le front comme sur les pieds de la société humaine. A côté de cette famille de petits artisans, à côté d'Aquilas et de Priscilla, que voyons-nous ? Le plus puissant nom de cette Rome qui avait vaincu le monde ; la *gens* Flavia, la famille Flavienne, Titus Flavinius Sabinus, le frère aîné de Vespasien, qui fut, selon toute apparence, converti par saint Pierre et saint Paul. Le pêcheur galiléen et le cordier de Tarse pre-

naient l'empire à la tête. Le fils de Titus Flavinius, Flavius Clemens et la femme de celui-ci, Flavia Domitilla, voilà les premiers modèles de la famille héroïque chrétienne. Cette Domitilla était la nièce de l'empereur Domitien. Malgré cette parenté, elle fut condamnée à la déportation dans l'île de Pandataria, tandis que son époux Clemens, malgré son rang de consul, était condamné à mort.

Près d'eux nous voyons la sœur de ce Clemens, Plautilla, puis la fille de celle-ci, une autre Flavia Domitilla que Domitien, en l'an 57, quinzième année de son règne, déporta dans l'île Pontia. Sainte Paula, lorsqu'elle quitta Rome pour la Palestine et qu'elle fit ce voyage dont saint Jérôme nous raconte si curieusement les étapes, visita pieusement cette île et les cellules où Flavia Domitilla passa les années de son long martyre.

Nous eussions dû citer avant elle Petronilla, illustre matrone de la *gens* Petronia. Mais nous savons d'elle seulement qu'elle était fille spirituelle de l'apôtre Pierre ; c'est le titre que lui donnent les *Actes* des saints Nérée et Achillée. Nous n'oublierons pas cette grande famille des Bassi, que Prudence cite comme l'une des premières qui embrasse la religion du Christ.

Nommons encore Flavius Ptolemæus et Ulpia Concordia, sa femme, dont on voit la tombe dans les catacombes de Domitilla.

Rappelons la *gens Pudentia* qui descendait du sénateur Pudens, contemporain et disciple des apôtres. Elle fournit au *Martyrologe* sainte Pudentienne, sainte Praxède et plusieurs autres.

Nous nous inclinerons devant sainte Cécile, qui a une place à part dans la famille chrétienne, plutôt à côté des Vierges qu'à côté des matrones.

Nous ne devons pas oublier cette Pomponia Græcina dont parle Tacite, et qui fut accusée, en l'an 58, d'avoir embrassé « une superstition étrangère ». Ses petits-enfants, confesseurs de la foi, nous portent à croire que cette *superstition* était le christianisme.

La mère chrétienne va sortir de l'obscurité de ces premiers temps. Nous allons la trouver non pas plus sainte, non pas plus fidèle que les autres témoins du Christ, les Vierges et les Confesseurs, mais plus héroïque sans doute, car comme eux elle se donne tout entière au martyre mais plus qu'eux elle y donne ses enfants.

§ III. — *Sainte Symphorose et ses fils.* — On nous pardonnera d'aimer à recueillir les paroles qui illuminent les événements. La Providence les confie à l'histoire afin qu'elles nous révèlent l'âme de nos pères. Ici elles ont un plus grand rôle encore. Non seulement elles nous dévoilent dans sa beauté l'âme des martyrs, mais elles sont comme cette étoile miraculeuse qui menait les hommes sages aux pieds de Jésus. Elles brillent dans le ciel de l'histoire, *Lumen in cœlo*, comme un fragment de la lumière divine; et aux intelligences graves, aux esprits sincères, aux cœurs purs, elles font découvrir l'entrée du sentier qui mène à la vérité.

La phrase qui illumine cette période héroïque de la maternité chrétienne c'est celle-ci : Le magistrat dit à la mère chrétienne : « Si tu ne sacrifies aux dieux, non seulement toi mais

tes sept enfants, vous allez être torturés! »

Que va-t-elle répondre? Va-t-elle implorer le juge, lui démontrer la dureté de son arrêt, la faiblesse de ses enfants, sa douleur maternelle? Décourager ses enfants, leur conseiller une lâcheté, un crime? Au moins, sent-elle le besoin de les fortifier contre la douleur?

Non. Les cœurs sont trop haut; la magnanimité est devenue le conseil habituel de la vie vulgaire. La foi est entrée dans les âmes, elle soulève l'humanité au-dessus de terre. La mère n'a donc pas besoin d'encourager ceux qu'elle a élevés dans l'héroïsme.

Non. Il n'y a en elle qu'une idée : le bonheur de souffrir pour le Christ. Elle répond — et cette réponse, nous prions notre lecteur de la garder dans sa mémoire et de la secouer en son esprit pour lui faire rendre tout son parfum surhumain, — elle répond donc : « Est-il possible que je sois assez heureuse pour souffrir huit fois le martyre ! » Jésus a voulu que cette parole fût dite pour défendre ses premiers-nés contre le reproche qu'on leur fait d'être hallucinés jusqu'à l'impassibilité et d'avoir perdu, dans cette ivresse de la foi, tout sentiment humain.

La mère souffre ; elle souffre le martyre de ses enfants. Elle va souffrir huit fois et souffrir huit horribles tortures. Mais elle est heureuse parce qu'elle fait à son devoir, à son amour, à celui qui est « mort pour tous ceux qu'Il aime », le sacrifice de ce qu'elle a de plus précieux et surtout parce qu'elle gagne ainsi pour elle et pour ses fils le bonheur sans limites.

C'est là, en effet, ce qui distingue cet héroïsme

de tous ceux dont le Créateur a mis l'instinct en nous. Sacrifier magnanimement sa vie à son devoir, comme Régulus, cela est dans l'humanité à l'état exceptionnel, puisque les païens l'ont tant admiré. Le Christ est venu ordonner la continuité de ce sacrifice : ce qui était autrefois l'exception est devenu l'usage commun, et a formé le sentiment délicat de l'honneur pour la vie mondaine, l'amour du martyre pour la vie spirituelle. Il y a plus. Le Créateur avait donné à l'homme héroïque une récompense mystérieuse, la haute satisfaction du devoir accompli. Jésus en sa bonté y ajouta infiniment plus, Il donna le bonheur de l'éternité.

La mère à qui nous devons la réponse typique que nous mentionnons plus haut, c'est Symphorose.

Elle était la femme d'un homme très docte, qui demeurait dans la cité de Gabium au pays des Sabins. Il se nommait Getulius. Il était de race tribunitienne, riche et charitable. Chaque jour il réunissait dans sa maison les chrétiens, leur donnait la nourriture, leur exposait la loi de Dieu.

Cela se passait au commencement du IIe siècle, au début du règne d'Elius Adrianus qui fut empereur de l'an 118 à l'année 138.

Les *Actes* de saint Getulius nous apprennent qu'Adrien envoya son vicaire Cerealis pour saisir Getulius ainsi que son frère le tribun Amantius. Céréalis, avec ce généreux et candide amour de la vérité qui est le caractère vaillant et étonnant de la race militaire romaine, non seulement n'arrêta pas Getulius mais il se laissa convertir par lui. Son premier cri est saisissant. Dès qu'il

entrevoit la vérité, il dit, tant l'héroïsme emporte tout alors : « Et qui est-ce qui m'empêcherait de répandre mon sang pour le Christ, Fils de Dieu ? »

Il le répandit, en effet en compagnie de Getulius, d'Amantius et d'un autre martyr. Symphorose recueillit le corps de son époux. Elle l'ensevelit dans l'*Arenarium* de sa maison de campagne « au pays des Sabins, au delà du fleuve ».

Quelque temps après, en l'an 120, Adrien fit élever à Tibur un palais magnifique. Il le dédia aux dieux avec les cérémonies habituelles et interrogea les augures sur la durée de l'édifice. Les augures répondirent : « Nous ne pouvons satisfaire ta curiosité, à cause d'une veuve chrétienne qui invoque son Dieu dans le voisinage du palais. C'est l'épouse de Getulius, elle se nomme Symphorose. Elle a sept fils. Force-la à offrir de l'encens aux dieux ; nous répondrons à tes questions. »

Adrien fit amener Symphorose. Il connaissait déjà l'obstination des chrétiens ; il lui parla avec douceur en lui demandant de sacrifier aux idoles.

« Seigneur, répondit tranquillement Symphorose, j'ai eu pour mari et pour beau-frère deux officiers de tes armées. Ils commandaient tes soldats, ils étaient tribuns. Ils ont mieux aimé endurer les tourments que brûler de l'encens aux démons que vous adorez. Ils sont morts après avoir vaincu ces démons, ils sont maintenant couronnés de gloire. Ils vivent dans le ciel et suivent partout le grand Roi qui y règne.

— C'est bien, sacrifie à l'instant même ! cria

Adrien, ou moi-même je te sacrifierai avec tes sept enfants aux dieux que tu méprises ! »

C'est alors qu'elle fit cette réponse qui montrait que l'axe du monde était changé :

« D'où me vient ce bonheur de pouvoir être immolée huit fois à mon Dieu ? »

Adrien ne pouvait comprendre. Il l'interrompit :

« Je te dis que je te sacrifierai à mes dieux ! — Tes dieux ne peuvent me recevoir en sacrifice, je ne suis pas une victime pour eux. — Choisis ! s'écria l'empereur irrité, sacrifie ou meurs ! — Tu crois m'épouvanter ! Je ne serai jamais assez tôt réunie à mon époux ; tu l'as fait mourir pour avoir confessé Jésus-Christ. Qu'attends-tu ? J'adore le même Dieu. »

L'empereur la fit traîner dans le temple d'Hercule. Là on lui déchira tout le visage, on la suspendit par les cheveux ; puis, voyant que son courage augmentait avec les souffrances, Adrien la fit jeter dans le Tibre. Le lendemain il fit venir en sa présence les sept fils de la martyre. Rien ne put ébranler leur foi, ni les menaces, ni les caresses, ni l'appareil des plus douloureux supplices. Il fit alors planter sept poteaux autour du temple d'Hercule et y fit attacher les sept fils. Il choisit pour chacun un supplice différent, en réservant le plus diabolique pour Eugène, le plus jeune, dont la fermeté lui parut plus particulièrement irritante en un âge si tendre. Il le fit fendre du haut en bas.

§ IV. — *Zoé et ses fils.* — La mère esclave est aussi vaillante que la noble matrone. Sous le même Adrien nous voyons l'exemple d'un

héroïsme plus énergique encore. Symphorose, même en son ardeur, conserve quelque chose de la gravité du peuple-roi. Sainte Zoé, esclave, de nationalité phrygienne, a l'élan des races méridionales. Elle ne se contente pas de dédaigner la puissance de l'enfer, elle la raille, elle la défie, avec une allégresse de foi qui est remarquable même en cet âge d'or du christianisme. Nous notons cette nuance parce qu'aux yeux de l'histoire cette variété dans les récits, cette couleur locale, si l'on peut dire, et ce rapport exact entre les temps, les lieux et les tempéraments, confirment l'authenticité. On ne saurait garantir, en effet, que les siècles n'aient pas ajouté quelques fleurs de rhétorique à ces *Actes* des premiers martyrs, mais le fond est vrai ainsi que les traits principaux, les pensées fondamentales et les phrases caractéristiques.

Le maître de Zoé veut la faire sacrifier à la grande déesse, la Fortune. Elle résiste. « Eh bien, je vais faire torturer tes fils afin de voir si le Christ que tu appelles ton Dieu pourra leur venir en aide. »

On prend les enfants, on leur déchire le corps avec des ongles de fer. « Combattez vaillamment, mes fils, ne craignez pas les tourments !

— Que sont ces tourments ! disent les enfants Dis à cet impie de nous faire souffrir davantage, mère, afin que notre patience obtienne une plus belle couronne ! »

Zoé, transportée par l'amour maternel, par un amour maternel éclairé des lumières de la foi et voulant, en effet, augmenter le bonheur dont ses

enfants n'étaient plus séparés que par quelques minutes de souffrance, Zoé dit au tyran :

« Pourquoi as-tu fait suspendre mes enfants? Ce n'est pas les torturer, ils ne sentent même pas les coups de tes bourreaux ! »

Le païen se sentit vaincu par l'esprit nouveau qui inspirait de telles paroles à une mère. Toutefois il fit allumer un grand feu et y fit jeter Zoé, son époux et ses deux enfants.

Du milieu des flammes sortaient des chants qui bénissaient le Christ. Le tyran, enragé, cherchait comment il pourrait donner à la flamme un redoublement de férocité et de pouvoir torturant. On entendit encore une voix qui venait des cieux et qui disait : « Prenez courage. Votre prince cherche de nouveaux tourments pour vous ôter la vie. » Une dernière prière sortit du foyer : « Seigneur Jésus, prenez nos âmes! » Et ils s'endormirent en paix. C'était le second jour du mois de mai.

Quand on enleva les cendres de la fournaise on trouva les corps des martyrs intacts et *tournés vers l'Orient*. La voix qui avait encouragé les martyrs se fit entendre une dernière fois : « Tu trouveras à ton tour, tyran, une place au milieu des flammes, mais celles-ci ne s'éteindront jamais! »

§ V. — *Sainte Félicité et ses fils.* — Quelques années plus tard, sous le règne d'Antonin, en l'an 150, Félicité rappelait le courage de Symphorose. Elle était accusée d'irriter les dieux contre l'empereur et contre l'empire. Antonin ordonna à Publius, le préfet de Rome, de la forcer à sacrifier aux dieux, elle et ses enfants. Publius

les fit venir et engagea doucement l'illustre veuve à mériter la clémence de l'empereur par son repentir. Elle répondit avec fermeté : « N'espère pas, Publius, qu'une lâche crainte ou une complaisance mondaine puisse me faire oublier ce que je dois à Dieu. Je porte en moi l'Esprit-Saint. Il ne permettra pas que sa servante soit vaincue, lorsqu'elle combat pour sa gloire. Tu peux me laisser vivre, Publius, ou me faire mourir. Mais si tu crois triompher de moi parce que je suis une femme, tu te trompes, tu seras vaincu par une femme. — Misérable! s'écria le préfet, puisque la mort a tant de charmes pour toi, meurs ! je ne m'y oppose pas. Mais quelle fureur te pousse à vouloir ôter la vie à tes enfants. — Mais c'est pour les faire vivre, répondit gravement la matrone, que je ne veux pas qu'ils sacrifient aux idoles. Tu ne saurais me comprendre, mais la mort éternelle serait le prix de leur lâcheté. »

Le lendemain Publius monta solennellement sur son siège, au Champ de Mars. Cette fois il n'agissait plus en conciliateur mais en juge. Il fit amener devant lui la veuve et ses sept fils

« Veux-tu prendre pitié de tes enfants ? Je t'y engage. Ne sois pas cause que ces jeunes gens d'une si belle espérance soient enlevés à la fleur de l'âge. — Ta compassion est feinte, répondit tranquillement Félicité. Garde-la pour d'autres. Elle ne saurait nous tromper; nous n'en voulons pas. Ta clémence n'a d'autre but que de nous pousser au crime. » Puis, se tournant vers ses fils : « Levez les yeux, mes enfants, et regardez le ciel. C'est là que Jésus vous attend. Combattez généreusement pour sa gloire, pour la

vôtre aussi et montrez-vous de fidèles serviteurs d'un Roi si grand et si digne de tout dévouement. » Le préfet, furieux, injuria Félicité; il fit approcher chacun des enfants. Il leur parla l'un après l'autre, essaya de les gagner par les promesses, de les attendrir par les caresses, de les intimider en leur affirmant que leur mère était dénaturée, qu'elle voulait leur inspirer la révolte et l'impiété et qu'elle allait causer leur perte. Nous ne redirons pas les réponses de chacun des enfants. L'empereur, à qui on transmit le procès-verbal de cette interrogation, se défiant de l'attendrissement que ces supplices répétés pourraient inspirer à un seul bourreau, en nomma huit chargés de torturer le plus cruellement chacun des martyrs, « qui arrivèrent, par des routes différentes, au lieu où le juste Juge les attendait pour récompenser la mère héroïque et ses fils dignes d'elle ».

§ VI. — *Les mères de Symphorien et de Méliton.*— Un tableau célèbre nous a dépeint le supplice de saint Symphorien. Il vivait à Autun, du temps de Marc-Aurèle (178). Il est pour nous le type charmant de ces jeunes chrétiens qui joignent les grâces de la civilisation gréco-romaine à la pureté chrétienne. Son père est à la tête d'une des premières familles de la ville. Il est lui-même un savant, un lettré, et Dom Ruinart, à qui nous devons les *Actes* de son martyre, nous fait de lui un portrait touchant. Il n'a pas voulu adorer Cybèle, la « déesse Mère ». Un édit du sage Marc-Aurèle oblige le juge à le condamner à mort. Il va au supplice Sa mère est montée sur les remparts de la ville. Elle le voit passer et elle lui

crie : « Mon fils Symphorien, mon fils! Aie dans la pensée le Dieu vivant; garde la constance, mon fils! La mort n'est pas à craindre quand elle conduit à la vie. Tiens ton cœur en haut. Regarde celui qui règne au Ciel. On ne t'enlève pas la vie, on la change pour une meilleure. C'est aujourd'hui que tu fais cet heureux échange ; tu vas gagner la vie éternelle. »

Une autre mère se montre plus héroïque encore. C'est la mère de Méliton, le plus jeune et le seul survivant de quarante officiers de la légion Fulminante, martyrisés à Sébaste au commencement du IVe siècle. Elle l'exhortait à souffrir le martyre et, de ses propres mains, elle le soutenait dans le chariot qui le conduisait, déjà à demi mort, au bûcher : « Tu m'as été donné par la grâce de Dieu, je te rends à Lui pour son amour. »

Origène, dans son *Exhortation au martyre*, résume bien cette situation morale et historique : « La rosée de la piété et le souffle de la sainteté ne permettaient pas à la flamme de l'amour maternel d'étouffer l'amour de Dieu. »

§ VII. — *Vivia Perpetua et son enfant.* — La préoccupation de la vie éternelle, avec l'amour de Jésus et la passion de la pureté, c'est là ce qui aide la société chrétienne à émerger du milieu de la société païenne. Il y a dans ces trois impulsions un tel élan vers les hauteurs, un tel conseil de dignité morale qu'il s'en forme un instinct nouveau. On voit poindre ce sentiment de l'honneur qui est le lien de toute société destinée à vivre et qui constituera plus tard la partie noble de la chevalerie. C'est l'honneur chrétien,

la fierté d'être chrétien. C'est ce puissant et noble mouvement qui, en présence d'un acte contraire à la foi, fait hésiter même les plus faibles et les plus corrompus et dirige les vaillants et les généreux.

Les martyrs disaient : « Je suis chrétien, » comme on dira plus tard : « Je suis gentilhomme, » et non pas avec cette fierté arrogante qui criait : « Je suis citoyen romain! » mais avec une humble dignité et une modeste intrépidité.

Ce nouvel instinct semble guider une des plus suaves martyres du commencement du IIIe siècle, Vivia Perpétua. C'est une toute jeune mère, elle allaite encore son enfant. Elle nous a laissé le récit des premières journées de son supplice.

Ces *Mémoires* d'une martyre du IIIe siècle, écrits par elle-même, dépassent en douceur pour l'esprit, en curiosité pour l'intelligence, en ennoblissement pour l'âme, tout ce qui a été publié dans le genre autobiographique. Le ton en est candide, si sincère, si chaste, l'héroïsme y est si simple, on voit si bien cette virginité d'âme que la jeune femme a conservée, cette fermeté est si sereine qu'on voudrait appeler ce document le babil d'un ange. Pour sa valeur historique, comme pour sa hauteur morale, nous le voudrions mettre en toutes les mains. Mais nous n'en devons tirer que les passages *maternels*.

A divers traits fort frappants et qui révèlent des nuances peu connues de l'état de la société et des esprits, on comprend mieux l'héroïsme des martyrs. Ce n'était pas la crainte des souffrances seulement qui pouvait les faire hésiter, mais l'amour envers ceux de leurs parents qui étaient

païens, mais la honte mondaine, la crainte de déshonorer ces parents, et bien d'autres sentiments qui, pour la plupart des historiens, disparaissent en présence des horribles tortures.

Perpetua a vingt-deux ans. Elle est Carthaginoise. Elle a épousé un homme de race noble, elle est elle-même d'une famille considérable. Sa mère est chrétienne. Elle, elle est catéchumène ainsi que ses deux frères. Son père est païen. Elle a été enfermée, ainsi que plusieurs autres catéchumènes, dont quelques-uns et quelques-unes sont esclaves. On va leur donner le baptême, dans la prison même. Elle a à lutter non seulement contre l'amour filial mais aussi contre l'amour maternel.

« Peu de jours après, on nous conduisit en prison. L'horreur et l'obscurité me saisirent d'abord, car je ne savais ce que c'était que ces sortes de lieux. Oh! que le premier jour me fut rude! Quelle horrible chaleur! On étouffait, tant on était pressé. En outre, il nous fallait souffrir l'insolence des soldats qui nous gardaient. Toutefois, ce qui me causait le plus d'angoisse, c'était l'inquiétude pour mon enfant. Mais Tertius et Pomponius, deux charitables diacres, obtinrent à force d'argent que l'on nous mît dans un lieu où nous fussions plus au large. Nous commençâmes en effet à y respirer un peu. Chacun songeait à ce qui le regardait. Pour moi, je me mis à allaiter mon enfant que l'on m'avait apporté et qui était déjà tout languissant pour avoir été longtemps sans manger. Toute mon inquiétude était pour lui. Je consolais sans doute ma mère et mes frères, surtout je les conjurais d'avoir soin

de mon enfant, bien que je fusse sensiblement touchée de les voir affligés pour l'amour de moi. Je ressentis ces peines pendant plusieurs jours; mais, ayant obtenu qu'on me laisserait mon enfant, les soins que je lui donnais me furent une consolation, la prison me devint un palais...

» Au bout de quelques jours, le bruit ayant couru que nous allions être interrogés, je vis arriver mon père. Un chagrin mortel le consumait. Il vint à moi.

» — Ma fille, me dit-il, aie pitié de mes cheveux blancs, aie pitié de ton père. Si je t'ai élevée jusqu'à cet âge, si je t'ai préférée à tes frères, ne me rends pas l'opprobre des hommes. Regarde ton enfant qui ne pourra vivre si tu meurs; laisse cette fierté! Nul de nous n'osera plus parler s'il t'arrive malheur!

« Mon père me disait toutes ces choses tendrement. Il me baisait les mains, puis se jetant à mes pieds tout en larmes, il me nommait non plus sa fille mais sa dame. Je plaignais sa vieillesse, songeant qu'il serait le seul de notre famille qui ne se réjouirait pas de mon martyre.

» Un jour, comme nous dînions, on vint tout d'un coup nous enlever pour subir l'interrogatoire. Le bruit s'en étant répandu dans les quartiers voisins, il s'ameuta un peuple infini. Nous montâmes sur l'estrade. Mes compagnons furent interrogés et confessèrent. Quand ce fut mon tour et comme je me préparais à répondre, mon père parut à l'instant avec mon enfant. Il me tira de ma place et me dit en suppliant : « Aie » pitié de ton enfant »!

» Alors le procureur Hilarion qui exerçait le

droit de glaive à la place du proconsul Minucius Timinianus, mort depuis peu de temps, me dit : « Épargne la vieillesse de ton père, épargne l'enfance de ton fils. Sacrifie pour la santé des empereurs. » Je répondis : « Je ne le ferai pas ».

» Hilarion reprit : « Tu es donc chrétienne?

» — Oui, je le suis ».

» Cependant mon père qui, espérant toujours me gagner, était resté là, reçut un coup de baguette d'un huissier à qui Hilarion avait donné l'ordre de le faire retirer. Je le sentis comme si j'eusse été frappée moi-même, tant je fus affligée de voir mon père ainsi maltraité dans sa vieillesse.

» Le juge prononça la sentence par laquelle nous devions être tous condamnés aux bêtes. Nous redescendîmes joyeux dans la prison. Mon enfant était ordinairement avec moi pour que je le pusse nourrir. Mon père me l'avait repris. J'envoyai le diacre Pomponius le lui redemander, il ne voulut pas le donner. Dieu permit que mon enfant ne demandât plus à téter et que mon lait ne m'incommodât pas. Il calma mes inquiétudes sur l'enfant et m'épargna les douleurs du corps. »

Perpetua continue de raconter ce qui lui arriva dans la prison où Dieu montrait, comme le lui disait son frère, qu'elle avait beaucoup de crédit auprès de Lui. Et elle conclut avec sa simplicité gracieuse et héroïque : « J'ai conduit ce récit jusqu'à la veille du spectacle où nous devons être immolés. Quelqu'autre écrira, s'il lui plaît, ce qui s'y sera passé. »

Cet autre s'est trouvé, en effet, et la narration,

si elle n'a pas la même suave originalité, est d'un grand intérêt. Elle nous raconte les péripéties du cirque. Perpetua et Félicité, une autre jeune femme, entrent en chantant. Les martyrs regardent hardiment le peuple et en passant devant le balcon d'Hilarion, ils lui crièrent : « Tu nous a jugés, Dieu te jugera à son tour! »

Dieu permit que Perpetua échût à un gladiateur novice qui la frappa entre les côtes. La martyre poussa un cri et conduisit elle-même à sa gorge la main tremblante de cet apprenti bourreau.

L'émotion qu'on ressent en voyant cette jeune et noble chrétienne aider le gladiateur à la tuer, n'est pas seulement poignante, elle est douce aussi. Si ce corps débile a quelques frissonnements, en sentant la torture s'égarer et lui imposer un supplice auquel elle n'est pas condamnée, si ce cœur gracieux de jeune épouse ne défie pas les bourreaux, n'attise pas les flammes, ne demande pas un supplément de douleur; s'il est surtout ferme en sa passivité et va à la mort en chantant le bonheur qui s'approche, n'est-ce pas attendrissant de voir la sainte hâter le moment du bonheur céleste et indiquer au gladiateur la blessure qu'il doit lui faire, pour qu'elle soit mortelle. Elle ne demande pas grâce et répit. Elle ne se débat pas, elle ne gémit pas, elle n'injurie pas son bourreau et non seulement elle lui pardonne, mais elle l'aide, elle l'aide contre elle-même. C'est par de tels spectacles qu'on remuait ce qu'il y avait de nobles âmes dans le paganisme ; les jeux du cirque qui devaient amener l'extermination du christianisme, en prê-

chent la vérité avec une grandeur écrasante ou une douceur pénétrante.

§ VIII. — *La mère du martyr Théodule.* — Il nous serait facile de recueillir bien des fleurs brillantes dans le jardin de la maternité héroïque. Je n'en veux plus offrir qu'une. Elle m'a enivré d'émotion cette mère qui, non seulement comme sainte Symphorose, sainte Félicité, sainte Perpetua, confie pieusement l'enfant à la Mère-Providence ou l'encourage à souffrir généreusement, mais qui le porte elle-même dans ses bras jusqu'au lieu du supplice; cette mère dépasse toute grandeur d'âme.

Romain, martyr cher à saint Jean Chrysostome, était exorciste dans un village voisin de Césarée en Palestine. La persécution éclate. Il se rappelle qu'il a, à titre d'exorciste, pouvoir sur le démon et le voici parti pour la grande ville. Le préfet Asclépiade y triomphait par les tortures. Quelques timides apostasient. Le préfet entremêle les railleries de menaces et annonce en souriant l'extermination prochaine du catholicisme dans Antioche. Romain s'approche de lui.

« Asclépiade, votre victoire est incomplète. Dieu a encore de braves soldats. Il ne vous sera pas facile de les vaincre. »

La hardiesse plaisait toujours à ces fiers et habiles Romains. Devant la fermeté, ils s'arrêtaient un instant, discutaient, cherchaient à convaincre les âmes fortes, à philosopher avec les sages; et, soit hypocrisie, soit bienveillance sincère, ils commençaient souvent par la douceur.

Asclépiade, étonné à la vue de ce vaillant, et

devinant un esprit plus cultivé que celui de ses victimes ordinaires, l'interroge. Il veut savoir de lui les causes de sa fermeté et les raisons de sa conduite, c'est-à-dire les règles de sa foi. Les premiers chrétiens croyaient que leur courage et leurs miracles suffisaient à prouver la divinité du Christ. Leur sang était la démonstration de la Vérité. Il leur était recommandé de ne pas exposer imprudemment les saints mystères aux yeux de ces sophistes, de ces libertins, de ces juges dont beaucoup des instincts étaient en contradiction avec la Bonne Nouvelle.

Romain répondit donc avec réserve. Mais tout d'un coup, comme illuminé par un conseil divin, il s'écria : « Je vais vous donner une preuve de la vérité que je prêche. Faites venir un enfant, n'importe lequel, un enfant qui n'ait rien appris de moi. Demandez-lui si j'annonce la vérité. Qu'il soit mon juge et le vôtre.

— Soit, dit Asclépiade, rapportons-nous-en à ce que les dieux inspireront à cet enfant. »

Il en désigna un qui parlait à peine. On le nommait Barulas, nom que dans plusieurs chrétientés on change en celui de Théodule ou *Enfant de Dieu.*

« Mon fils, dit Romain, quel est le plus raisonnable d'adorer un seul Dieu ou plusieurs dieux?

— Mais, répondit l'enfant, il ne peut y avoir plusieurs dieux. Dieu doit être seul. Les enfants eux-mêmes savent cela et aussi que Jésus-Christ ne fait qu'un avec son Père.

— Qui t'a si bien instruit, petit impie ? s'écria Asclépiade furieux.

— Mais c'est ma mère. Le nom de Jésus-Christ est le premier qu'elle m'ait appris à prononcer.

— Qu'on aille la chercher afin qu'elle voie le fruit de ses leçons ! »

Il fit alors déshabiller l'enfant, on le suspendit et on le flagella violemment.

La mère arriva. Les lanières étaient teintes du sang de son fils ; mais dans son cœur, la joie luttait victorieusement contre la pitié. Seule, elle ne pleurait pas.

« J'ai soif, dit l'enfant. Par pitié, qu'on me donne un peu d'eau.

— Courage, mon fils, ne cède pas à la douleur. Encore un peu de courage ; tu vas te désaltérer aux sources du bonheur éternel. Te rappelles-tu ce que je t'ai conté de la constance de sept frères contre un tyran nommé Antiochus ? »

Elle lui raconta de nouveau le courage des Macchabées.

« Rappelle-toi, mon enfant, que je n'ai rien épargné pour ton bonheur. C'est encore ton bonheur que je veux. Ne me déshonore pas par l'apostasie. Je sais combien tu m'aimes, fais que je sois fière de mon fils. »

L'enfant reprit courage, et, l'angoisse étant passée, il restait calme et semblait défier la douleur et les bourreaux. Le préfet le fit reconduire en prison. Puis il tourna sa rage contre Romain. Celui-ci subit la torture en le raillant.

« Comment, disait-il, vous voulez lutter contre mon Dieu et vous n'avez même pas la force d'arracher une plainte au plus humble de ses disciples ? »

En vain le préfet enragé se mêla aux bourreaux ; en vain se relayaient-ils tous pour torturer le chrétien. Il fallut s'arrêter.

Asclépiade condamna Romain à être brûlé vif.

« Et comme il ne faut pas que le disciple soit moins bien traité que le maître, l'enfant périra. Qu'on l'amène et qu'on lui coupe le cou pendant que cet athée sera livré aux flammes ! »

On alla donc chercher Barulas dans la prison.

La mère voulut le porter elle-même. Elle le prit dans ses bras. Pendant qu'il lui souriait en passant les mains autour de son cou, elle suivait les bourreaux. Lui ne pouvait parler tant il avait été martyrisé. Mais son sourire continuait de dire à sa mère qu'il était heureux de lui obéir et de mourir pour le Dieu qu'elle lui avait appris à aimer.

Quand on fut arrivé au lieu du supplice, le bourreau demanda l'enfant. Elle l'embrassa encore une fois.

« Va mon fils, où Dieu t'appelle. Quand tu seras près de Lui, souviens-toi de ta mère. Jusqu'ici je t'ai appelé mon enfant ; désormais je t'appellerai mon Seigneur. »

Elle le remit au bourreau qui d'un seul coup trancha cette jeune tête.

Pendant ce temps la mère murmurait : « Il était votre serviteur et le fils de votre servante. »

Puis étendant son voile, elle reçut le sang qui coulait, rapprocha la tête du corps et portant dans ses bras son enfant mort comme elle avait porté son corps vivant, et le tenant comme un objet précieux et comme en un triomphe, elle

alla le déposer dans le lieu le plus honorable de sa maison.

Toutes les mères n'ont pas ce courage exceptionnel. Dieu ne le leur demande pas. Il exige qu'elles éloignent leurs enfants de l'apostasie, non qu'elles les portent elles-mêmes au supplice.

Trois contemporains austères nous racontent la vie d'Origène. Ils nous disent que, en l'an 202, pendant la persécution de Sévère, son père Léonidas fut martyrisé. Il avait alors dix-sept ans. Il voulut suivre son père au supplice. Sa mère cache ses habits, l'enferme. Aucun des trois historiens n'a un mot de blâme, pas même d'étonnement. La période sanglante commençait à se perdre dans la période doctrinale. Les docteurs succédaient aux martyrs. Les chaires s'élevaient sur les catacombes et la science commentait l'acte de Foi.

CHAPITRE III

UN AUTRE FRUIT HÉROÏQUE DE LA MATERNITÉ SAINTE : LA VIE CÉNOBITIQUE. — SON DÉVELOPPEMENT PROVIDENTIEL AU IVe SIÈCLE.

§ I. — *Les deux fondateurs de la vie cénobitique en Occident.* — Le IVe siècle est l'époque d'une des plus dangereuses crises de la civili-

sation. Deux hommes apparaissent pour la sauver, saint Athanase et saint Jérôme.

A quoi doivent-ils le succès de leur mission? A leur génie, à leur science, à leur éloquence, à leur courage, à la souffrance, le plus fécond des éléments du bien? Oui, sans doute, mais à autre chose encore. Ils le doivent, Athanase à un tout petit incident de son illustre vie et Jérôme à ce que sur cet incident il bâtit sa vie tout entière.

Qu'est-ce qui mettait la civilisation en danger? L'invasion des Barbares. Ils étaient là tous, aux frontières de l'empire. Souvent ils les franchissaient en bonds furieux et qui, à chaque nouvel effort, les amenaient près du centre. Goths, Germains, Saxons, Sarmates, Quades, Vandales, Alains, Hérules, Burgondes, Suèves, Huns, Numides, Éthiopiens ; c'était l'inondation de la fureur, qui arrivait des quatre coins de l'horizon.

Il était permis de prévoir qu'elle ne tarderait pas à atteindre la forteresse de la civilisation, Rome. Quel élément de résistance pouvait-on prévoir? Un seul, le catholicisme. La logique l'indiquait; les faits l'ont prouvé.

Que conseillait-il? La prière, la pénitence, les bonnes œuvres, sans aucun doute.

Mais encore? N'y avait-il pas quelque abri d'une apparence plus matérielle; quelque refuge hospitalier où la misère qui allait devenir effroyable fût secourue; quelque temple que respecteraient les moins farouches de ces Barbares? Cela le catholicisme seul le pouvait donner.

N'y avait-il pas quelques conseils d'une appa-

rence également plus pratique ? La résignation ne diminuait-elle pas les angoisses de cette misère ? La pauvreté n'augmentait-elle pas les chances de salut ? L'individu solitaire, s'il voulait lutter, ne serait-il pas plus libre ; s'il voulait fuir n'était-il pas moins empêché ; et s'il tombait entre les mains de l'ennemi, ne souffrirait-il pas moins que si ses propres souffrances étaient centuplées par la torture de la femme, de l'époux et des enfants ?

Le conseil de la vie cénobitique était donc le conseil lumineux et pratique, en cette fin de l'empire, puisque cette vie possédait en même temps la force de Dieu et la sagesse de l'homme. Elle était à la fois la pénitence, la pauvreté, la résignation, la vaillance morale et physique, la solitude, la chasteté, l'aumône.

Mais le vieux monde est condamné. Y a-t-il encore pour le Romain un moyen de salut, une activité noble et féconde ? Il y a la dignité de l'esprit et du caractère qui donne aux vaincus la ferme espérance de conquérir à leur tour les vainqueurs. Cette dignité procure également un refuge intime pour y cacher les résultats de la civilisation précédente et un zèle ardent pour les propager. Ici encore le catholicisme, avec sa patience qui tient de l'éternité, avec sa résistance qui use l'énergie de la mort même, avec son clergé habitué au martyre, avec ses moines amis de l'étude et dégagés des grands soucis de la vie, était le seul qui pût vaincre la Barbarie victorieuse.

Aussi y avait-il un danger plus grand que l'invasion des Barbares, c'était l'affaiblissement de la société chrétienne. Le seul mal irrémédiable c'était que cette société fût désarmée de

sa ferveur et qu'elle ne fût pas munie d'armes nouvelles que la fureur du ve siècle allait rendre nécessaires.

Donc, le grand agent de la Providence, l'utile instrument de la civilisation, c'était l'homme qui apporterait cette nouvelle arme, et après lui, l'homme qui en généraliserait l'emploi.

A ce point de vue, Julien l'Apostat eut, sans le vouloir, un rôle bienfaisant. Il se croyait un ennemi redoutable du Galiléen, il n'était que la flamme de l'incendie brûlant une masure pour éclairer au loin la venue de l'ennemi. En inventant contre le catholicisme l'infernale persécution de l'ignorance, il démontra aux chrétiens que, aux yeux du plus lucide de leurs ennemis, leur grande force étaient la science et les livres, instruments de la science.

Les grands docteurs chrétiens, qui pullulaient en ce siècle, avec leur éloquence glorieuse, leur intelligence supérieure, avec l'assiette plus ferme qu'ils donnèrent à l'esprit humain ; les Grégoire, les Chrysostome, les Hilaire, aidèrent puissamment à la démonstration. Il devint évident que, pour lutter contre la grande nuit qui descendait, il fallait une charité plus passionnée, une pauvreté plus complète, un désintéressement absolu, un pur dégagement du tout, le renoncement sans réserve, inspirant, avec la vie laborieuse, l'amour de la science. Il fallait la vie cénobitique, c'est-à-dire le monastère et la virginité.

Le monastère, c'est Athanase qui l'apporta en Occident. Là seulement il pouvait produire complètement ses bienfaits, puisque l'Orient était destiné à l'esclavage musulman et schisma-

tique. La supériorité de la virginité, c'est Jérôme, non pas qui l'inventa, non pas qui la prêcha le premier, mais qui la défendit avec une ardeur exclusive. Cette virginité c'était le fruit le plus pur de la maternité sainte. Celle-ci seule pouvait la produire. C'est sa plus grande et sa plus utile occupation pendant ce IVe siècle où nous arrivons, comme jusqu'ici sa plus noble mission a été d'enfanter l'héroïsme et d'encourager au martyre.

§ II. — *La première religieuse de l'Occident.* — « L'honneur et l'excellence de la vie régulière des communautés n'était pas encore connues dans la ville de Rome, parmi les dames de qualité. Marcelle n'osait pas en prendre l'habit parce qu'il y était en fort petite estime. Néanmoins elle avait été informée de ce qui se passait en Égypte et en la Thébaïde par le saint évêque Athanase et par Pierre, son successeur, qui vinrent à Rome, comme à un port de salut, pour éviter la persécution des Ariens. L'histoire du grand saint Antoine, qui vivait encore en ce même temps, vint entre ses mains par le moyen de ces illustres prêtres qui l'instruisirent de la règle que le Bienheureux Pacôme faisait observer dans ses communautés, et dont plusieurs vierges et veuves faisaient profession. Marcelle, connaissant que cette vie était agréable à Dieu, fut bien aise de l'embrasser. Elle eut plusieurs dames qui la suivirent en cette sainte résolution. Mélanie et plusieurs autres furent du nombre. Dieu lui fit la grâce qu'étant entrée dans la connaissance de la vénérable Paula, sa fille Eustochie, que nous pouvons appeler la gloire de la virginité, a été

élevée dans sa chambre, de sorte que l'on peut aisément juger de la qualité de la maîtresse d'une telle novice. »

C'est ainsi que saint Jérôme — et j'ai donné la naïve traduction d'un théologien contemporain de Corneille — nous raconte la fondation d'un conventicule sur le « mont Aventin où loge la Bienheureuse Marcelle ».

Il ne faut pas prendre le mot communauté, dont se sert notre traducteur, dans le sens qu'il a aujourd'hui. Le logis de la Bienheureuse Marcelle, sur l'Aventin, était un des riches palais de Rome. Jérôme le nomme plus justement l'*Église domestique*.

Il s'y réunissait des veuves, des femmes mariées, accompagnées parfois de leurs filles. Elles s'y encourageaient dans la vertu, organisaient les bonnes œuvres, cherchaient à procurer le développement de l'Église, l'affermissement de la société chrétienne. On y priait en commun, on y étudiait, car on y cherchait autant le développement de l'intelligence que l'élévation de l'âme. L'étude approfondie du grec, de l'hébreu même, naquit de ces réunions. Après les avoir quittées, chacune reprenait le cours de sa vie sociale et domestique, de ses charités, de ses dévotions particulières. Marcelle seule, en ce début, peut être rapprochée des religieuses d'aujourd'hui. Elle avait renoncé aux secondes noces, s'était éloignée du monde, avait vendu ses bijoux pour en donner le prix aux misérables, changé ses vêtements de soie pour une tunique de laine brune, comme en portaient les pauvres. Elle passait sa vie dans le travail, l'exercice de

la charité et de la pénitence, jeûnant, priant, veillant.

Si c'est elle que toutes les religieuses de l'Occident peuvent considérer comme leur première mère, c'est elle aussi qui nous fournit l'embryon du premier monastère. Non pas qu'elle menât une vie de recluse. Elle sortait accompagnée presque toujours par sa mère Albina, la plupart du temps pour visiter les tombeaux des saints Apôtres. Mais elle aimait la solitude. Pour se la procurer, elle se retirait souvent avec quelques-unes de ses parentes dans une maison de campagne qu'elle avait, probablement à l'*Agro Verano*, où l'on a découvert dernièrement les tombes de beaucoup de vierges romaines. Ce fut le premier monastère. Saint Jérôme emploie le mot, *pro monasterio, en guise de monastère.*

La conduite de Marcelle fut d'abord regardée comme une « ignominie ». Elle fut bientôt imitée par une autre grande dame romaine, Sophonie; et bientôt, *crebra virginum monasteria, monachorum innumerabilis multitudo*, les monastères de femmes devinrent nombreux et les moines innombrables.

Ces Mères de l'Église au IVe siècle appartenaient au plus haut matronat. Toutes ou presque toutes descendaient des héros, des illustres capitaines, des grands citoyens qui avaient fait de Rome la maîtresse de l'univers.

D'Asella, sans doute, nous ne savons bien que la perfection de sa vie (qu'il faut étudier dans les lettres de saint Jérôme à Marcelle, pour connaître la vie religieuse du IVe siècle). Mais Mar-

celle avait refusé d'épouser Cerealis, parent de Constantin le Grand, et oncle du César Gallus. Sa mère Albina était vraisemblablement la sœur du grand prêtre de Jupiter. Fabiola descendait du grand *Cunctator*, de ce Quintus Maximus Fabius, qui *Cunctando restituit rem*, qui sauva Rome par ses habiles temporisations. Furia, qui fit plus tard partie de l'*Église domestique*, appartenait à cette *gens* Furia dont le chef était ce prodigieux Furius Camillus, aussi vénéré que Romulus et qui peut être regardé comme le second fondateur de la puissance romaine.

Nous parlerons bientôt de Mélanie. Saint Jérôme nous nomme encore Félicité, que nous ne connaissons pas plus que Sophonie. Il indique aussi Marcellina. Celle-ci, fille d'un gouverneur des Gaules, était la sœur d'Ambroise, préfet de Ligurie et qui devint saint Ambroise. Les plus illustres de ces Romaines étaient Paula et ses deux filles Eustochium et Blesilla, qui réunissaient sur leurs têtes toutes les gloires de l'histoire: Paula descendait par sa mère du glorieux Macédonien Paul-Émile, et des Scipions ; par son père, d'Agamemnon, le roi des rois ; elle avait épousé un descendant d'Énée. En même temps qu'elle est la plus glorieuse, elle est pour nous la plus importante et, elle surtout, nous la retrouverons.

§ III. — *Le premier moine au Sénat romain.* — Malgré leur grandeur sociale et morale, malgré leur vertu suréminente, leur charité, leur dévouement, leur amour du savoir, l'exemple de ces sages matrones ne produisit pas d'abord l'effet entraînant que tant de qualités ainsi

réunies devaient faire supposer. C'était un exemple féminin. Le catholicisme n'avait pas encore eu le temps de donner à la femme la situation égalitaire, parfois prépondérante, que nous pouvons constater dans le développement de l'histoire moderne.

Rome admirait la femme, à l'état exceptionnel, à l'état de l'héroïne. Son culte pour les grands hommes, qui lui avaient conquis l'empire du monde, lui donnait le respect des matrones historiques. Elle leur permettait le superbe orgueil mais aussi la faiblesse ; et le dédain pour l'espèce féminine n'en était pas diminué. Il fallait un effort plus saisissant d'abord, plus pittoresque ensuite, surtout plus continu, plus accompagné d'éloquence enflammée, pour réduire les grands représentants de la fierté romaine à comprendre l'abnégation chrétienne.

Cette fierté, en effet, était attachée à l'ancienne religion. Le paganisme, c'était Rome conquérant l'univers ; c'était les grands ancêtres. Pour les patriciens, c'était, en outre, l'usage, l'abus même, mais l'abus permis, de ces immenses richesses que les dépouilles de la terre avaient données à ces ancêtres ; c'était surtout la haine contre cette religion égalitaire qui faisait monter les esclaves jusqu'à eux et leur conseillait à eux-mêmes de descendre jusqu'à la pauvreté. L'Olympe, c'était Horace, Virgile, Cicéron, Catulle, les Belles-Lettres, toutes les élégances de l'esprit. Enfin, s'il avait perdu la puissance, Jupiter avait conservé ses fêtes. Les grandes charges religieuses donnaient encore à l'aristocratie romaine des titres sonores, des restes d'autorité traditionnelle.

La pauvreté chrétienne n'était donc pas entrée au Sénat. Elle y entra.

C'est en 341 qu'Athanase vint à Rome; vers 380 que l'*Église domestique* florissante poussait les fidèles au cénobitisme. En 397, on vit pénétrer dans le Sénat, un homme, pieds nus, vêtu comme un pauvre, d'une étoffe de laine brune, dépouillé non seulement de sa toge et des insignes proconsulaires mais de la laticlave, marque de la dignité sénatoriale. Il s'avançait avec une majesté tranquille et alla s'asseoir auprès d'Albinus, le prêtre de Jupiter. Il en avait le droit, il était sénateur, fils et petit-fils de consul, « la gloire de cette gens Furia, descendant de Camille ». C'était Pammachius, le célèbre contradicteur de Symmaque. Il venait de perdre sa femme, « fille de Paula, cette descendante d'Agamemnon, de Paul-Émile et des Scipions ». « Il avait pris le costume du cénobite et de prince s'était fait pauvre. » Il était renommé autant pour la dignité de son caractère que pour l'activité de son esprit. Toutefois, c'était la première fois que le costume méprisé du moine et du moine oriental se montrait dans le Sénat, et approchait de ces sceptiques, presque tous encore païens. Ils ne comprenaient rien à ce *Mane*, *Thécel*, *Pharès* que leur envoyait la Providence. Ils criblèrent de railleries ce collègue insensé. Pammachius ne s'en émut pas. Il ne voulait pas quitter cette assemblée où il avait à défendre les intérêts de la société chrétienne et il avait résolu de prendre de la vie cénobitique tout ce qui ne l'empêcherait pas de veiller à cette grande cause. Il savait qu'il avait pour lui l'avenir ; il pressentait que cet avenir était prochain ; et, en

somme, comme l'écrivait saint Jérôme, *deridentes ipsi derisit*, ce fut lui que la Providence chargea de railler ces railleurs.

Elle lui donna, toujours en vue de cet avenir, une autre mission, moins grande sans doute que de prêcher la pauvreté et la patience à ces futurs esclaves des Goths. Elle était utile pourtant. Pammachius doit être considéré comme le fondateur, en Occident, de ces maisons de refuge, de ces hospices qui devaient sauver tant de misérables, tant de voyageurs, pendant les siècles qui vont suivre. De concert avec Fabiola, il fonda à Port-Romain, aujourd'hui Ostie, un *xenodochium*, un hôpital, dont on a retrouvé dernièrement les restes et dont la renommée se répandit partout, « jusque chez les Parthes ».

L'exemple de Pammachius eut l'effet saisissant; voici l'exemple pittoresque.

§ IV. — *Le triomphe de la pauvreté.* — La scène nous est dépeinte par saint Paulin de Nole, personnage consulaire et sénatorial, neveu du poète Ausone, lui-même poète gracieux, prosateur élégant, saint attrayant, de la race de saint François de Sales.

Il nous montre une vieille femme quittant Jérusalem au mois de mars de l'an 402, débarquant à Naples après vingt jours de traversée, montant sur le plus vil des ânes et se dirigeant vers Rome. Nous la voyons bien. Elle a soixante ans, sa figure noircie par le climat de Judée est encadrée de cheveux gris. Elle porte une robe brune de laine grossière, sous un manteau de paille tressée. Il y avait trente-sept ans qu'elle avait quitté Rome. Les parents et les amis qu'elle y avait jadis

étaient venus l'attendre à Naples. Elle avait décidé qu'elle s'arrêterait à Nole où demeurait Paulin, qui était venu bâtir une église auprès du tombeau du martyr Félix, patron de la Campanie.

« Nulle part, écrit-il, on ne vit contraste plus rempli d'enseignements que celui de cette matrone et de son entourage ; et il le fut à la gloire du Seigneur. Elle marchait en avant, assise sur un bourriquet maigre, plus vil que tous les ânes du monde tandis que, derrière elle, les sénateurs de son cortège, rivalisant de magnificence, nous étalaient à l'envi les uns des autres toutes les pompes du siècle La voie Appienne étincelait et gémissait à la fois sous la multitude de leurs chevaux superbement harnachés, sous le roulement des chars couverts d'or, le balancement des litières, le croisement des véhicules qui l'encombraient; mais un seul rayon d'humilité chrétienne effaçait ces splendeurs de l'orgueil. Les riches admiraient celle qui était pauvre, les profanes celle qui était sainte, et elle, elle se moquait de leurs richesses. Nous vîmes là une confusion digne des triomphes de Dieu ; l'or, la pourpre, la soie, s'abaissant devant la serge noire et usée et se faisant ses serviteurs. Nous bénîmes alors le Seigneur qui rend sages ceux qui sont humbles, fait de l'humilité la suprême élévation et laisse les riches dans l'indigence. » Quand elle descendit de sa monture, les hommes jetèrent sur le sol leurs toges de pourpre, afin qu'elle y posât le pied, les femmes repoussèrent leurs voiles de lin brodés d'or, demandant à revêtir son lourd manteau : on eût dit qu'ils voulussent expier leur immense fortune.

Cette vieille femme c'était l'illustre Mélanie, de famille consulaire, une des servantes de l'Église, les plus actives, les plus fermes, les plus dévouées qu'il y eût alors. Ses paroles, son apparence, ses exemples, notifiaient à l'aristocratie romaine que toute cette pompe qui la suivait brillait de son dernier éclat. Sa pauvreté représentait l'avenir; elle symbolisait l'état prochain de la civilisation.

Elle avait reçu ainsi la mission que la Providence donnait aux sages esprits du temps, la mission d'indiquer que l'indigence volontaire, l'habitude de la simplicité, de l'austérité, le noviciat de la patience étaient les seuls remèdes contre l'inénarrable misère qui allait fondre sur les heureux du monde.

Les chrétiens du IVe siècle voyaient l'avenir plus clairement qu'on ne l'a dit. Toutefois comme le patriotisme et les restes de l'orgueil qui avait fait l'énergie des citoyens romains leur cachaient le caractère inguérissable de la corruption, ils espéraient encore. « Si Rome voyait souvent le spectacle que votre piété lui donne, elle pourrait échapper aux malheurs qui la menacent, » écrivait Paulin à Pammachius.

Les esprits moins fins, mais plus fermes, n'avaient même plus cette espérance. « *La dernière heure approche* et vous voulez vous immobiliser dans les vanités de la vie. Vous croyez vainement que vous pouvez jouir tranquillement des grands biens que vos ancêtres vous ont légués. » Ce sont les prophétiques paroles de Mélanie, que l'historien Palladius nous transmet.

Les esprits plus vigoureux encore, voyant le mal inévitable, en indiquaient les palliatifs. Saint Jérôme, avec sa merveilleuse perspicacité et l'imperturbable ténacité de sa logique, répétera sans cesse : « Oui, voilà la désolation du siècle ; le fer ennemi nous menace de mille terreurs ; celui-là va être assez riche qui ne sera pas obligé de demander son pain ; celui-là assez puissant qui pourra éviter la servitude ».

Et voici les mots qui illuminent l'action de toute sa vie : « Habituez-vous à la faim et au jeûne. Ce n'est pas que Dieu se réjouisse de vous voir souffrir, mais c'est que votre vertu ne peut être en sûreté autrement. » Il conclura par deux pensées saisissantes. L'une touche aux profondeurs de la plus sage philosophie humaine : « Cette femme a moins souffert parce que la captivité ne l'a pas faite, mais l'a trouvée pauvre. » L'autre est ravie aux lumières du ciel : « Les temps sont venus dont l'Écriture a pu dire : « Malheur à celles qui seront mères en ces jours-» là ! Qui seront les élus alors ? Ceux qui présente-» ront à l'Agneau les vêtements blancs, c'est-à-» dire les Vierges. » C'est ainsi qu'en prêchant la virginité et en démontrant l'utilité de perdre tout égoïsme maternel, Jérôme va travailler à constituer la maternité sainte.

§ V. — *La Maternité qui crée les saints.* — Bien des écrivains, Tertullien, le pape Damase, saint Ambroise, vingt autres, avaient déjà combattu avec vigueur la chair païenne. Pour en triompher, il fallait des efforts répétés et la pleine liberté des mouvements. Il fallait également continuer de combattre l'esprit païen, et lui por-

ter les derniers coups avant l'avènement de l'ignorance Barbare. Avant la destruction ou tout au moins la diminution des documents, des livres, des monuments, il était tout d'abord nécessaire de déterminer le texte *authentique* de l'Ancien Testament. La Providence inspira donc à Jérôme de quitter Rome. Il donne les raisons de cette détermination que partagèrent Paula et sa fille Eustochium :

Rome montrait le spectacle que l'histoire nous a appris à connaître. La victoire a des effets logiques : elle encourage les vainqueurs à se reposer, elle endort la vigilance, enfle la vanité, offre les moyens de satisfaire les passions. Les vaincus, de leur côté, essayent de reprendre par la ruse ce que la force leur a enlevé. Le paganisme, cédant sous la doctrine et sous l'influence politique, mais vivant encore dans les habitudes et les mœurs, s'efforçait de se venger par la corruption. Le catholicisme, qui avait cessé d'être fouetté par le martyre, ne se composait plus de l'élite morale de l'humanité. Il ouvrait ses bras à tous; et comme il était triomphant et puissant, tout accourait, les lâches comme les ambitieux, les indifférents comme les hypocrites. « La charité s'était refroidie, » dit Jérôme, atténuant le mal. Plus tard il écrira contre « ces veuves, ces vierges même qui s'en vont de maison en maison prêchant le relâchement ». En maint autre endroit de ses œuvres il constate que si la foi est toujours aussi ferme, les mœurs sont en péril. Il ne voulait pas user ses heures à lutter contre les bavardages corrupteurs et les taquineries du vice. En dehors même de l'archange

gardien de la civilisation humaine qui le poussait loin de Rome, il voulait être hors de la contagion pour la mieux juger et la combattre plus largement.

Puis quelle vie, même pour les plus sages; quelle perte de temps, de patience, de charité!

« On vous visite. Si vous recevez, adieu le silence. Si vous fermez votre porte, vous êtes orgueilleux. Si vous rendez les visites reçues, il faut aller à ces portes splendides, traverser, au milieu des esclaves qui caquettent et murmurent, ces appartements dorés. Voilà Rome. » Et, dans une de ses lettres à Marcelle, il appuiera sur le trouble que cette vie apporte à la prière et au travail.

Le travail et la prière, c'était donc ce que lui et ses saintes compagnes allaient chercher loin de la Ville, et s'il se rendait près de Jérusalem, c'est que la Judée était le reliquaire du Sauveur. Là surtout il trouverait Jésus, Ses inspirations moins refroidies, Son amour plus brûlant, la trace de Ses pas bénis, les échos moins affaiblis de Ses caressantes consolations. Mélanie, installée au mont des Oliviers, vivait dans la mort de Jésus, Jérôme et Paula vécurent dans sa naissance: ils bâtirent à Bethléem deux monastères, et un hospice pour les étrangers. De plus, en Jérôme, le savant joignait la conscience minutieuse de l'érudit à la puissance de l'intelligence; il voulait, afin de traduire plus fidèlement les Livres Saints, étudier la géographie sur place, apprendre mieux l'hébreu et le chaldéen et conférer avec les rabbins juifs.

Je résiste à raconter longuement cette vie

sainte et savante où la pénitence et la poésie se mêlent, où la solitude est nécessaire pour le labeur immense et où pourtant la plus active partie du monde connu semble se donner rendez-vous.

« On vient ici du monde entier, écrit-il, et quand un visiteur s'apprête à partir, on me demande tant de lettres que je n'y arrive pas. »

Ses voisins sont l'austère et énergique Mélanie, l'historien Rufin, Jean, l'évêque de Jérusalem ; voisins que la querelle sur l'hérésie d'Origène devait bientôt irriter contre le solitaire de Bethléem. Les correspondants, les visiteurs, ce sont d'abord les grandes matrones romaines, ces merveilles de la vertu et de la charité, Marcelle, Fabiola, Furia, Blesilla, Læta, Asella, Principia, Salvina, mère de Théodose, fille du roi africain Gildon, une de ces matrones, non pas de Rome mais de Constantinople, dont saint Jean Chrysostome nous apprend le zèle. C'est Pammachius, Gaudentius, Népotien, ces amis de son cœur. C'est Paulin de Nole et son épouse Thérésia à qui il redira le mot prophétique : « N'attendez pas le malheur pour vous faire malheureux ». C'est le pape Damase dont il est le conseil; c'est saint Épiphane, c'est saint Augustin et ses deux amis Alypius et l'historien Orose ; c'est Licinius, puis sa veuve Théodora, Licinius grand seigneur d'Espagne, passionné pour la science, qui d'abord lui avait envoyé six copistes pour copier ses œuvres et qui bientôt suit ses copistes ; c'est Hébidia, Armoricaine, de race druidique, beau type de la puissance intellectuelle de la femme gauloise, et deux

autres nobles matrones de la Gaule, Artemia et Algésia.

Dans cette correspondance étendue, l'historien peut retrouver tout le IVe siècle. Nous n'avons à y chercher que le foyer domestique. Nous l'y trouvons entier, dans toutes ses nuances, dans celles surtout qui constituent la Maternité sainte. Il faut l'y chercher dans cette lettre — je devrais la qualifier d'admirable, mais il faut en dire autant des autres — cette lettre à Eustochium que Montalembert, je crois, a nommée le Code de la Virginité; dans l'épître à Démétriade; dans la lettre à Gaudentius sur l'éducation de sa fille; dans la lettre à Salvina sur l'éducation de ses deux enfants; dans la lettre à Læta, qui s'occupe de la sainteté quand la précédente pense surtout à la piété; dans la lettre à Népotien où il trace les règles de la vie sociale du sacerdoce; dans la lettre à Furia sur les secondes noces; dans cette lettre à Marcelle que nous avons citée, où il lui prêche les joies de Bethléem et où il met la vie chrétienne en contraste avec la vie mondaine; dans une autre lettre à Marcelle sur la maladie de Blesilla, où il revient sur le veuvage. Les trois plus importantes sont avec celle à Eustochium sur l'éducation de la religieuse, celle à Népotien sur l'éducation du prêtre, celle à Paulin sur l'éducation du moine.

Là, partout Jérôme poussait principalement à la vie religieuse. Il continuait par ses écrits, avec son âpre ardeur et sa hardiesse imperturbable, le combat en l'honneur de la virginité, que saint Ambroise soutenait par la parole.

Combat que je m'obstine à appeler providentiel. L'un et l'autre y développaient une telle éloquence que les mères de Milan empêchèrent leurs filles d'aller au sermon et que les monastères s'élevaient partout. Il y avait, dit Rufin, « autant d'habitants dans les déserts que dans les villes ». « Que Rome ait son tumulte, l'armée ses fureurs, le cirque ses folies, les théâtres leurs dissolutions, que le sénat des matrones soit visité chaque jour par les mondains, nous, notre bonheur est de nous attacher au Seigneur seul! » s'écrie saint Jérôme. « Ne cherchons pas à posséder à la fois le Christ et le monde. »

Il conclut avec son implacable logique si nécessaire alors : « Quand même une mère, les cheveux épars, les vêtements déchirés, te montrerait le sein qui t'a nourrie, quand même un père se coucherait sur le seuil de la porte, passe par-dessus un père, par-dessus une mère et vole, l'œil sec, vers l'étendard de la Croix. » Il dit à Furia : « Vous avez appris par le mariage lui-même les ennuis du mariage, pourquoi vous laisser prendre deux fois au même piège? » A Eustochium : « Je loue le mariage *parce qu'il nous donne des Vierges*, je tire des épines la rose, l'or de la poussière et la perle du coquillage. »

On devine la fureur que ce spiritualisme sans transaction inspirait aux païens et aux semi-païens. Jérôme ne s'y est pas trompé. « Je sais bien que les puissants s'élèvent contre moi et que les patriciens m'injurient. » Le peuple était d'accord avec les sénateurs : « Ce sont les jeûnes qui ont tué cette jeune femme et elle ne laisse pas d'enfants parce qu'on l'a empêchée de

se remarier. Il faut chasser cette détestable race de moines et les jeter dans le Tibre. »

Il ne faut pourtant pas croire que Jérôme voulût la fin du monde : « Le mariage a son rang, les noces leur honneur, et leur sainteté ». « Il ne faut pas contraindre l'homme à mener sur la terre la vie des anges. Les noces, je le veux bien, sont un don de Dieu, mais le don de la virginité est bien supérieur. » Il disait d'une façon pittoresque, sa théorie : « La bonne terre, nous dit l'Évangile, n'est pas également féconde, l'une produit cent fruits, c'est la virginité; l'autre soixante, c'est la viduité pieuse; l'autre seulement trente, c'est le mariage chaste et chrétien. »

Tout en voulant faire l'éloge de la virginité, il dicte les leçons qui doivent servir à l'épouse et à la mère. Il n'a pas sans doute cherché à donner un cours complet de pédagogie sainte. Toutefois, en recueillant çà et là toutes les règles que le catholicisme avait jusqu'ici pratiquées plutôt que formulées, et en nous laissant le soin de les rassembler, il nous donne le code du foyer domestique. C'est ce corps de doctrines qui aidera la civilisation à triompher de la Barbarie et que nous retrouverons dans le cours des siècles, en esquissant les Mères des Saints.

§ VI. — *La leçon de l'avenir.* — Mélanie s'écriait : « L'heure approche ! » Jérôme écrivait : « L'heure est venue. Faites-vous pauvres pour moins souffrir de la pauvreté. Ne mettez votre espérance que dans le Seigneur. »

Un jour une des plus grandes dames de Rome arrive à Bethléem. Elle était ensanglantée. Quand elle fut entrée dans l'hôpital des étrangers, elle

défit les linges sanglants qui lui entouraient le sein, et elle tomba morte. Elle avait quitté Rome avec une blessure à la gorge qu'elle n'avait pas pu soigner pendant le voyage; quand on avait mis cette blessure à nu, la plaie s'était ouverte et le sang avait jailli avec violence. Cette morte était parmi les plus heureuses. Bien d'autres femmes de Rome avaient été égorgées après avoir souffert mille angoisses et mille tortures, pendant les horreurs d'une ville prise d'assaut par les plus farouches des hommes. « Les filles des sénateurs étaient devenues esclaves, leurs femmes servantes. »

Les Goths avaient pris Rome! Pendant trois jours et trois nuits, ils l'avait mise à sac après un long siège où l'on avait souffert une terrible famine.

« La brillante lumière qui éclairait toutes les terres est éteinte, la tête de l'empire est tranchée ; avec la mort d'une seule ville, le monde entier périt! » C'est le cri désolé de Jérôme et il faut lire dans la préface de sa traduction d'Ézéchiel, dans sa lettre à Principia « la ruine de cette fière souveraine des nations, sépulcre de la plupart de ses enfants et qui envoie par tout l'Orient ses fils et ses filles esclaves ».

Alaric, par un caprice inexpliqué, respecta uniquement la basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul.

C'était la leçon de l'avenir : « Attachez-vous au Seigneur seul. » Dieu donnait encore raison à son serviteur qu'on avait tant raillé quand il attirait à Bethléem les âmes saintes : Bethléem servait d'hospice au Sénat romain.

Il avait réservé à Jérôme une plus haute mission encore en le faisant, en quelque sorte, un des législateurs du mariage chrétien et non des moins importants ; car l'orgueil romain admettait plus aisément le sacrifice de la vie que des passions, plus facilement le martyre que la virginité.

Nous venons de voir à l'aide de quelle éloquence et de quelles circonstances la vie cénobitique fut introduite dans les mœurs romaines. Dès lors la Maternité sainte est définitivement fondée et nous pouvons exposer les détails de son histoire.

LIVRE II

Les Grandes Chroniques de la Maternité sainte du IVe au XVIIIe siècle.

CHAPITRE PREMIER

DE LA DÉCADENCE DE L'EMPIRE A LA RENAISSANCE CATHOLIQUE (IVe-XIe SIÈCLE).

§ I. — *La mère de saint Athanase* (296-373[1]). — Nous commençons cette série d'esquisses par des mots qui reviendront souvent dans notre pensée, sinon dans nos lignes :

Nous ne savons presque rien sur la famille, l'enfance et l'éducation de saint Athanase. Son intrépidité invincible, son ardente éloquence, l'éclat de ses quarante-six années d'épiscopat dont il passa vingt en exil, la grandeur des services qu'il rendit à l'Église ont rejeté dans l'ombre tout ce qui ne concerne pas sa lutte contre l'arianisme.

Sa première biographie fut écrite quelques siècles après sa mort. L'auteur nous dit seulement qu'il est né à Alexandrie, que ses parents étaient nobles et très pieux.

1. Les dates données à la suite du titre indiquent toujours la naissance et la mort des saints.

Athanase, lui, nous donne deux renseignements.

Il nous parle d'une tante qui fut persécutée à cause de lui par l'évêque arien Grégoire; la haine de celui-ci poursuivit même le cadavre de la courageuse femme et l'arien défendit qu'on lui donnât la sépulture.

D'une lettre qu'il écrivit à un évêque de Cagliari en 358, au plus fort de la persécution, on peut inférer que sa mère vivait encore à cette époque. Il raconte en effet, qu'elle était alors à Alexandrie et qu'il voulait aller la voir. Mais les ariens faisaient aux portes de la ville une si bonne garde qu'il ne fut pas possible d'y entrer.

Les leçons qu'il reçut de sa mère, nous pouvons les deviner dans le fait suivant, qui nous est raconté par l'historien Rufin.

Les Alexandrins avaient l'habitude de célébrer avec beaucoup de solennité la fête de saint Pierre, l'un de leurs archevêques, martyrisé pendant la persécution de Dioclétien. Les cérémonies étaient longues et l'usage voulait que l'archevêque, après la célébration des saints mystères, reçût à sa table quelques-uns des plus notables assistants. Saint Alexandre, qui gouvernait l'Église alexandrine au temps de l'enfance d'Athanase, avait l'habitude de se retirer dans sa chambre pour y passer, dans la méditation, le temps qui séparait la fin de la cérémonie de l'heure du dîner. Cette chambre avait vue sur la mer. Un jour que ses regards se portèrent sur le rivage, il vit une bande de jeunes enfants qui imitaient les cérémonies de l'Église, et l'un d'eux paraissait remplir l'office d'un évêque avec tant

de soin et des gestes si bien appropriés à la fonction, que le prélat en fut étonné, presque inquiet. Il envoya chercher ces enfants et leur demanda ce qu'ils faisaient là. Ceux-ci intimidés restèrent muets. Il les rassura et apprit que l'un d'eux — qu'ils lui montrèrent et qui était Athanase, — remplissait, en effet, les fonctions épiscopales, telles qu'ils avaient pu les observer en mainte circonstance. Ce jour-là, il avait décidé qu'il baptiserait quelques-uns d'entre eux qui n'avaient pas encore reçu le baptême. Le saint poussa plus loin son interrogatoire. Il leur demanda quelles questions l'évêque enfant avait posées, quelles réponses il avait exigées, quelles cérémonies il avait faites. Il acquit la certitude que tout ce qui est requis pour l'administration du baptême avait été observé très exactement. L'archevêque, après avoir pris l'avis des prêtres que cette scène avait appelés auprès de lui, conclut que le baptême était valable; qu'il n'y avait pas lieu de rebaptiser ces catéchumènes et qu'il fallait seulement ajouter celles des cérémonies que les prêtres seuls ont pouvoir de faire.

Par là donc nous pouvons deviner l'éducation qu'Athanase reçut au foyer domestique, les leçons et les encouragements de sa mère. Elle dut aussi lui inspirer l'amour des saintes lettres. Nous le voyons, en effet, quitter bien jeune l'étude des auteurs païens, non qu'il les ignorât car nous trouvons dans ses œuvres des citations de l'*Odyssée* d'Homère, par exemple, mais saint Grégoire de Nazianze nous dit qu'il ne voulut pas que la noblesse et la générosité de son âme fussent anéanties par les vaines connais-

sances, de crainte qu'il ne lui arrivât la même chose qu'aux athlètes qui frappent l'air plutôt que les membres de leurs adversaires. »

---

§ II. — *La mère de saint Jean Chrysostome* (344-407). — Les Mères des Saints ne furent pas toutes des héroïnes de la foi. La plus ferme piété ne détruisait pas nécessairement en elles les doux égoïsmes et les touchantes faiblesses de l'amour maternel. Le cher Seigneur, toujours miséricordieux et toujours caressant pour les âmes pures, même lorsqu'elles ont peine à s'élever jusqu'aux sublimités de la générosité, nous apprend qu'il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste. Sans doute, les mères angéliques comme Félicité, ayant tout oublié pour la gloire de Dieu, paraissent appelées à resplendir dans les demeures les plus rapprochées du palais de l'amour divin. (Hélas! nous n'avons que des images grossières pour essayer de traduire tout ce qui est du Ciel). Mais le paradis a des places au-dessous de ce que je voudrais pouvoir appeler la table d'honneur de la félicité éternelle.

Dieu utilisa, d'ailleurs, la sensibilité extrême de la mère de saint Jean. Ce fut l'instrument qu'il employa pour garder au milieu de la bataille l'un des plus grands, des plus éloquents, des plus vaillants généraux de la milice chrétienne.

C'est son tendre égoïsme qui empêcha son fils de s'enfermer dans la solitude avec son ami Basile.

Nous ne devons pas oublier, en outre, qu'elle a une situation historique ; c'est à propos d'elle que le grand rhéteur païen Libanius, l'un des hommes les plus éloquents et les plus renommés de ce glorieux IVe siècle, s'écria : « Quelles merveilleuses femmes se trouvent parmi ces chrétiens ! »

Ainsi le christianisme avait élevé la femme à une hauteur si stupéfiante pour les païens, que celle-là même que nous jugeons faible, était, pour les plus sages d'entre eux, une merveille.

Elle se nommait Anthusa. Elle était femme de Secundus, grand maître de la cavalerie de l'empire en Orient. Elle resta veuve à vingt ans et ne voulut pas se remarier, pour se livrer à l'éducation d'une fille dont nous ignorons le nom, pour soigner tout particulièrement l'âme de son fils Jean. Celui-ci avait grand besoin de sa vigilance.

Malgré ses efforts, ses prières, malgré ce saisissant ensemble de qualités intellectuelles et morales qui arrachait ce cri d'admiration à l'illustre païen, elle n'avait pu faire de ce fils ni un chrétien ni un catéchumène. La société chrétienne sortait lentement, malgré le sang des martyrs, du *substratum*, dès longtemps durci, de la société païenne.

C'est le paganisme qui distribuait la gloire mondaine, lui qui était brillant, bruyant, attrayant, qui satisfaisait l'orgueil comme l'ambition, et qui donnait les hautes dignités avec la fortune et les plaisirs.

Jean avait vingt-cinq ans. Déjà éblouissant et ébloui par sa renommée, illustre dans l'éloquence, dans les belles-lettres, dans la philosophie et

cherchant dans le barreau l'entrée des plus hautes fonctions, il oubliait aisément les leçons d'humilité, d'abnégation, de pauvreté, de martyre peut-être qu'il avait reçues de sa mère et entrevues comme dernières et logiques conséquences de ces leçons. Le Seigneur Jésus s'empara enfin de cette grande âme.

C'est à lui-même qu'il faut demander l'ardent récit de sa conversion. Nous, nous ne devons penser qu'à sa mère. Mais nous pouvons l'interroger sur l'effort qu'elle fit et qui dirigea tout l'avenir de son fils.

On peut deviner sa joie à l'annonce de cette conversion. Cette joie fut aussi grande que le dépit des païens, dépit dont nous avons recueilli une bien curieuse preuve : Le grand Libanius est à la mort. Ses disciples l'entourent et ils lui demandent quel serait son sucesseur. L'illustre rhéteur réfléchit un instant et il répondit un mot indiquant, avec les espérances que les docteurs du paganisme avaient fondées sur Jean, la déception amère qui avait suivi la ruine de ces espérances : « Je vous proposerais Jean, si les chrétiens ne nous l'avaient ravi. »

C'est à lui, à Jean, que nous allons donner la parole, et les quelques lignes qui vont suivre, rendront mieux que toute analyse l'esprit et le cœur d'Anthusa. Elles donneront aussi quelque idée de ce style caressant en sa simplicité, aussi remarquable en son naturel que les éclats de cet autre style où flamboient l'indignation et la logique de la *Bouche d'or*.

Anthusa avait offert son fils au Seigneur, elle ne voulait pas le lui donner tout entier. Elle

en voulait garder une part minime, sans doute; elle consentait à le voir devenir prêtre, mais moine, mais solitaire, mais pour toujours éloigné d'elle, cette pensée lui déchirait le cœur!

Basile, le principal instrument de sa conversion, l'ami bien-aimé de son âme et de son intelligence, l'avait décidé à quitter la maison paternelle pour s'enfermer dans la solitude.

« Notre projet allait aboutir; mais les touchantes instances de ma mère m'empêchèrent de donner cette joie à mon ami ou plutôt me privèrent du bonheur qu'il voulait me procurer. Ma mère avait soupçonné quelque chose de notre résolution. Elle me prit par la main, me conduisit dans son appartement, et m'ayant fait asseoir près du lit où elle m'avait donné le jour, elle se mit à pleurer. Puis, en sanglotant, elle me dit des choses plus attendrissantes encore que ses larmes. « — Mon fils, disait-elle, je n'ai joui que bien peu de temps de l'appui que me donnait votre père. Dieu me l'a enlevé au moment où je vous mettais au monde. Sa mort prématurée vous laissait orphelin et moi veuve. J'avais à peine vingt ans. Ce qu'une jeune femme de cet âge, sans expérience des affaires, sans appui dans le monde, livrée à elle-même et à la faiblesse de son sexe, doit affronter de tempêtes et dévorer de chagrins, celles-là seules peuvent le comprendre qui en ont fait la triste expérience. Ma seule consolation parmi ces misères inexprimables était, ô mon fils, de vous voir sans cesse et de contempler dans vos traits l'image de votre père qui n'est plus. J'ai pris peine à conserver le bien qu'il m'a laissé, je l'ai même augmenté de beau-

coup pour vous élever dans l'état où je vous vois aujourd'hui par la grâce de Dieu. Ce que je vous dis, mon fils, non point pour vous reprocher les obligations que vous avez envers moi, mais seulement pour vous persuader de ne pas me laisser veuve une seconde fois ; c'est la seule grâce que je vous demande ; ne ranimez pas une douleur assoupie, attendez au moins le jour de ma mort. Peut-être ne tardera-t-il guère ! Ceux qui sont jeunes peuvent espérer vieillir, mais à mon âge on n'attend que la mort. Quand vous m'aurez fermé les yeux, quand vous m'aurez rendu les devoirs d'un bon fils, vous pourrez choisir alors telle façon de vivre qu'il vous plaira, personne ne vous en empêchera. Mais pendant que je respire encore, supportez ma présence et ne vous ennuyez pas de vivre avec moi ; ne causez pas une douleur si sensible à votre mère, à une mère qui ne l'a pas mérité et qui ne vous a jamais donné le moindre déplaisir. »

Jean céda aux larmes de sa mère. Il alla se présenter à Méléce, évêque d'Antioche, qui l'attacha à son église en lui donnant l'ordre de lecteur.

Sa mère, tout en le conservant auprès d'elle, eut le bonheur de lui voir pratiquer toutes les austérités de la vie des anachorètes.

Si les exemples héroïques donnés par les mères chrétiennes pendant l'âge du martyre nous ont rendus sévères pour celle que les biographes contemporains du saint nomment la pieuse Anthuse, la Providence, du moins, montra, comme nous le disions plus haut, que son égoïsme maternel avait vu clair.

Après la mort de sa mère, Jean, cherchant à éviter la charge de l'épiscopat que la communauté chrétienne voulait lui imposer, s'enfuit. Il réalisa le projet de sa jeunesse et se rendit dans un des monastères du Liban.

Il y resta deux ans, enfermé dans une des grottes du mont Cassin. Au bout de ce temps, les cénobites, le voyant près de succomber à l'excès des austérités, lui persuadèrent qu'il n'avait pas le droit de se condamner ainsi à une mort évidente. Il fut donc contraint de rentrer à Antioche.

Là il commença cette vie admirable de sainteté et d'énergie, d'amour de Dieu et d'amour du peuple. Il laissa jaillir les premiers rayons de cette éloquence qui ravit plusieurs saints et fit dire de lui, si j'ai bon souvenir, au pape Célestin, qu'il fut à la fois « le sage interprète des secrets de Dieu et le flambeau de la vertu ».

---

§ III. — *Aglaïs, mère de saint Alexis (milieu du* IV*e siècle*). — La *Vie des saints* est comme le musée de la force morale. Le catholicisme nous offre les spécimens de toutes les nuances de la vigueur de l'âme humaine.

Quelques-uns de ces spécimens ébranlent la raison, l'étourdissent, tant ils sont supérieurs au développement normal de la volonté de l'homme.

Saint Alexis de Rome est le frère en sainteté de saint Jean Calibyle de Constantinople. Ils donnent l'exemple d'une abnégation, qui par sa singularité, par la longueur de sa persévérance, par la patience d'un martyre cherché et recherché,

goûté et savouré pendant de longues années, peut être appelé inimitable.

Le martyre d'Alexis torture non seulement celui qui l'a désiré, il le torture à chaque instant du jour, avec la possibilité de le faire cesser, à l'heure même, à la volonté du patient, sans blesser la conscience la plus timorée. Il fait plus, le martyr jouit, comme d'un mystérieux supplément de la souffrance bénie, il jouit d'englober dans son martyre tous ceux qu'il aime, dont il est aimé.

Par nous ne savons quel arrangement de la politique divine, la mère du saint, loin d'être récompensée de la sainteté du fils qu'elle a élevé pour l'amour de Dieu, semble, à ne voir que l'aspect humain, être punie de cette sainteté. On est tenté de se dire qu'elle expie la vertu héroïque de son enfant.

Une vue plus haute, que nous donne la foi chrétienne, nous apprend qu'il y a là une bénédiction céleste et que la mère n'est pas punie, mais admise, par la souffrance commune, au partage des mérites de son fils.

Le récit même de la vie de notre saint porte le caractère de cette vue plus haute et de cette foi qui illumine les profondeurs des actes providentiels. Cette vie en soi est lugubre; pourtant ce récit est clair, plein de poésie, de vivacité dramatique et d'une couleur locale très saisissante. Il commence par nous donner une vive idée de ce qu'était la famille chrétienne peu après Constantin et pendant le règne même de Julien.

Nous voyons comment les vieilles habitudes de la vie romaine avaient été, pour ainsi dire, baptisées et ce que la *clientèle*, qui donnait un

caractère particulier aux grandes familles de Rome, était devenue en passant par la charité catholique.

Le client c'était le pauvre ; la protection était devenue la fraternité, et le religieux, le pèlerin entraient, momentanément mais complètement, dans la famille.

Du temps de l'empereur Julien, il y avait à Rome une famille sénatoriale riche et chrétienne. On ne nous donne pas le nom de la *gens* à laquelle elle appartenait, nous avons seulement le nom du mari, Euphemius et de la femme, Aglaïs ou Aglaë.

Le narrateur admire naïvement la fortune de ces illustres : ils avaient trois mille esclaves, dont beaucoup étaient vêtus de robes de soie et ornés de ceintures d'or. On dressait chaque jour dans leur palais, à Rome, trois tables où étaient admis tous ceux qui se présentaient, pauvres, malades, pèlerins, voyageurs ou voisins. Les religieux étaient introduits auprès d'Euphemius et d'Aglaïs qui les admettaient à leur table. La charité de ces patriciens était si grande qu'ils avaient consenti à retarder le dîner jusqu'à l'heure de none (trois heures de l'après-midi) parce que c'était l'heure où les religieux avaient le droit de rompre le jeûne. Aglaïs était si pieuse que quand parfois le sang orgueilleux de la matrone se révoltait et que les exigences des pauvres l'irritaient, elle s'agenouillait immédiatement en murmurant : « Mon Dieu, je ne suis pas digne d'être portée sur la terre que vous avez créée. » Elle essayait de se consoler aussi de sa stérilité, mais elle ne cessait pas de prier Notre-Seigneur de la faire

cesser pour son honneur à elle, pour la consolation de son époux et pour l'appui et le bonheur de leur vieillesse. Ses prières et sa charité touchèrent enfin Dieu. Elle eut un fils qu'on nomma Alexis. On lui donna l'éducation des patriciens chrétiens ; à partir de six ans on lui apprit la grammaire, la rhétorique, l'histoire, l'histoire de l'Église du Christ. Il annonçait qu'il deviendrait un savant et un excellent orateur ; surtout il profitait des conseils et des exemples maternels en développant en lui l'amour de la vertu et du Seigneur Jésus.

Il devint un jeune homme accompli. On lui promettait les premières charges de l'empire Pour lui il voulait surtout être un saint.

Lorsqu'il fut en âge d'être marié, le père dit : « Donnons une épouse à notre cher enfant. »

Aglaïs s'inclina profondément devant son mari. « Que le Seigneur vous entende! Célébrons les noces de notre fils, et, afin que Dieu le bénisse, j'augmenterai mes aumônes ! »

On choisit pour épouse une jeune fille vertueuse et belle, qui était de la famille impériale. Alexis n'osa pas se refuser aux désirs de sa mère. Le mariage se fit à l'église de Saint-Boniface, qui était située près du palais du sénateur.

Quand le soir fut venu, le nouveau mari reçut la bénédiction de son père et de sa mère, et il se rendit dans la chambre nuptiale. Sa femme l'attendait, assise sur un siège élevé. Il s'approcha d'elle, prit un anneau et une boucle de ceinture, les enveloppa dans un voile de pourpre, les lui remit et lui dit :

« Je vous prie de conserver ces objets et Dieu

sera entre vous et moi jusqu'à ce que sa volonté s'accomplisse. »

Il la laissa stupéfaite, se rendit à sa chambre, y prit l'argent et les bijoux qui lui appartenaient, quitta le palais et arrêta son passage sur un navire qui se rendait à Édesse. Il y vendit tout ce qu'il avait emporté, et le distribua aux pauvres. Il alla s'installer au porche d'une église où se trouvait une statue miraculeuse de Notre-Seigneur et il y vécut d'aumônes.

On devine la douleur de la pauvre mère, les recherches qu'elle fit faire et qui furent vaines. On nous la montre renfermée dans sa chambre où elle laisse à peine pénétrer un rayon de soleil, couchant sur la cendre, pleurant et soupirant :

« S'il était mort, Seigneur, peut-être pourrais-je me consoler parce que j'aurais l'espérance qu'il est heureux auprès de vous. »

Nous n'avons pas à raconter la vie du saint pendant les sept années qui suivent sa fuite, ni les causes miraculeuses qui le ramenèrent à Rome.

Un jour qu'Euphemius revenait du palais de l'empereur, il vit venir à lui un mendiant déguenillé, hâve, la barbe hirsute, les cheveux emmêlés. Le charitable sénateur le laissa approcher.

« Serviteur de Dieu, dit le mendiant qui n'était autre qu'Alexis, exercez, je vous en prie, votre charité envers un misérable. Permettez qu'il vive des miettes qui tombent de votre table, Dieu vous bénira et si quelques-uns des vôtres sont en voyage, le Seigneur permettra qu'ils reviennent sains et saufs. »

Cette parole rappela plus vivement à la pensée

du père et de la mère le souvenir du fils absent.

Ils ne pouvaient le reconnaître dans le misérable en qui rien ne restait plus de ce qui avait caractérisé la physionomie de leur Alexis. Ils se laissèrent toucher néanmoins. Ils permirent au mendiant de loger dans le vestibule du palais. Aglaïs voulut avoir sous les yeux le pauvre envoyé par le Seigneur, et elle ordonna qu'on lui servît les mets qui venaient de la table où elle recevait les pèlerins et les religieux.

Bien des années se passèrent encore. Jamais rien ne put l'amener à supposer qu'elle avait là l'enfant qu'elle continuait de faire chercher par le monde entier.

Il faut lire dans la vie du saint ces scènes vivantes où nous voyons le pape Innocent, l'empereur Honorius et le sénateur Euphemius avertis par des voix miraculeuses de la présence à Rome de l'homme de Dieu.

Pendant ce temps, Alexis, averti, lui aussi, que le jour de sa mort était arrivé, écrivit, comme il en avait reçu l'ordre d'en haut, le récit de sa fuite et de ses aventures, puis il se coucha sur son pauvre grabat et il rendit à Dieu son âme.

Les Anges la portèrent immédiatement au Paradis, afin de le récompenser des grandes souffrances que son cœur avaient éprouvées volontairement pour être tout entier à Jésus. Le pape, l'empereur, le sénateur, suivis d'une foule immense soulevée par les voix miraculeuses, arrivent au palais, de là à la logette du mendiant. On ouvre la porte et on le trouve couché, la tête recouverte de son sac. On l'appelle, il ne bouge pas. On retire le sac, Alexis était mort, mais

son visage était tout éclatant d'une lumière surnaturelle.

Il tenait à la main un papier, qu'on prit et qui dévoila toute l'histoire de ce héros de la patience et de l'humilité.

Mais voici la mère. Elle accourt, elle a été avertie. Elle a grand'peine à fendre les flots du peuple assemblé. Celui-ci est si désireux de toucher les vêtements, le lit, les membres du martyr que même une pluie de pièces d'or jetées par les ordres d'Euphemius, ne put décider personne à s'éloigner pour les ramasser.

Aglaïs se précipita sur le grabat, déchira ses vêtements. « Ah! laissez-moi arroser de mes larmes celui que je pleure depuis tant d'années! » Puis, mettant son visage contre celui du cadavre, elle reste là sans pouvoir s'en détacher. « Tu nous voyais pleurer tous les jours ton absence, et tu t'es toujours tu! » répétait-elle.

On put enfin éloigner le peuple et porter le corps à l'église Saint-Boniface. Pendant sept jours, ni la mère ni l'épouse ne voulurent quitter le cercueil, mais il fallut pourtant le mettre au tombeau.

La maison d'Euphemius était située sur le mont Aventin, près de l'endroit où s'élevait jadis le temple d'*Hercule Vainqueur*, mille fois moins énergique, malgré sa force et ses victoires, que ce mendiant. Cette maison fut changée en une église, sous le vocable de saint Alexis. On raconte la grande quantité des miracles qui se firent près de son tombeau et on montre encore une partie de l'escalier sous lequel le saint se couchait dans le vestibule du palais paternel.

---

§ IV. — *La Mère de sainte Euphrasie (commencement du* v^e^ *siècle)*. — Jamais nulle mère ne prépara mieux sa fille à la sainteté et ne triompha plus vaillamment de l'égoïsme maternel.

Elle était l'épouse d'un sénateur de Constantinople, homme illustre par les grandes charges qu'il occupait et surtout par sa piété.

Euphrasie — car elle portait le même nom que la sainte sa fille — voulut, dès la naissance de son enfant, la recommander par la charité à la protection spéciale du Seigneur. Elle engagea son mari à vendre une partie notable de leurs biens et à la distribuer aux pauvres, afin, disait-elle, que la charité portât leur fortune dans les terres du Ciel où elle produirait le centuple. Le mari mourut peu de temps après avoir rempli les désirs de sa femme. Celle-ci se trouvant jeune, belle et riche, alla se jeter aux pieds de l'empereur Théodose, son parent, en implorant sa protection afin qu'on ne lui imposât pas un nouvel époux.

Néanmoins, demandée en mariage par un puissant personnage qui avait intéressé à sa demande l'impératrice elle-même, Euphrasie quitta Constantinople. Elle se réfugia en Égypte où il lui restait de grands biens. Pour fuir les sollicitations de son prétendant, et surtout par amour de la charité, elle commença le *pèlerinage aumônier* qui donne à son existence un caractère personnel. Elle ne se contentait pas de secourir les pauvres qui venaient à elle, pas même de les visiter dans la ville où elle s'était retirée, elle entreprit un voyage, non pas à la recherche des choses belles ou curieuses, mais à la recherche de

l'infortune. Elle allait, accompagnée de sa fille qu'elle formait ainsi à un grand amour pour Jésus et pour les enfants chéris du Seigneur compatissant, elle allait de ville en ville, s'inquiétant des bonnes œuvres à faire, des souffrances à soulager.

Elle parcourut notamment le désert de la Thébaïde, qui formait comme une immense ville composée de milliers d'ermitages et ayant pour uniques habitants des milliers d'anachorètes.

Puis elle vint avec sa fille visiter un monastère qui renfermait cent trente religieuses très austères, dont la plupart ne mangeaient que de deux ou trois jours l'un. Elle voulut répandre parmi elles ses aumônes, comme elle l'avait accoutumé. L'abbesse n'accepta que de la cire, de l'huile et de l'encens pour la célébration des Saints Mystères.

Euphrasie se décida à demeurer quelque temps auprès de ces saintes religieuses, qu'elle se mit à visiter fréquemment. Elle menait souvent sa fille avec elle. L'enfant avait alors sept ans. La mère ne tarda pas à remarquer avec quelle attention ingénue la fillette écoutait les conversations avec l'abbesse. Mainte fois elles roulaient sur le bonheur de pouvoir se consacrer tout entier à Dieu en méprisant les préoccupations habituelles du monde, et l'enfant redoublait alors d'attention.

Un jour, la conversation se prolongea si tard que le soir était venu quand Euphrasie se leva pour partir. Sa fille ne se leva pas. On lui demanda pourquoi. Elle répondit qu'elle ne voulait

pas sortir du monastère. L'abbesse lui démontra qu'on n'y pouvait demeurer la nuit, à moins d'y être attachée par des vœux perpétuels. Alors la petite Euphrasie, prenant un crucifix qui était là, le baisa avec une grande tendresse et elle dit : « Mais c'est ce que je désire, je veux me donner au Seigneur et être religieuse ici. » L'abbesse résista d'abord et représenta à l'enfant l'austérité de la règle. Celle-ci assura qu'elle la connaissait; qu'elle avait bien réfléchi, et, avec son doux et serein sourire, elle assura qu'elle était décidée à faire des vœux perpétuels.

La mère assistait à ce débat, tenait son regard fixé sur la fillette comme si elle eût voulu pénétrer jusqu'au fond de son âme. Elle y pénétrait en effet. Elle entrevit le saint avenir qui attendait sa fille. Elle l'embrassa, lui dit qu'elle ne voulait pas la disputer à Dieu, car bien qu'elle n'eût plus en ce monde d'autre félicité humaine que sa présence, elle préférait le bonheur de son enfant à l'égoïsme de son cœur. « Je ne veux faire qu'une prière à Notre-Seigneur, c'est qu'il te donne la persévérance. »

Son cœur, tout vaillant qu'il fût, ne put triompher complètement du souvenir qui lui revenait des gentillesses et des tendresses de la petite Euphrasie. Elle dut se retirer en hâte pour cacher ses larmes.

Elle reprit, désormais seule, ses voyages à la recherche des misérables, mais elle revenait toujours au monastère. Et quand elle eut dépensé à peu près toutes ses richesses en aumônes, n'ayant plus rien à faire en ce monde, puisqu'après que Dieu lui eut repris son mari, elle Lui avait

donné son unique enfant, elle Lui demanda de la rappeler à Lui.

Six ou sept ans se passèrent, pourtant; puis l'abbesse annonça à dame Euphrasie que ses vœux étaient exaucés et que dans trois jours elle quitterait la terre.

Toute joyeuse, elle se rendit une dernière fois auprès de sa fille, lui dit que « pour l'encourager à la persévérance, — car après le bonheur du Ciel, rien ne valait le bonheur du cloître, — elle demanderait à être enterrée dans le monastère. Elle demeurerait ainsi à côté d'elle. » Elle lui laissa ce qui restait de sa fortune, en lui indiquant les bonnes œuvres qu'elle aurait à faire. Puis, rentrant chez elle, elle s'endormit dans la paix du Seigneur, portée dans le Ciel par la reconnaissance des milliers de pauvres qu'elle avait soulagés et accueillie par le sourire de l'Amant Divin auquel elle avait offert son unique enfant.

La vierge Euphrasie, après une vie angélique, mourut à l'âge de trente ans. Elle voulut rejoindre dans la tombe cette mère qu'elle espérait bien rejoindre dans le Ciel, et elle demanda à être enterrée dans le tombeau maternel.

---

§ V. — *La Mère de saint Jean Calybile* (426-450). — Cette biographie présente le même caractère que la vie de saint Alexis. C'est, contrairement aux règles habituelles, l'amour filial qui est au premier plan, l'amour maternel reste dans la pénombre. L'amour du fils paraît plus grand que celui de la mère, et cet amour a un caractère si original et si touchant !

Saint Jean est entouré d'une poésie austère, mais on se prend d'une pitié si attendrie et si respectueuse pour ce type exquis de doux héroïsme, pour cette âme sincère et chrétiennement vaillante, que la lumière, jaillissant de tout l'être du fils, entoure la mère.

Elle vivait à Constantinople sous le règne de Valentinien III, elle se nommait Théodora. Son mari, Eutrope, commandait une des armées de l'empereur. Elle eut trois fils. Les deux premiers occupèrent, comme leur père, les premières charges de l'empire.

Le troisième était si doux et si charmant que Théodora prit un soin plus particulier encore de son éducation. Elle développa en lui un grand goût pour les lettres et pour la piété. Dès l'âge de douze ans il avait, à force d'instances, obtenu la permission d'accompagner sa mère aux offices du jour et de la nuit.

La renommée charitable d'Eutrope et de Théodora était aussi grande que leur fortune. C'était chez eux que les moines voyageurs venaient demander l'hospitalité. Jean leur faisait fête et avait soin que le palais leur fût, en effet, hospitalier. Un jour, l'un d'entre eux le frappa par sa physionomie recueillie. Il lui demanda qui il était, d'où il venait. Le moine répondit que son monastère était assez près de Constantinople, et qu'il appartenait à l'ordre des *Sans Sommeil*, religieux chez qui l'Office divin était célébré sans interruption du jour ou de la nuit. Jean l'interrogea plus à fond. Ce qu'il apprit des usages de cet ordre et de la dévotion des moines le saisit. Il demanda au religieux où il

allait. Celui-ci lui ayant dit qu'il allait en pèlerinage à Jérusalem, Jean ne le voulut pas laisser partir avant qu'il lui eût promis sous serment qu'il repasserait par Constantinople, au retour et qu'il l'emmènerait avec lui.

Puis il alla demander à sa mère de lui donner le livre des Évangiles. Théodora, de plus en plus heureuse de voir des goûts si sages en un si jeune âge, lui acheta un beau livre fort bien écrit et parfaitement relié.

Le religieux revint. Jean lui rappela son serment, et, sans prendre autre chose que son livre, il monta sur le navire qui emmenait le moine et l'accompagna jusqu'à son monastère.

Nous n'avons pas à dire les difficultés que fit l'abbé de ce monastère pour recevoir le jeune seigneur, les vaines recherches des parents, les six années que Jean passa dans le couvent, dans une telle perfection de vertus qu'il était le modèle de tous les religieux.

Au bout de ce temps, Jean dépérit. On ne lui trouvait aucune maladie, il ne se plaignait pas. Il assurait qu'il ne souffrait pas. Pourtant il s'affaiblissait tellement qu'il en vint à l'extrémité.

L'abbé, le voyant sur le point de mourir, lui ordonna, au nom de l'obéissance, de révéler ce qu'il pouvait savoir sur la cause de cette étonnante maladie.

Jean répondit alors que, malgré toutes les prières, toutes les pénitences, tous les efforts, il ne pouvait chasser le désir de revoir sa mère.

L'abbé attristé — car Jean par sa douceur, sa bonté, sa piété, sa sincérité, s'était fait aimer de

tout le monastère — rassembla les religieux. Il leur raconta ce que leur frère venait de lui dire. Il leur demanda s'il valait mieux laisser mourir Jean que de lui permettre d'aller revoir sa mère. Les religieux jugèrent qu'il devait permettre à leur frère de quitter le couvent.

« Allez donc, mon fils, sous la conduite de Dieu. Qu'Il vous serve de guide et vous empêche de rien faire qui soit hors de l'ordre et de l'amour de Jésus-Christ. »

Jean se jeta en pleurant dans les bras du Père et des frères et il les quitta fort attristé car il subissait l'entraînement tout en y résistant. Il se promit bien qu'il reviendrait, après avoir embrassé encore une fois sa mère, qu'il avait quittée si brusquement et dont la douleur assiégeait son imagination.

Quand il fut hors du monastère, il changea d'habillements avec un mendiant qu'il rencontra, trouva un navire où on l'accepta pour l'amour de Dieu et arriva aux faubourgs de Constantinople.

Là, il eut un grand remords d'avoir succombé au désir de revoir sa mère : « Seigneur, murmurait-il, vous voulez que nous aimions ceux qui nous ont donné la vie, mais il est bien juste que nous vous aimions plus qu'eux. Vous savez que j'ai tout quitté avec joie pour votre service, donnez-moi, je vous en supplie, la force de vaincre le grand désir que j'ai d'embrasser ma mère encore une fois, après vous avoir promis d'oublier tout pour vous ! »

Il arriva à la porte du palais, au milieu de la nuit et se coucha sur le seuil. Le lendemain

matin, les domestiques le trouvant là, l'interrogèrent, il répondit qu'il était un pauvre mendiant.

Il était si humble et si doux, les maîtres du logis étaient si charitables, les domestiques, à l'exemple des maîtres, étaient si habitués à bien traiter les pauvres qu'ils lui permirent de bâtir contre la muraille, près de la porte de la maison, une petite logette où il demeurerait.

Alors commença le grand martyre qu'il s'imposa, en punition de la faiblesse à laquelle il avait succombé en quittant son monastère. Il voyait passer chaque jour son père et sa mère. Il n'avait pas tardé à apprendre que celle-ci ne pouvait se consoler du départ de son dernier enfant. Elle le faisait chercher par toute la terre, car elle ne pouvait pas se persuader qu'il fût mort. Quand il la voyait passer devant lui, toujours grave, toujours préoccupée, et qu'il savait que cette tristesse était due à la pensée continuelle de l'enfant perdu, il avait le cœur déchiré. Il était chaque jour prêt à lui crier : « Le voici, l'enfant que vous pleurez! » Et il lui fallait un effort héroïque pour ne pas sauter au cou de cette mère qu'il aimait comme jamais fils n'a mieux aimé sa mère. Il lui arriva une redoutable épreuve avec quelques joies pieuses. Eutrope, voyant ce mendiant si humble et si doux, l'avait pris en gré. En apprenant qu'il était un objet de raillerie pour la populace du voisinage, qui, lâche comme toutes les populaces et le voyant patient et sans défense, s'était fait une habitude de l'injurier, Eutrope le prit sous sa protection et il ordonna aux domestiques de prendre sa

défense. Il lui fit envoyer chaque jour des provisions. Jean ne garda que le strict nécessaire. Il eut alors le grand bonheur de faire l'aumône, car il avait l'âme si généreuse qu'il avait pitié de ceux qui souffraient, moins que lui pourtant. Jadis, il distribuait ce qu'il avait recueilli en mendiant et maintenant il pouvait, avec les dons d'Eutrope, apaiser beaucoup de faims et de misères.

Par contre — et ce fut là la cruelle douleur qui abrégea sa vie — sa mère ne pouvait voir ce mendiant sans une sorte de répulsion. Notre-Seigneur voulait augmenter les mérites de son aimant serviteur et tremper son héroïsme à tous les feux de la patience. Il inspira donc à Théodora de l'éloignement pour ce pauvre dont l'aspect la faisait souffrir en lui rappelant vaguement le fils perdu. Elle n'avait pas conscience de la douleur qu'elle éprouvait à sa vue, car, dans son souvenir elle revoyait toujours son enfant comme il était à l'âge où il avait disparu et dans le pauvre homme malpropre, en haillons, il lui eût été impossible de reconnaître le petit Jean.

Cette antipathie maternelle, en augmentant en notre saint la tentation de se nommer et en rendant chaque jour la lutte plus angoisseuse, l'affaiblit tellement qu'il comprit que la fin de sa vie approchait.

Il demeura ferme dans la résolution de ne pas se faire connaître. Il y avait trois ans qu'il vivait ainsi à la porte du palais paternel. A la fin de la troisième année, il eut un songe. Notre-Seigneur lui apparut resplendissant de beauté et lui apprit qu'il n'avait plus que trois jours à vivre.

Il acheva de se préparer à la mort. A la fin du troisième jour seulement, quand la dernière heure fut venue il demanda à l'intendant de la maison, qui était venu avec les domestiques lui dire adieu et se recommander à ses prières, il lui demanda de supplier sa maîtresse de venir le voir.

Celle-ci, qui était pieuse, triompha de la répulsion que lui inspirait le mendiant. Elle arriva auprès du grabat où il était étendu. Il fut bien tenté de se faire reconnaître afin de pouvoir, à cette heure dernière, embrasser sa mère au moins une fois. Il résista encore.

« Madame, lui dit-il sans oser la regarder, Dieu vous récompensera ainsi que votre mari du bien que vous avez fait à un pauvre étranger, puisque Jésus-Christ l'a promis. Je vous supplie de m'accorder la première et la seule demande que je me permette de vous faire. C'est que je sois enterré dans cette logette avec les habits déchirés que je porte et sans aucune cérémonie. »

Elle le lui promit. Alors, pour la remercier, il lui remit le livre des Évangiles qu'il avait reçu d'elle quand il était tout enfant et qui était le seul bien qu'il eût emporté de la maison paternelle comme du monastère. Il était tellement usé qu'elle ne le reconnut pas ; toutefois il lui rappela plus vivement la pensée de son enfant perdu, elle se mit à fondre en larmes et elle tomba évanouie.

Ce fut la plus cruelle de toutes les angoisses que Jean eût ressenties. Il résista encore et ne dévoila pas sa personnalité.

Théodora, revenue à elle, porta ce livre à

Eutrope. Celui-ci le feuilleta et il s'écria : « C'est bien là le livre que nous avons donné à notre pauvre fils si savant, si pieux, si charmant. Il faut savoir de ce pauvre comment il est venu en sa possession ; peut-être apprendrons-nous quelque chose qui nous permettra de mieux diriger nos recherches. »

Ils accoururent à la logette et forcèrent le mendiant, au nom du respect et de la reconnaissance qu'il leur devait, à jurer qu'il leur dirait toute la vérité sur le livre. Il vit bien alors que Dieu voulait qu'il fût reconnu avant de mourir.

« Ce livre, dit-il, c'est bien à moi que vous l'avez donné et je suis bien votre fils Jean, qui vous a quittés, il y a neuf ans, pour aller vivre au monastère des *Sans Sommeil.* »

Ils le regardèrent avec grande attention et le reconnurent à plusieurs signes, dit son historien. Sa mère se pencha vers lui et l'embrassa, en le couvrant de ses larmes. Il lui tendit les bras en jetant sur elle un regard tout illuminé de la lumière céleste et il mourut en lui donnant le premier et le dernier baiser.

Malgré la promesse qu'elle avait faite, Théodora fit revêtir le corps de riches linceuls et elle voulut le faire enterrer avec pompe. Mais elle fut brusquement frappée de paralysie. Eutrope lui rappela la promesse faite au mendiant. On rendit au mort ses haillons et Théodora fut guérie aussi subitement qu'elle avait été frappée. Il fut enterré dans sa logette; méritant son nom, Calibyle — qui demeure dans une masure — après sa mort comme dans sa vie. Une grande église fut bâtie ensuite sur l'emplacement de la cabane. Un

des croisés qui s'emparèrent de Constantinople en 1204, Jean de Besançon, y prit le chef du saint et le rapporta à Besançon. Il fut brûlé en 1794.

---

§ VI. — *La Mère de saint Nizier, archevêque de Lyon* (513-573). — Avec saint Nizier, nous entrons dans une de ces familles qui, vaincues par les Francs, les domptaient à leur tour par la civilisation, par la culture intellectuelle et surtout par la prudence, opposée à l'impétuosité Barbare, par la patiente fermeté et par la sainteté.

C'est de ce sang, où la flexibilité de l'esprit celtique se mariait à l'austérité du caractère romain, pour faire des apôtres éloquents et imposants, c'est de cette race que sortent la plupart des grands évêques qui illustrèrent et formèrent la France à l'époque mérovingienne. Nizier est le neveu d'un autre archevêque de Lyon, et l'oncle du grand évêque et historien Grégoire de Tours.

A côté du palais sauvage des rois francs, du seuil duquel coule le sang des frères, des pères, des mères, des fils même de ces rois, la vie de saint Nizier nous montre le foyer domestique des nobles représentants de la triple civilisation gauloise, romaine et chrétienne. Nous y trouvons la douceur et la dignité. Notre saint n'est pas seulement un lettré, un sage évêque, un thaumaturge, il nous frappe par le caractère touchant de sa tendresse filiale.

Il ne quitte pas sa mère. Même lorsqu'il fut

avancé en âge, elle reste toujours l'inspiratrice de ses actions et la directrice très obéie de sa maison.

Quand on pense que ce fils docile et doux, distingué, comme tous les hommes de sa race, par la haute culture intellectuelle et par la grande élévation morale, est le contemporain des fils de Clovis, il y a là un contraste frappant, bien fait pour démontrer la puissance civilisatrice du catholicisme.

Nizier était de race sénatoriale. Il semble que les gens de ces illustres familles vissent dans l'épiscopat une continuation chrétienne de ce devoir de protection envers les pauvres et les faibles que la politique romaine imposait aux Gaulois puissants et riches. L'épiscopat, c'est-à-dire le pouvoir protecteur, armé uniquement de la force morale, était le digne couronnement d'une vie pieuse et charitable pour un homme noble, puissant et bon. Aussi Florentinus, le père de Nizier, arrêta-t-il qu'il entrerait dans l'état ecclésiastique et qu'il occuperait le siège épiscopal de Genève, quand il aurait eu un troisième enfant. Il en avait déjà deux et dame Artemia, son épouse, lui en promettait un troisième.

Celle-ci, très pieuse, et que nous pouvons nous représenter comme la Femme Forte de l'Écriture, eut une révélation quelque temps avant la naissance de ce troisième enfant.

Il lui fut annoncé que ce serait un garçon, qui deviendrait évêque.

Dès lors, le bon seigneur Florentinus reconnut, avec candeur, qu'un évêque suffisait pour la gloire et la bénédiction de sa famille. Il resta

dans le monde et il aida sa femme Artemia à élever l'enfant pour les saintes destinées, auxquelles Dieu l'appelait.

Nizier, intelligent et laborieux, profita grandement des leçons des précepteurs. Il devint vite un savant dans les lettres humaines et divines.

Son père mourut au moment où il recevait les premiers ordres mineurs. Nizier voulut par humilité rester longtemps dans ces degrés inférieurs de la hiérarchie sacerdotale. Tout en s'occupant avec zèle de ses fonctions et en pratiquant cette grande charité qui le distinguait, il vivait humblement et doucement au foyer maternel. Il abandonna complètement à sa mère le soin des affaires domestiques.

Celle-ci avait, comme toute la France d'alors, une piété ardente pour saint Martin. Elle avait mis son fils sous la protection spéciale de ce grand saint qui, martial et aumônier, était bien le patron de la race franque, généreuse et farouche, sensible et furieuse, dont il fallait adoucir la férocité naturelle par le développement de l'instinct charitable.

C'est à lui que dame Artemia demanda un miracle pour sauver la vie de son fils. Il avait une pustule pestilentielle que les médecins déclaraient inguérissable. Le jeune homme était arrivé aux dernières extrémités ; depuis deux jours, il ne parlait plus. Tout était préparé pour les funérailles, toutefois la mère ne désespérait pas encore. Elle implorait saint Martin avec importunité, avec cette pieuse violence que Jésus conseille à ceux qui veulent obtenir une grande faveur de la miséricorde divine.

Au moment où Nizier allait rendre l'âme, saint Martin lui apparut. Il lui dit que sa mère le mettait au monde une seconde fois et qu'elle avait, par sa foi, obtenu cette sorte de résurrection. Il fit un signe de croix sur le mal, qui disparut immédiatement sauf un petit point noir que Nizier garda toute sa vie sur le visage pour se rappeler à la fois la bonté de Dieu, la puissance de saint Martin, la récompense de l'amour filial et *la grandeur des Mères chrétiennes*.

C'est là en effet, nous l'avons dit, un des bienfaits de la maternité chrétienne : elle est puissante auprès de Celui qui est tout-puissant.

Artemia aida Nizier à maintenir dans sa maison les habitudes qui correspondaient au double génie de ces Gallo-Romains à la fois actifs et lettrés. Elle voulut que ses serviteurs, ceux-là surtout qui étaient à la tête des autres, ne fussent pas seulement occupés corporellement. Elle ordonnait à tous la lecture de l'Écriture Sainte, à quelques-uns l'exercice de l'oraison. Pour Nizier, il avait, de son côté, tout en étudiant avec zèle, voulu apprendre un métier manuel. Il avait interprété ainsi le commandement de saint Paul qui, en conseillant à chacun de gagner de quoi vivre et de quoi faire l'aumône, semblait avoir pensé à ce temps troublé où les invasions barbares jetaient du haut en bas de la fortune les plus riches familles.

Dame Artemia et son fils voulaient, sans doute, que les enfants de leurs parents et de leurs domestiques apprissent à lire, afin de mieux servir Dieu et de mieux chanter ses louanges ; mais l'éducation du foyer domestique gallo-

romain ne paraît pas avoir été bornée à la lecture des livres de prières.

C'est à cette éducation que Grégoire de Tours, un des plus grands esprits et des plus érudits de ces siècles, dut les bases de son instruction. Il l'avait reçue parmi les domestiques de Nizier, dont il était le neveu.

On peut juger par lui de ce qu'elle était. Du reste, il n'oublia jamais Artemia. C'est lui qui nous dit que, même prêtre — il ne le fut pas avant l'âge de trente ans — Nizier obéissait à sa mère comme au temps de son adolescence.

Vit-elle dans la gloire de son épiscopat, ce fils qui lui devait de si douces et de si vigoureuses qualités? Nous ne le savons pas. Ici, comme en beaucoup d'autres de ces vies que nous esquissons, c'est par le fils que nous pouvons connaître la mère. Je ne résisterai donc pas à raconter l'anecdote suivante qui peint, avec une sincérité si naïve, l'homme et le temps, et par là cette pieuse, intelligente et ferme dame française, dont on voudrait tant connaître toute la physionomie.

Nizier était archevêque de Lyon. Ce n'était pas seulement les Francs, par leur impétuosité difficilement réfrénée, mais les juristes romains, par leur formalisme envahissant, qui inquiétaient les droits des évêques. Le droit romain bataillait avec le droit canon sur cette étroite frontière qui sépare le pouvoir civil du pouvoir ecclésiastique. Le comte Armentarius, préfet de Lyon, voulait en appeler à son tribunal d'un procès jugé par le tribunal de l'officialité. Nizier envoie un de ses prêtres, nommé Basile, pour prier le préfet de n'en rien faire. Armentarius reçut l'envoyé

fort légèrement, refusa de se dessaisir, et sur l'insistance du prêtre, le renvoya, avec des paroles vives contre l'évêque. Basile, fort ému, s'en vint trouver le prélat attablé devant son frugal repas. L'envoyé raconta comment non seulement il n'avait pas réussi dans son ambassade, mais comment on l'avait renvoyé fort incivilement. Le bon évêque craignait ce qui pouvait émouvoir en lui la vivacité du sang gaulois. Basile, qui s'attendait à recevoir des félicitations sur la fermeté de sa conduite et peut-être des consolations pour les rudesses dont sa qualité d'ambassadeur ne l'avait pas défendu, fut fort stupéfait d'être renvoyé brusquement. Expulsé par le préfet, expulsé par l'évêque, c'était déconcertant pour le pauvre Basile, qui perdit décidément la tête quand Nizier le menaça de ne plus lui donner les eulogies. C'était le pain, parfois les mets, parfois même le vin qui, après été bénits, étaient donnés ou envoyés aux serviteurs, aux amis, aux fidèles, en signe de fraternité et de pieux cadeaux.

Nizier déclarait que Basile était coupable d'avoir rapporté des paroles qui pouvaient pousser son évêque à la colère.

Le pauvre prêtre était si stupéfait que le bon évêque en fut touché et il fit un signe de l'œil à Grégoire, qui était à côté de lui, à titre de diacre et de neveu. Celui-ci comprit et intercéda pour l'ambassadeur mortifié. Nizier se réconcilia immédiatement avec lui et se tournant du côté des assistants : « Je vous prie, mes frères, de ne plus jamais me rapporter ce que vous entendrez dire contre moi, car il n'est pas à propos

que des hommes raisonnables s'arrêtent à des paroles prononcées sans raison. »

Ce fut toute la vengeance du saint évêque contre le préfet. Il avait trouvé la formule pour traduire charitablement cette pensée : « Évêque est autant au-dessus d'un préfet inique qu'homme est supérieur à un chien. »

---

§ VII. — *Berswinde, Mère de sainte Odile* (657-722). — L'Alsace a de bien douces figures parmi ses enfants, et celle de sainte Odile doit lui être doublement chère.

Au point de vue religieux, elle est une des grandes sources des bénédictions de Dieu sur la terre alsacienne! Par ses prières elle les attire, par ses souffrances elle les a méritées. Dans le contrat mystique signé entre Jésus-Christ et son épouse, il est doux de croire que le Divin Maître, en lui promettant la patrie céleste pour son âme, lui apportait aussi de grandes bénédictions pour sa patrie terrestre.

Au point de vue humain la naissance d'Odile marque l'ère de prospérité de l'Alsace. Odile y contribua en fondant des hôpitaux, des couvents qui amenèrent des étrangers; et l'élément civilisateur apparaît avec les religieuses d'origine franque, irlandaise et écossaise. Ce n'est pas à elle seule d'ailleurs qu'il faut attribuer tout le mérite de ce grand mouvement: sa mère en peut réclamer sa part. Elle doit être considérée comme la sainte Clotilde de l'Alsace.

De très noble naissance, parente de saint Léger,

Berswinde s'était unie au duc d'Alsace Adelric.

C'était un seigneur resté Barbare et dont le farouche orgueil n'avait pas encore cédé aux leçons du christianisme. Berswinde, elle, pieuse et douce, calmait les fureurs de son époux. Nous la voyons toujours à ses côtés comme l'ange du Bon Conseil.

Dieu, qui veut éprouver les plus aimés de ses serviteurs, permit, pour sa plus grande gloire, que Berswinde eût une fille aveugle en naissant. Son amour maternel s'en accrut, mais Adelric furieux, voulut faire mettre à mort l'enfant qui lui semblait un déshonneur pour lui et pour sa race.

C'était Odile. On le voit, rien autour de son berceau ne faisait présager sa gloire. Elle était condamnée à la mort. Elle parut condamnée à la misère. Berswinde, ne pouvant se résigner à sacrifier sa fille, la donna à une servante dont elle était sûre et qui devait l'emmener loin d'Adelric. Elle couvrit la pauvre enfant de baisers en disant à la servante : « Je vous la confie et je la recommande au Sauveur Jésus ».

Cette confiance en la Providence devait être récompensée. Le Sauveur Jésus accepta ce dépôt qu'on lui confiait et voulant Odile toute à Lui, Il allait la façonner Lui-même dans le creuset des souffrances et des épreuves.

Quelque temps après ce premier exil, la pieuse duchesse, apprenant que son secret commençait à transpirer, eut, une seconde fois, recours à l'Esprit-Saint pour trouver un asile plus éloigné et plus caché. Elle envoya l'enfant dans un couvent et la confia aux religieuses de Baume, qui

déposèrent dans son âme le germe de toutes les vertus et l'initièrent à cette vie de sacrifice qui devait être la sienne.

Il nous est difficile de comprendre comment Odile, parvenue à l'âge de treize ans, n'eût pas encore été baptisée. Dieu l'avait permis afin qu'elle fût vraiment l'enfant du miracle et que retrouvant la vue avec l'onction divine, elle ne laissât pas de doute à son père sur la puissance du Christ.

Berswinde avait eu quatre autres enfants, mais elle n'oubliait jamais la pauvre exilée ! Elle permit à l'abbesse de Baume de faire connaître à Odile le secret de sa naissance, qu'on lui avait caché jusque-là.

Berswinde avait toujours conservé l'espoir de revoir sa fille, aussi en parlait-elle souvent à ses autres enfants et tout particulièrement à son fils Hugues. Celui-ci qui, comme Odile, tenait de sa mère la bonté et le courage, espéra que lui, homme, réussirait là où une femme avait échoué. Il supplie son père en faveur de sa sœur, celui-ci le renvoie avec fureur.

Ces deux cœurs tendres s'unissent dans un acte de courageuse audace et ils se résolurent à rappeler Odile au palais d'Ebenheim. En constatant qu'elle n'était plus aveugle, l'orgueil paternel serait peut-être adouci. Odile se met donc en marche, après avoir fait ses adieux aux religieuses de Baume. Elle traverse une partie de l'Alsace pour arriver au palais où Berswinde essayait de préparer le cœur de son mari à la tendresse paternelle. Mais le fier Germain, quand il aperçut de loin l'escorte de sa fille, entra dans

une grande colère et demanda quel était le téméraire qui avait osé enfreindre sa défense. Hugues tombe à ses genoux s'accusant et demandant grâce pour Odile et pour lui. Un coup violent qui l'étendit presque mort aux pieds du duc fut la seule réponse.

Il semble qu'Adelric fut, pour un instant, épouvanté de cette violence, et il parut s'adoucir quand Odile arrivant se jeta à ses genoux en lui baisant les mains.

Berswinde, qui s'était hâtée d'accourir, baisa avec transport les yeux de son enfant, ouverts miraculeusement.

Mais bientôt Adelric, qui considérait sa fille comme un remords vivant, refusa de nouveau de la voir et la relégua dans une partie écartée du château. Là, Odile priait, travaillait pour les pauvres, leur préparant des aliments que Berswinde lui faisait parvenir. C'était une seconde séparation plus pénible que la première, puisque la duchesse avait pu connaître ce que le cœur de sa fille renfermait de tendresse et de bonté, de douceur et d'abnégation. Elle s'inclina sous la main divine et se résigna à vivre près de son enfant sans pouvoir lui parler.

Cette vie, prélude du sacrifice suprême, ne devait pas durer toujours. Adelric, touché par les vertus d'Odile, lui permit de nouveau de paraître près de lui. La patience aimante et résignée de Berswinde avait fini par triompher du caractère farouche de son époux. Il aimait Odile !

Il y eut donc des jours de joie pour la famille du duc d'Alsace. L'épreuve allait encore frapper au cœur de tous. Odile se sentait appelée au

service de Dieu et son père voulait la donner en mariage à un riche seigneur. Berswinde, elle, s'inclinait en âme forte sous la volonté divine. Elle était trop pieuse pour résister à son mari, trop aimante pour refuser à Dieu l'enfant qu'elle n'aimait qu'en Dieu, l'enfant qu'elle avait confiée dès sa naissance « au Sauveur Jésus ». Le Sauveur Jésus la lui demandait et elle la lui eût donnée si elle eût été maîtresse d'en disposer.

Adelric, lui, se révoltait à cette pensée. Il fallut qu'Odile quittât de nouveau la maison paternelle pour apaiser la colère de son père.

Celui-ci, cette fois encore, se laissa toucher. Il fit publier partout qu'il pardonnait; qu'Odile pouvait revenir à la cour de son père et qu'elle pourrait suivre sa vocation. Elle revint donc. Quelque temps après son retour, elle annonça qu'elle avait promis au Seigneur de fonder un monastère.

Adelric, converti par ses deux anges, ne mit aucune opposition à ce vœu; il fit plus, il offrit à Odile son propre château de Hohenbourg pour le berceau de la nouvelle fondation.

C'est alors que commence pour la famille d'Odile et pour l'Alsace cette ère de prospérité et de bénédictions. Les prières, les jeûnes, les sacrifices de toutes ces filles dévouées à Dieu attiraient les faveurs célestes. Berswinde était unie à sa fille religieuse comme elle avait été unie à sa fille exilée. Des hôpitaux, des monastères étaient élevés par son ordre et bien souvent les parents de la vierge de Dieu se réunissaient à elle pour prier.

L'heure vint où Adelric retiré du monde vou-

Universitas
BIBLIOTHECA

lut habiter complètement près de sa fille. Berswinde suivit avec bonheur son époux dans le monastère. Là ils vécurent d'une vie de prières, de charité et de pénitence jusqu'au jour où Adelric fut atteint d'une maladie mortelle, pendant laquelle Odile le consola et l'assista. La douleur de Berswinde fut si profonde que neuf jours après la mort de son mari elle s'endormit doucement dans les bras du Seigneur. Sa mission était terminée. Elle avait conduit son époux aux portes du Paradis, où les prières d'Odile les aidèrent à entrer tous deux.

---

§ VIII. — *La comtesse Heilevige, mère du Pape Léon IX* (1002-1054). — Saint Léon touchait de fort près à la famille impériale. Son père, Hugues, comte de la Basse-Alsace, était le cousin germain de l'empereur Conrad le Salique.

Sa mère Heilevige était l'héritière des illustres comtes de Dashbourg ou Dabo, d'une race à la fois lettrée, pieuse et batailleuse dont le triple caractère se retrouve dans Brunon. C'est ainsi que se nommait Léon avant d'arriver à la Papauté. La piété maternelle devint en lui de la sainteté ; l'amour des lettres devint la science ; l'activité martiale, qui le porta héroïquement à la réforme de l'Eglise, à la destruction de la simonie, ne craignit pas les champs de bataille. Le fils d'Heilevige y paraîtra dans les plaines du Napolitain, pour repousser l'invasion des chevaliers normands. Sa mère avait pu le voir, déjà diacre, remplir son devoir féodal et com-

mander à la place de l'évêque de Toul, les troupes de l'évêché dans les armées de l'empire.

Ce fut au château de Dabo, son domaine patrimonial, que la comtesse Heilevige mit au monde Brunon, le 21 juin 1002. Quelques biographes proposent pour lieu de naissance le château d'Eguisheim, d'autres celui de Woffenheim. Nous n'hésitons pas à préférer Dabo qui, de temps immémorial, persiste à réclamer l'honneur de cette naissance.

Le corps de l'enfant, dès qu'il vint au monde, montrait comme un semis de petites croix rouges. On s'accorda à voir là une prophétie de haute sainteté. Heilevige ne voulut laisser à personne le soin d'allaiter et d'instruire un enfant appelé à une si grande destinée. Elle était savante, et l'on nous fait remarquer notamment qu'elle savait le latin aussi bien que l'allemand.

C'est d'elle aussi que saint Léon tint son amour de la musique, qu'il aima, dès l'âge le plus tendre, autant que les livres. Mais ce n'était qu'un goût prononcé. Il avait, à côté de cela, une passion, une passion vive, ombrageuse, la *passion de la pureté*; aussi sa mère réussit-elle à faire de cette âme vaillante, une âme « blanche comme un lis à peine éclos » et dont nul vice ne ternit jamais l'innocence.

Elle n'avait pas voulu toutefois négliger de cultiver son intelligence vigoureuse, d'utiliser sa mémoire étendue. Pour l'encourager, elle lui acheta, un jour, un très beau volume écrit en lettres d'or, enrichi d'enluminures. En le lui confiant, elle lui indiqua qu'elle lui donnait ce beau manuscrit afin qu'il en apprît plus vite les

Psaumes. Bientôt, elle constata, avec stupéfaction que ces Psaumes n'étaient pas sus, bien que l'enfant tînt toujours son livre sous les yeux. Elle constata de plus que rien de ce qui se rencontrait dans ce livre n'était saisi par cette intelligence d'ailleurs si vive, et ne restait dans cette mémoire jusque-là si fidèle. L'enfant avouait que, en effet, tout ce qu'il lisait dans tout autre volume il le comprenait vite et ne l'oubliait plus. Qu'avait donc ce livre de mystérieux? et comment ce livre pieux paraissait-il être ainsi comme soumis à une influence diabolique ? Heilevige, active d'esprit, aimant fort la vérité et la lumière, voulut se rendre compte de ce fait étonnant. Elle fit une enquête minutieuse. Elle parvint d'abord à savoir que le manuscrit avait appartenu à l'empereur Lothaire. Il n'y avait là nul éclaircissement, l'empereur Lothaire n'ayant pas renommée de diablerie. Elle alla plus loin. Elle découvrit que ce volume avait appartenu à l'abbaye de Saint-Hubert et qu'il était arrivé aux mains impériales d'une façon qui n'était pas très canonique. La comtesse, accompagnée de son fils, se rendit à l'abbaye, rendit le livre à la bibliothèque du monastère, en y joignant un beau *sacramentaire*, pour remercier Dieu de lui avoir fait merveilleusement découvrir cette rapine d'un de ses parents. Le petit Brunon eut un autre livre. Aussitôt l'intelligence et la mémoire lui revinrent; il comprit immédiatement les Psaumes et jamais musique ne lui parut aussi belle que leur chant. Le Seigneur Jésus est toujours juste et toujours bon, même lorsqu'il paraît rudoyer, pour un instant, ses amis. Il accor-

dait ainsi à Brunon, en lui donnant la jouissance intense de cette harmonie des Psaumes, la compensation de la peine qu'Il lui avait faite en lui retirant pendant un instant les joies de l'intelligence et de la mémoire. La bonté de Dieu apparaissait en même temps que sa justice. Il ne voulait pas laisser peser sur la pieuse comtesse et sur celui qu'Il destinait à être de ses grands amis, la faute d'un vol ou d'une violence commise par un de leurs ancêtres.

Quelque savante que fût la comtesse, elle ne pouvait remplacer une Université ni communiquer à son fils l'ensemble des connaissances qu'on y donnait. En ce temps que l'on nous présente souvent comme une époque où l'ignorance était en honneur, c'est la science au contraire qui était recherchée, admirée.

Heilevige avait mis son fils en état de pouvoir à l'âge de cinq ans, étudier les belles-lettres et les arts libéraux. Elle l'envoya, dès cet âge, à Toul, où l'évêque Berthold entretenait une école qui avait été fondée, je crois, par saint Gérard, le troisième prédécesseur de Berthold. Celui-ci ayant donné à cette école un haut degré de renommée, Brunon rencontra, au milieu d'étudiants de toutes classes, les fils de ces puissants princes qu'eux aussi, on nous représente souvent comme de « barbares tyrans » ; notamment deux de ses cousins, nommés tous deux Adalbéron, fils, l'un du duc de Lorraine, l'autre du duc de Luxembourg. Ces *barbares* et ces *tyrans* n'étaient pas seulement des écoliers laborieux et qui devinrent de grands savants, mais des écoliers pieux et qui devinrent des saints comme Brunon

et comme ces Adalbéron, dont on nous signale les jeûnes, les veilles et les pénitences.

Le cours des études d'alors se divisait en deux séries, le *trivium* et le *quadrivium*. Le *trivium*, comme son nom l'indique (place où aboutissent trois voies) comprenait trois ordres de notions : la grammaire, la rhétorique, la dialectique ; le *quadrivium* (carrefour où aboutissent quatre chemins) en comprenait quatre : arithmétique, musique, géométrie et astronomie.

La comtesse remarqua que les progrès de son fils dans la piété marchaient de pair avec ses progrès dans l'art musical ; elle en conclut que la musique était le langage qui convenait le mieux à une âme pure.

Quand il eut terminé ses études, il revint au château paternel. Il faillit y mourir d'un accident qui ne fut pas bien expliqué. Une nuit qu'il dormait d'un sommeil profond, un animal très venimeux, que les biographes appellent un crapaud, monta jusqu'à son visage et se mit à le sucer. Brunon, réveillé brusquement, saisit l'affreuse bête et la jeta violemment hors de son lit, en appelant au secours. Les domestiques accoururent. Ils ne trouvèrent ni crapaud ni autre animal. Le jeune homme avait-il rêvé ? Y eut-il là quelque intervention diabolique ? L'animal existait-il réellement et, mal tué, avait-il eu le temps de s'enfuir ? On ne sut. Mais dès l'heure le visage, la gorge, la poitrine de Brunon enflèrent. Le venin qu'il avait dans les veines résista à tous les remèdes. Au bout de deux mois le mal était devenu si violent que les médecins

désespérèrent. Il était sans parole depuis huit jours et on attendait l'heure de sa mort. Heilevige, après ces deux mois d'angoisse et de larmes, put enfin parvenir à accepter cette cruelle épreuve, avec soumission à la volonté de Dieu et à lui offrir humblement son âme désolée, mais résignée. Alors, dit un biographe contemporain, le Seigneur, touché de cette héroïque résignation, montra toute sa bonté en même temps que sa puissance.

Brunon, entre la vie et la mort, eut non pas un rêve, car il se savait éveillé, mais une vision. Il vit saint Benoît lui appliquant une croix sur la bouche, sur les parties du corps qui étaient le plus malades et poussant derrière l'oreille, avec le bout de cette croix, tout le venin répandu dans le corps.

Dès l'heure il se trouva soulagé. Quelques jours après, un abcès grossit derrière l'oreille, creva, rendit une quantité considérable de pus et le jeune homme fut guéri.

Ce fut cette guérison qui paraît avoir déterminé la vocation religieuse de Brunon.

Cette période historique, où nous venons de constater l'amour de la science et la piété intense, n'en est pas moins pourtant une des plus troublées du Moyen Age. La date terrible de l'an 1000 qui devait être celle de la fin du monde, disparaissait à peine; on voyait germer la double semence qu'elle avait jetée dans l'humanité. Tout avait été à l'extrême, et le monde alors avait présenté ce spectacle qu'on voit dans les villes où règne la peste. Les impies, sachant la mort prochaine, avalaient à grands traits toutes

les jouissances de la vie ; et les hommes pieux, sachant prochain le jugement de Dieu, s'efforçaient d'en adoucir les sévérités. Le dernier de ces états d'âme allait préparer la Renaissance féodale et chrétienne du XIIe et du XIIIe siècle. Le premier menait à un redoublement de batailles, de conquêtes, de violences. Il entretenait cette anarchie qui avait signalé les règnes des derniers Carlovingiens, et à laquelle l'établissement de la féodalité, de la chevalerie surtout, avait pour mission de mettre un terme.

Il faut insister sur cette situation du Xe et du XIe siècle pour bien comprendre notre saint et sa mère.

Celle-ci envoya son fils auprès de l'évêque de Toul, Hermann, qui l'ordonna diacre, après avoir constaté sa piété qui édifiait la petite cour épiscopale. Nous le voyons, dès lors, partager sa vie entre les bonnes œuvres, la visite des hôpitaux, l'instruction des pauvres et l'étude. La composition de la musique et des hymnes pieuses lui apportait une distraction fort goûtée. Ce soin des pauvres, cette vie pénitente et cet amour de l'étude c'est la vie universelle du catholicisme ; et elle est invariable. Mais la religion catholique a aussi une vie qui est relative, car, étant universel, le catholicisme doit être souple, c'est-à-dire qu'ayant un nœud inflexible qui l'attache au Ciel, il doit avoir, en outre, un ressort flexible qui le tient en union, pour mieux les diriger, avec les intérêts des siècles et des peuples divers.

Ce jeune diacre, pieux, recueilli, studieux, nous le voyons à quelques mois de là en habit guerrier, au siège de Milan (1024). C'est que la ville de

Toul était tenue de fournir un contingent aux armées impériales ; et que l'évêque, seigneur temporel tout autant que spirituel, devait commander ses troupes qui n'eussent pas obéi aisément à toute autre autorité. L'évêque Hermann, vieux et infirme, avait dû déléguer son autorité. Il avait choisi Brunon pour beaucoup de raisons. D'abord, la piété, l'énergie du jeune diacre le rassuraient contre le danger que le libertinage de la vie militaire eût pu faire courir à sa vertu. Il avait cru comprendre, en outre, que cette énergie avait des ressources martiales tout autant que morales. Enfin, Heilevige avait envoyé son fils passer quelque temps à la cour de l'empereur Conrad le Salique, son parent, et l'évêque n'ignorait pas que le commandant de ses troupes serait le bienvenu au camp impérial. La comtesse put apprendre en effet que son fils, tout en restant un pieux lévite, s'était montré bon général.

Vertueux, brave, de grande race, aimé de l'Empereur, Brunon était aux yeux du peuple l'idéal de l'évêque. Aussi fut-il élu avec enthousiasme, deux ans plus tard (1026), à la mort de l'évêque Hermann.

La comtesse avait perdu son mari à une époque que nous ne pouvons déterminer. Elle avait dû, elle aussi, développer, à côté des qualités qui caractérisent la femme chrétienne de tous les temps, celles que nécessitaient les devoirs d'une dame féodale. Elle eut occasion de laisser voir cette âme vaillante que Brunon tenait d'elle. La guerre éclata entre le beau-frère d'Heilevige et l'évêque de Metz. La comtesse, comme tous les seigneurs voisins des combattants, pouvait

craindre que la paix ne se fît à ses dépens. Elle suivit la politique que la sagesse conseillait alors. Afin de n'être entraînée ni dans un sens ni dans l'autre, elle fortifia Sarrebourg, cinq autres châteaux importants qu'elle possédait, et surtout Dabo qui, situé sur la pointe d'un rocher, et bien muni, était imprenable. Après y avoir mis une garnison sûre, ne voulant d'ailleurs courir aucune chance de guerre, et ayant avec une âme vaillante, un corps impotent, elle se rendit au monastère de Moyen-Moutier. Nous la voyons là répandre, autour de l'abbaye illustre et d'ailleurs bien fortifiée, les bienfaits de sa grande fortune. Elle bâtit, notamment à Reinengen, un monastère où elle institua un chapitre de chanoines et qui est aujourd'hui occupé par des trappistes.

Pendant le voyage que Brunon, devenu le Pape Léon, fit en France en 1049, il vint visiter ces deux monastères de Moyen-Moutier et de Reinengen. Nous ne savons pas si la comtesse vivait encore.

Elle y avait signalé son passage par une découverte qui rendit sa mémoire chère et célèbre. Elle connaissait la touchante histoire du roi Lazare et de sa fille qui, venus de l'Orient pour visiter le tombeau des saints Apôtres et les principaux sanctuaires de la Gaule, s'étaient arrêtés à Moyen-Moutier. Ils avaient obtenu de bâtir contre les murs du monastère deux cellules. Ils y avaient vécu et y étaient morts, laissant une grande renommée de sainteté. Leurs reliques, illustrées par beaucoup de miracles, étaient perdues depuis l'invasion des Hongrois qui, pendant

tout le xe siècle, avaient ravagé la Gaule et particulièrement la Lorraine. Plus encore, peut-être, que les Sarrasins et les Normands, ils montraient par leur haine contre le christianisme, qu'ils représentaient un des derniers efforts que Dieu permît contre la civilisation. Il avait fallu mettre les corps saints à l'abri. Les restes du saint roi d'Orient et de sa fille avaient été si bien cachés qu'on ne les retrouvait plus. La joie de les découvrir fut donné à Heilevige.

Nous savons que ce fut en souvenir de cette mère parfaite que saint Léon institua la *Rose d'or* que le Pape, encore aujourd'hui, bénit le troisième dimanche de carême et envoie à quelque princesse dont il veut honorer le caractère.

En effet, il avait donné aux religieuses du monastère de Woffenheim, la demeure qu'il tenait de ses ancêtres ; il exigeait en retour une *Rose d'or* du poids de deux onces romaines, et il spécifia qu'il a fait don de cette demeure en souvenir de son père et de sa mère, Heilevige, qui avaient fondé là une église.

Le Pape Léon, on le sait, rendit un grand service à la civilisation en développant la *Trêve de Dieu*. Une des lois de cette institution était la protection due aux veuves comme aux monastères. Nous permettra-t-on de penser que le souvenir de sa mère, obligée par des combats continuels de quitter sa demeure, ne fut pas étranger aux mobiles qui inspirèrent cette évolution dans le monde féodal.

Il faut voir, en effet, en Heilevige, un des types de la maternité féodale, à côté de la douce Berswinde, de l'énergique Blanche de Castille, de

l'apostolique mère de saint Bernard et de l'aimable mère de saint François de Sales, qui représentent des modèles divers de la noblesse féminine jusqu'à la venue du monde moderne.

Malheureusement nous sommes, on l'a vu, bien peu renseignés sur elle. C'est par des échappées qu'on peut entrevoir cette fille, cette mère de saints et de guerriers qui avait dans son âme la piété belliqueuse et caractéristique de la France d'alors. Toutefois, il faut que j'insiste sur la pureté presque virginale qui ne quittait pas cette âme de matrone chef de guerre.

Elle était devenue, à la fin de sa vie, fort grosse : cette obésité la désolait, non pas seulement parce qu'il lui fallait de l'aide pour aller d'un lieu à un autre, mais parce que les forces d'une femme ne suffiraient pas pour lui rendre les derniers devoirs quand elle serait morte, et qu'il faudrait l'aide d'un homme. Cette pensée alarmait sa pudeur à tel point que toutes ses prières étaient dirigées par elle. Elle demandait à Jésus de maigrir, non pas pour se bien porter, mais pour qu'elle pût être mise en son cercueil par des mains féminines. Le Dieu de pureté exauça cette touchante prière.

---

§ IX. — *La Mère de saint Anselme de Cantorbéry* (1034-21 août 1109). — Saint Anselme, qui réunit en lui les trois qualités qui font l'homme parfait, la sainteté, la science et la vaillance, toutes trois portées à un degré supérieur, naquit l'année même où fut consommé le schisme

d'Orient; et il était destiné providentiellement à retarder de cinq siècles la séparation de la Grande-Bretagne. Il ne lui fallut rien moins que ces trois qualités pour empêcher l'Église d'Angleterre de tomber dans le servage politique, auquel les princes normands ne cesseront jamais de travailler, et qui était la cause principale du schisme oriental.

Nous pouvons entrevoir, — car les biographes nous donnent seulement quelques faits — qu'il dut son invincible fermeté à l'ardeur martiale du sang paternel, et cette hauteur d'intelligence qui en font des puissants génies du Moyen Age, à l'élevation de l'esprit maternel.

Son père, Gondulphe, était un seigneur milanais, ardent, impérieux, batailleur, amoureux de pompe et de magnificence. Il était, dit un biographe, le cousin d'un marquis de Turin, qui joua un rôle dans la politique italienne de la fin du xe siècle, et de la grande comtesse de Toscane, Mathilde. Nous ne savons quelles circonstances le poussèrent à quitter le Milanais pour venir habiter la vallée d'Aoste. Sa famille y prit une ferme assiette, et quand, au XIIIe siècle, nous lui trouvons des armoiries, elle porte de sable au lion d'or, armé, lampassé de gueules avec cette devise *Præcibus et operibus*. J'y arrête mon attention parce que cette devise caractérise entièrement notre saint. Il fut, en effet, aussi pieux qu'agissant ; et il agissait par la double puissance d'une intelligence qui met en mouvement toutes les idées de son temps, et d'une action qui ne s'arrête et ne recule pas.

Gondulphe rencontra dans la ville d'Aoste

une de ses parentes Ermemberge. Le même biographe essaye de prouver qu'elle était, elle aussi, fille du marquis de Turin, et, d'autre part, alliée au premier prince de la maison de Savoie, Humbert aux Blanches Mains. Mais ses déductions généalogiques ont été contestées.

Pendant que le père, prodigue, amenait dans la famille une gêne qui contribua sans doute à apprendre à l'enfant le mépris des biens de ce monde, Ermemberge aidait son jeune esprit à comprendre par quelles plus nobles conquêtes on peut les remplacer.

Le saint raconta lui-même à l'un de ses biographes, Eadmer, ce qu'il dut à l'éducation maternelle.

Nous pouvons ainsi connaître ce qu'il y avait en cette mère d'élevation intellectuelle et de poésie, par les images qu'elle mettait en la mémoire de l'enfant. Quand il ne pouvait comprendre encore le Dieu saint, aimant et miséricordieux, elle lui montrait le Dieu brillant et puissant. A l'horizon lointain, à la cime des Alpes, à l'endroit où le bel azur et l'éclatant soleil semblent quitter la terre pour gagner les hauteurs insondables, elle lui disait que c'était là que commençait le royaume de Dieu. Ainsi Dieu devenait pour lui le *Seigneur des Cieux*, quand tous les compagnons des pompes paternelles, qui causaient peut-être les larmes maternelles, étaient les *Seigneurs de ce méchant monde*.

Ce roi brillant et puissant dont la demeure commençait aux sommets des hauts monts pour s'étendre par delà les étoiles, occupait toute l'imagination d'Anselme. Il le revoyait en

rêve et ses rêves lui retraçaient, avec les couleurs personnelles que son âme candide et déjà lumineuse y ajoutait, les nuances des pensées dont sa mère l'entretenait.

Une nuit, écrira-t-il plus tard, il se trouvait au milieu d'une grande plaine. Il savait bien que ce champ appartenait au Roi du Ciel. Une grande quantité de femmes y faisaient la moisson, c'étaient les servantes de ce Roi du Ciel, mais des servantes paresseuses : elles laissaient perdre tant de grains, tant d'épis, qu'il se sentit indigné. Il les quitta en les menaçant de la colère de leur Maître. Il continua sa route et arriva au pied de ce mont alpestre qu'il considérait souvent des fenêtres de la maison paternelle. Il le monta avec fatigue et il arriva ainsi sur la cime. Là, il fut bien récompensé. Il se trouvait dans un palais tout éblouissant de cet or et de cet azur qui couronnaient les montagnes. Le palais était presque désert. Il n'y rencontra que le premier officier du Roi du Ciel, à qui appartenait cette éclatante demeure. Tous les autres officiers étaient partis surveiller les moisonneurs. Tout à coup il entendit prononcer son nom. Il avait en face de lui le grand Roi, mais c'était surtout le Roi de toute bonté. Il parlait à l'enfant avec tant de tendresse et de douceur que celui-ci lui répondait comme il eût répondu à sa mère. C'est de celle-ci que le Roi lui parla surtout. Il lui avait demandé qui il était, d'où il venait, et s'il était bien fatigué de la longue route qu'il venait de faire, ensuite il appela l'officier que Anselme avait déjà vu, et après avoir donné ordre qu'on lui offrît

ce dont il avait besoin, il disparut. Le bon officier lui donna alors un pain si blanc, si suave au goût que jamais il n'avait rien mangé de si bon. Il ne pouvait rendre compte du goût divin qu'il avait trouvé à cette nourriture. Quand il fut bien rassasié, il quitta paisiblement l'officier, le palais, descendit la montagne, traversa de nouveau la plaine et se retrouva en son logis.

C'est dans chacun des traits de ce rêve qu'il faut chercher les conversations, le cœur et l'intelligence d'Ermemberge.

Après lui avoir dû la vie de l'âme, il lui dut la vie de l'intelligence.

Il avait un si précoce amour de l'étude qu'il obtint de ses parents la permission d'aller, tout enfant encore, à une école dont le maître, austère et sombre, le mit à une discipline farouche, et l'enferma afin de le faire mieux travailler. L'enfant devint malade ; on le ramena à la maison paternelle. Quand il y fut, on s'aperçut qu'il était devenu stupide. Il regardait tout ce qui l'entourait avec une physionomie égarée, comme si tout bruit l'importunait et la vue de tout être humain lui causait une angoisse profonde. « Ah ! malheureuse que je suis, s'écria Ermemberge, mon fils est perdu ! » Elle eut alors une inspiration. Elle ordonna de laisser l'enfant en toute liberté, de lui obéir avec promptitude, bonne grâce, et avec une affection que nul accès de cette maladie noire ne devait lasser. Peu à peu il revint à son expansif et tendre naturel.

Quand, à force de vigilance et de tendresse,

Ermemberge l'eût guéri de l'hypocondrie qui l'eût mené à la folie par le désespoir, il reprit sa passion pour l'étude. On le confia alors à des maîtres bienveillants et savants, à des Bénédictins qui s'étaient détachés de l'abbaye piémontaise de Fructuaria pour venir fonder une communauté à Aoste.

Là, les dons intellectuels qu'il avait reçus et que Ermemberge avait cultivés en même temps que les germes de sa piété, se développèrent. Anselme sentit qu'il était appelé à la vie monastique. C'est lui, si j'ai bon souvenir, qui disait : « Tout ce que mon âme possède de trésors, je le dois à ma mère et aux moines ».

Mais Gondulphe, qui n'avait d'autre fils que lui, résista obstinément à cette vocation. Anselme, avec cet héroïsme qui ne l'abandonne plus, demandait à Dieu de l'amener au bord de la tombe, afin que son père ne pût résister aux demandes d'un mourant. La maladie vint, la mort s'approcha, le père résista.

Il fut donc contraint de rentrer dans le monde. Il ne tarda pas à en aimer, non pas les vices, car, disent les biographes contemporains, jamais « il ne blessa la modestie, même par un regard » ; mais il en aima le bruit et les fêtes.

Ici encore, Ermemberge sauva l'avenir de son fils, guida ce cœur pur mais affectueux, cette intelligence vigoureuse mais cet esprit riant, qui désirait l'amitié de tous et menaçait de se perdre dans la vie frivole. Cette fois Ermemberge avait assuré la sainteté de son fils. Le Seigneur la rappela à lui.

Ce qu'elle était pour lui, une phrase va nous le révéler, la phrase qu'il confia à cet Eadmer, son secrétaire et son biographe, et que celui-ci nous a transmise.

« Après cette mort, le vaisseau de son cœur, comme s'il eût perdu son ancre, devint le jouet des flots. » Mais le Dieu tout-puissant, qui savait d'avance ce qu'il se proposait de faire de lui, le soumit à une dernière épreuve. Son père conçut contre lui une haine si vive qu'il s'acharnait à blâmer toutes ses actions, plus encore celles qui étaient louables que celles qui pouvaient être répréhensibles. Nulle soumission de la part d'Anselme ne pouvait apaiser sa colère; plus le fils se montrait prévenant, plus le père se montrait exaspéré. « Jugeant que la position n'était plus tenable, et craignant de la voir s'aggraver encore, Anselme aima mieux s'éloigner de la maison paternelle et de la patrie que de s'exposer à des scènes qui pourraient tourner au déshonneur de son père et du sien. »

La rudesse de son père, que la tendresse maternelle ne tempérait plus, lui avait rappelé combien le palais céleste était beau à côté de la plaine poudreuse, et combien le pain du Seigneur était doux, quand la moisson terrestre était pénible.

Il quitta donc la maison paternelle et il entra dans cette vie de rigoureuse piété et d'illuminante science que virent, dans toute sa beauté, les moines de l'abbaye du Bec. Il la mena à l'archevêché de Cantorbéry. Là il lui fallut, en effet, cette double puissance de la piété et de la science pour contraindre la force brutale à s'hu-

milier devant la force morale. C'est ainsi qu'il devint, non seulement célèbre alors dans l'Europe entière, mais qu'il est aujourd'hui encore considéré comme un des grands ministres de la civilisation humaine.

CHAPITRE II

DE LA RENAISSANCE CATHOLIQUE A LA RENAISSANCE PAIENNE (XIIe-XVe SIÈCLE).

§ 1. — *La Mère de saint Bernard* (1091-1153. — Le *Couronnement de la Vierge*, le merveilleux tableau du Bienheureux Angélique de Fiesole développe sous nos yeux l'incarnation des diverses nuances de l'idéal qui perce jusqu'aux profondeurs des cieux. Parmi les physionomies qu'on remarque là, deux frappent particulièrement, parce que leurs yeux indiquent qu'ils regardent plus haut que les autres. Ce sont les physionomies de saint Dominique et de saint Bernard. Dominique, c'est la Virginité qui voit le Christ, Bernard, c'est la Force qui voit Dieu; et justement parce qu'elles sont en compagnie divine, la Virginité paraît fière et la Force attendrie. Toutefois, en Bernard, c'est la Force qui domine; vainement les contemporains nous disent que la simplicité de la colombe reluisait dans ses yeux; éloignons-nous du tableau, et représentons-nous par l'imagination ce portrait du saint, nous pensons invinciblement à un aigle qui regarde le soleil.

Cette force qui voit Dieu, cette vision de quelque chose de surhumain, cette puissance qui s'attendrit parce qu'elle monte vers le cœur du Christ, si c'est le résumé des idées suggérées par la physionomie de Bernard, c'est également le résumé de la vie de sa mère.

Elle est un des plus saisissants types de la femme, du temps de la féodalité. Elle n'est pas, comme la mère de saint Léon, une *dame de frontières*, menacée par la guerre civile et forcée à la vigilance militaire; comme la mère de saint Louis, elle n'a pas à protéger un royaume; comme la mère de saint François de Sales, elle ne voit pas les flots du calvinisme essayer de monter jusqu'au mur de son château. La Bourgogne au début du XIIe siècle paraissait épargnée par la guerre. Elle était gouvernée par un des descendants d'Hugues Capet, nommé également Hugues et surnommé le Pacifique.

Ce n'est pas le côté chevaleresque de ce siècle que nous devons chercher en la mère de saint Bernard; c'est la force morale. Elle resplendit par là. Elle est la matrone féodale, elle ouvre pour nous un coin du voile qui couvre l'idéal du Moyen Age, la beauté, la grandeur de ces âmes à la fois vaillantes et soumises, âmes du Barbare christianisé, où il y a du lion dompté. Cette force morale du matronat chrétien de tous les temps et surtout d'alors, laisse derrière elle la vigueur de la mère lacédémonienne ou romaine qu'on nous a fait admirer en notre enfance : la mère chrétienne veut que ses enfants aient plus que la chevalerie et son dévouement, plus que l'honneur et son abnégation, plus que la piété, avec sa pureté et sa charité. Elle veut la sainteté. Non seulement, elle aime mieux son fils mort que déshonoré; il n'est pas de digne mère qui ne pense ainsi. Mais elle fait incomparablement plus, elle l'aime mieux mort que souillé d'un péché mortel. Enfin elle arrive aux dernières hauteurs

de la vigueur morale : elle l'aime mieux déchu, non dans son honneur, mais dans ses honneurs et privé de l'illustration de sa race, que taché par un péché véniel.

C'est ainsi qu'il nous faut juger la mère de notre saint. Elle était fille d'un seigneur, le comte Bernard de Montbard. Comment se nommait-elle? Le Père Ratisbonne, à qui nous devons une excellente *Histoire de saint Bernard*, la nomme Elisabeth. Les premiers biographes l'appellent Elize ou Alix; les savants traducteurs du XVIIe siècle, comme Lamy, Villefore, etc, penchent pour Alette, dans lequel nous pouvons retrouver Alix, comme Élisabeth dans Élize. Elle eut dès l'enfance la claire vue de l'amour divin et elle désirait s'y donner tout entière, en entrant dans un monastère. La Providence, qui voulait d'elle non seulement une famille d'hommes pieux, mais un peuple de saints, ne le permit pas. Elle épousa Tescelin, seigneur de Fontaine, près Dijon. Il était de la maison de ces grands comtes de Châtillon, dont Joinville nous raconte les exploits à la croisade, en cette scène inoubliable où le sire de Châtillon entouré par cent ennemis, perdant son sang par dix blessures, se lève une dernière fois sur ses étriers en poussant le cri suprême de rescousse : « Châtillon! Chevaliers! où sont mes preud'hommes! » Tescelin, notable chevalier, expert aux armes, sage au conseil, représente bien le type des nobles, chers aux poètes chevaleresques et vantés par eux parce qu'ils sont, en même temps, lion et agneau, lion devant l'ennemi, *agnel en cambres*, devant les femmes, les enfants, les vieillards. Celui-ci doux et courtois,

appelé souvent hors de son château par ses doubles devoirs de chevalier banneret et de conseiller du duc, était l'homme qu'il fallait pour laisser dame Alette acquérir, fortifier, développer cette maîtrise de soi et des autres qui la rendait — nous pouvons l'entrevoir — souveraine au foyer domestique.

Elle avait quinze ans quand elle se maria. Elle eut six fils et une fille. Pour résumer en une phrase sa puissance apostolique, rappelons que son frère, illustre guerrier, son mari, ses six fils, sa fille, embrassèrent tous l'état religieux, après avoir cherché à éviter, en demeurant dans le monde, l'héroïsme de la sainteté. Bernard devait aller plus loin qu'eux dans cet héroïsme, toutefois, il eut un mouvement d'hésitation, non pas en face de la chasteté qui faisait comme partie de son sang maternel et qu'il ne perdit jamais, mais il hésita, un court instant, devant la science et la gloire mondaine.

Cette puissance apostolique, la pieuse matrone l'exerce surtout après sa mort, et c'est la couleur originale de ce portrait. Elle avait si bien introduit sa volonté dans la volonté de ceux qui l'entouraient, si bien versé son âme dans les âmes de ses enfants, que morte, elle paraissait vivre en eux. Nous verrons bientôt quelques-unes des manifestations de cette transfusion d'âme.

De toutes les phrases qui dans les lettres, les œuvres de saint Bernard indiquent les ressouvenirs de l'influence maternelle, je citerai seulement celle-ci (qui n'est pas commune dans les statuts des chefs d'ordres) : « Il faut que le supérieur soit une *mère*. »

Il est difficile aux hommes d'aujourd'hui de comprendre vite les obstacles que la féodalité opposait à la vocation religieuse dans les jeunes nobles (car dans les vieillards, il est certain qu'elle la favorisait). Éloigner ses enfants du mal, pour une mère, c'est un devoir doux et qui est facile, quand la mère est intelligente, prudente et sage, et l'enfant sans vice naturel. Mais l'éloigner du bien pour arriver à un plus grand bien, là est la difficulté. Comment écarter ces fils de chevaliers de l'œuvre de la chevalerie qui était glorieuse, qui était pieuse, qui aimait l'honneur, qui recommandait la vertu? Comment enlever l'amour des armes à ces descendants des nobles guerriers, en un temps où la guerre était nécessaire et instante. Même sous un duc pacifique comme Hugues, la société était en état de guerre : il fallait être toujours prêt à la défense comme les voisins étaient prêts à l'attaque. La lutte entre le Pape et l'Empereur entretenait la fièvre dans les cerveaux; le grand mouvement des croisades, qui commençait, allumait dans les jeunes cœurs les flammes martiales. D'ailleurs la croisade était incessante en Espagne. Le Cid Campeador mourait l'année même de la naissance de Bernard. Celui-ci avait huit ans quand Godefroy de Bouillon était nommé roi de Jérusalem. Pour lui, comme pour ses deux frères aînés et plus tard pour les trois qui suivirent, toute l'éducation était traversée par les échos qui viennent de Terre-Sainte, et l'épée ne semblait faire qu'un avec la croix.

Les trouvères, qui ne furent jamais si bien

accueillis, ne montraient-ils pas Pierre l'Ermite se battant à coups de hache ! Et ne voilà-t-il pas qu'au moment du grand assaut de Jérusalem, une armée de prêtres s'avance, marchant en lignes régulières comme des soldats, mais sans armes, portant sur la poitrine une croix rouge qui renferme une hostie consacré ; ils s'arrêtent, et quand ils ont récité les litanies, tous, d'un seul geste, ils lèvent les bras au ciel pour bénir les soldats, les armes, l'armée. Tout cela n'était-il pas saint et sanctifié ! Quoi de plus élevant que cet ensemble de leçons qui constituent l'éducation du Moyen Age, tel que nous le rencontrons dans nos poèmes chevaleresques, dans les nombreuses variétés des livres d'enseignements et de morale, les *Castoiements*, les *Miroirs*, les *Ditz* de toute sorte. Elles aboutissent à ce grand mot *cortésie*, courtoisie, qui renferme tous les devoirs de l'homme envers ses semblables, après avoir mis au-dessus de tout les devoirs de l'homme envers Dieu. L'enfant peut-il ambitionner plus que de ressembler à l'enfant Vivien, le neveu du Grand Guillaume d'Orange. L'enfant va mourir, il se confesse et il ne se rappelle qu'une faute : « J'avais fait le vœu de ne reculer jamais devant les Sarrasins. » Aujourd'hui ils étaient cent mille, l'armée chrétienne était peu nombreuse. L'enfant n'est pas bien sûr d'avoir observé son vœu. Ainsi, c'est la seule faute qu'il ait commise en sa vie.

Le jeune homme peut-il désirer autre chose que de ressembler à Foulques ; le type du chevalier pieux, courtois, franc, bon, habile parleur, plein de piété envers Dieu, ayant toujours

aimé les vaillants chevaliers et honoré les pauvres comme les riches; et toute l'éducation chevaleresque se résume en cette parole profonde : *Si vous n'avés avoir, Dieu a assés* : Si vous n'avez rien, Dieu est riche. Dès lors, pourquoi vous inquiéter?

La Bourgogne était alors particulièrement soumise à l'entraînement chevaleresque. Alphonse VI le Batailleur, le contemporain du Cid, avait épousé une princesse bourguignonne, petite-fille d'Hugues Capet, Constance, veuve d'un comte de Châlons et digne, par l'énergie de son caractère, d'être l'épouse du grand ennemi des Maures. Elle avait emmené avec elle en Castille bien des chevaliers bourguignons. Ainsi s'était constituée auprès d'elle une école de chevalerie. De son côté, son époux entretenait contre les mahométans une croisade qui attirait la noblesse bourguignonne et maintenait bouillant le sang chrétien.

Comment la femme du chevalier, la parente des croisés, la mère de ces enfants de race militaire pouvait-elle lutter contre ces nobles attraits de la courtoisie et de l'honneur guerrier?

Par l'exemple d'abord. « Je ne puis oublier, écrit un des amis de saint Bernard, combien cette femme illustre cherchait à servir d'exemple et de modèle à ses enfants. Dans sa maison, dans l'état du mariage et au milieu du monde, elle imitait en quelque sorte la vie solitaire et religieuse, par ses abstinences, par la simplicité de ses vêtements, par son éloignement des plaisirs et des pompes du siècle; elle se retirait autant que possible, des agitations de la vie

mondaine, persévérant dans les jeûnes, dans les veilles, dans la prière, et rachetant par des œuvres de charité ce qui pouvait manquer à la perfection d'une personne engagée dans le mariage et dans le monde. »

Plus tard et à mesure qu'elle sent la vie lui échapper, elle pensa qu'elle devait redoubler d'austérité afin que le souvenir de ses vertus parlât encore quand sa voix serait éteinte.

« Quelques années avant sa mort, continue Guillaume de Saint-Thierry, elle voulut en prévenir ses enfants et leur laisser l'exemple des exercices de piété pour lesquels elle les avait élevés. S'avançant ainsi de jour en jour dans la vertu, elle arriva au terme que Dieu lui avait marqué, pour aller recevoir l'accomplissement et la dernière perfection de sa charité dans le paradis. »

Ses soins dans l'éducation de sa famille, sa vigilance, sa ferme méthode, ses conseils n'avaient pas manqué. Ils avaient servi d'interprète et de commentaires à ces austères exemples.

Les historiens de saint Bernard relèvent trois traits dans cette éducation. D'abord le dévouement absolu de la mère qui, bien que faible de santé, voulut nourrir elle-même ses enfants pour que nulle influence matérielle ou morale ne vînt relâcher le lien que Dieu a mis entre la mère et les enfants. Puis ce fut dans l'expression de l'autorité, un langage à la fois sérieux et doux, aussi éloigné de la faiblesse que de la rudesse, de la mignardise que de la violence ; et c'est à cette aimable fermeté qu'on attribue l'âme, en

même temps virile et tendre, généreuse et pieuse qui distingua les fils du chevalier Tescelin. Deux des historiens du saint, ce Guillaume de Saint-Thierry, dont j'ai parlé déjà, et Jean l'Hermite nous donnent un croquis des sept enfants de dame Alette. Ils ont deux traits communs, la droiture développée par cette éducation qui respectait le naturel tout en le conduisant, et l'abnégation. Cette dernière vertu était due surtout au maître principe pédagogique du Moyen Age, la soumission : « Soumise aux volontés de son mary » Alette faisait régner dans la maison la crainte du Seigneur et partageait ses occupations entre le soin des pauvres et l'instruction de ses enfants. Elle les éleva comme s'ils eussent dû mener, un jour, une vie pénible et laborieuse. Elle leur inspira de bonne heure le mépris des joies mondaines, l'horreur de la mollesse et de l'oisiveté et « les *accoutuma si bien à l'exercice du travail* qu'ils semblaient faire entre ses mains l'apprentissage des austérités qu'ils ont depuis pratiquées ». Et « les accoutumant peu à peu à la mortification de la volonté propre, elle fit régner entre eux tous la conformité de goût et de sympathie ».

Malgré ses désirs, qui étaient plutôt des prières devant Dieu que des conseils, les pratiques militaires de l'éducation l'emportèrent. Tout y poussait, nous l'avons vu, et vraisemblablement le bon chevalier, malgré sa douceur, malgré la force d'âme qui avait rendu Alette prépondérante dans sa famille, le chevalier n'eut pas permis qu'on jetât ses fils, de prime-saut, hors de la chevalerie. Il fallait l'âge, l'expérience,

les dernières paroles maternelles, les grâces puissantes que la pieuse âme put obtenir de Jésus en le priant dans son paradis, il fallait surtout la sainteté de Bernard et son influence plus instante que celle d'Alette.

Les deux aînés gagnèrent donc l'armée du duc de Bourgogne. Bernard allait-il les imiter?

On peut supposer que sa mère, tout en partageant son cœur également entre ses enfants, avait obéi à l'ordre donné par la Providence, de prendre un soin plus minutieux de l'âme de celui-ci.

Avant qu'il vînt au monde, Alette avait eu de ces avertissements que Dieu allait envoyer également à la mère de saint Dominique. Elle avait eu un songe qui l'avait troublée. Il lui avait montré en elle un chien blanc, aboyant sans se lasser.

« Inquiète et tremblante, dit notre Guillaume — et j'emprunte cette fois la traduction du Père Ratisbonne — la mère de Bernard consulta un homme de grande vertu, qui, à l'heure même, se trouva rempli de cet esprit de prophétie dont David était animé lorsque, parlant des prédicateurs saints, il disait à Dieu : *Les langues de vos chiens aboieront contre vos ennemis*. Et il lui répondit sur-le-champ : « Ne craignez rien ; vous serez mère d'un enfant qui, comme un chien très fidèle, gardera la maison du Seigneur, et aboiera hautement contre les ennemis de la foi, car il sera un excellent prédicateur, et, avec sa langue médicinale, il guérira les plaies d'un grand nombre d'âmes ! »

Elle avait offert ses autres enfants à Dieu,

celui-ci elle le lui consacra. Deux traits se détachent pour nous de la première enfance de Bernard : le soin avec lequel il imitait sa mère, puis la vivacité précoce de son intelligence.

Son amour pour l'étude, sa persévérance laborieuse, sa rare facilité pour apprendre, pour comprendre, pour retenir ne pouvaient laisser de doute dans l'esprit de Tescelin. Bernard n'était pas né pour cette plus glorieuse partie de l'éducation féodale, l'éducation guerrière, mais pour cette autre qui était, elle aussi, honorée, l'éducation littéraire et scientifique, celle qui fournissait à la société les grands ministres, les savants prélats, les moines saints et lettrés, les docteurs, les professeurs illustres.

On le pousse donc aux écoles, qui commençaient à devenir fort nombreuses. On l'envoya à celle de Châtillon-sur-Seine qui était célèbre par la hardiesse et la nouveauté de sa méthode, par le goût qu'on y avait pour les études profanes, c'est-à-dire celles qui n'étaient pas exclusivement théologiques. Nous avons parlé du *trivium* et du *quadrivium*. Mais ces sept branches de connaissances qu'on appelait les sept arts, étaient loin de représenter tout le cycle des études au XIIe siècle. La pédagogie d'alors avait pour but de connaître la philosophie, et la philosophie comprenait tout l'ensemble des connaissances humaines. Elle se divisait en seize branches ; les sept arts ne comprenaient que quatre de ces seize rameaux de l'encyclopédie du Moyen Age.

Bernard atteignit dix-neuf ans quand il acheva

le *cursus completus*. Il était renommé, parmi les écoliers, par la vigueur de son talent, la souplesse de sa dialectique, la fougue originale de son génie. Il pouvait aspirer aux plus hautes places soit à la cour, soit dans l'Église. Alette devait être fière de son fils et pourtant il l'attristait. Elle le revoyait toujours vertueux et pieux, mais il avait perdu l'élan de la dévotion, l'ardeur généreuse, le cœur caressant pour Dieu et pour sa mère. Peut-être l'ambition ou la vanité le tentaient-elles? Il hésitait entre cette passion pour l'apostolat que « l'homme de grande vertu » avait prophétisé et cette puissance sociale que son talent comme l'influence de sa famille lui promettaient.

Est-ce parce qu'elle eut le pressentiment que la fin de sa vie approchait? Est-ce pour amener définitivement le cœur de Jésus dans le cœur de son fils anxieux? « On voyait paraître en elle de nouveaux excès de la ferveur dont elle avait déjà donné de si beaux exemples; plus elle approchait de la fin, plus son cœur se dégageait et les travaux de sa charité redoublaient. Un ancien auteur nous rapporte qu'elle partait souvent de Fontaine, et s'en allait à Dijon, parcourir les maisons des pauvres pour y chercher les malades et les autres personnes affligées. Aux uns elle distribuait du linge et des habits, aux autres de la nourriture ou des remèdes, et les assistait tous selon leurs différents besoins. Mais elle prenait si bien ses mesures que ses pieux exercices ne trahissaient point sa modestie. Pour mieux éviter « les louanges, rien ne se faisait par l'entremise de ses domestiques, tout par elle-même

et personne ne l'accompagnait dans ses bonnes œuvres ».

Les derniers jours de sa vie approchaient donc. Nous donnons encore une fois la parole à Villefore, l'historien du XVIIe siècle, dont le style naïf et pieux a bien rendu la scène suprême.

« Elle avait pour saint Ambroise une dévotion tendre. Tous les ans, le jour consacré à sa mémoire, elle donnait un magnifique dîner aux prêtres du clergé de Dijon et des environs, et continua cette pratique jusqu'à sa mort.

» Le saint parut sensible à ces marques de son zèle et lui obtint d'être intérieurement avertie du temps qu'elle devait mourir. Depuis quelques années elle ne soupirait plus qu'après la vue de Jésus-Christ et ses désirs s'enflammaient chaque jour. Une nuit elle eut un songe, où elle crut voir saint Ambroise qui lui annonçait que le propre jour de sa fête, qui était proche, Dieu satisferait à l'impatience qu'elle avait de s'unir à lui, l'assurant qu'il ne l'abandonnerait pas en ce moment décisif. A son réveil elle se trouva persuadée de la vérité de l'apparition; elle en ressentit une grande joie, et vint avec une gaieté surprenante déclarer cette nouvelle à Tescelin, à Bernard et à ses autres enfants. Ils en furent tous accablés, car si leur amour pour elle les empêchait pendant quelques moments de croire ce qui les menaçait d'un si grand malheur, le respect qu'ils avaient pour sa vertu leur faisait ajouter foi à ses pressentiments et à ses paroles. De là en avant, elle ne s'occupa plus que des choses célestes et disposait tout comme une personne prévenue que sa prédiction s'accomplirait.

» Enfin la veille de la solennité de saint Ambroise arriva : tout se préparait chez elle, à l'ordinaire, pour le repas du lendemain, lorsque tout à coup elle se sentit attaquée d'une fièvre violente et maligne qui confirma la vérité de l'oracle. Le jour suivant le mal augmenta si considérablement qu'on n'espéra plus rien de sa vie. On lui administra d'abord le sacrement de l'Extrême-Onction, suivant l'usage de ces temps-là, et après, on la munit du saint Viatique, pour la fortifier dans le trajet important qu'elle allait faire. Cependant, toujours attentive et toujours tranquille, elle fit assembler les ecclésiastiques, selon la coutume, elle ordonna à Guy, son fils aîné, de les aller servir à sa place et de les lui amener après le repas. Cette fête chrétienne se célébra parmi des torrents de larmes et chacun y déplora la perte commune qu'on était près de faire. Ensuite ils entrèrent dans la chambre de la malade, qui, d'un visage serein et d'un air libre, leur annonça qu'elle allait mourir. Elle les conjura tous de prier pour elle autour de son lit, et leur dit qu'elle s'unirait à eux du mieux qu'il lui serait possible. Tandis qu'ils récitaient des Psaumes la voix faible les suivait lentement et lorsqu'on ne put plus l'entendre, on la voyait encore remuer les lèvres et marquer par les palpitations de sa langue qu'elle continuait de louer Dieu. Enfin, dans le temps qu'ils achevaient les litanies pour les mourants et au moment qu'on disait: *Délivrez-la, Seigneur, par les mérites de vos souffrances et de votre croix*, elle leva sa main défaillante pour faire sur elle le signe du salut, et avant que de l'avoir achevé, elle expira...

» Bernard, sur qui elle avait toujours eu les yeux plus particulièrement ouverts, fut plus affligé que personne. Les suites de sa vie firent voir quelles impressions les enseignements de cette femme héroïque avaient faites sur son cœur. »

L'impression ne parut pas immédiatement. Ses perplexités continuaient. Ses parents le poussaient vers le monde. Les lettres humaines où il excellait lui présentaient mille tableaux tentateurs. Ses frères mêmes, qu'il devait entraîner avec lui dans le cloître, cherchaient à l'entraîner avec eux dans le monde, où tout souriait à son ambition, où ils lui persuadaient qu'il pouvait, en servant pieusement Dieu, rendre à son pays les plus grands services. Il hésitait donc. Il confessa même plus tard qu'il allait céder. Qui le sauva? Sa mère, qui commençait par lui son apostolat suprahumain. Il voyait souvent le cher fantôme. Il se présentait brusquement à lui, le regardait avec ces yeux doux qu'il avait vus plus aimants que jamais au lit de mort, et qui, en ce moment, laissait voir un rayon de tristesse dans leur éclat céleste. Ils lui reprochaient de méconnaître la tendresse que sa mère avait eue pour lui. Cette tendresse, ce n'était pas seulement l'amour maternel mais l'amour divin qui la guidait; ce n'était pas pour ces frivolités qu'elle l'avait tant aimé!

Il ne résista plus.

La servante de Dieu continua son apostolat. Son oncle, le bon chevalier Gaudry, succomba le premier à cette éloquence qui venait du pays des Anges. Ses trois fils y résistaient, André plus

vivement que les autres. Un jour il vint trouver Bernard, déjà religieux : « *Vide matrem ;* j'ai vu ma mère, » lui dit-il. Dès lors aucun ne résista plus. Ils abandonnèrent la chevalerie humaine pour la chevalerie du Christ. André revit encore une fois sa mère et il trouva dans le sourire attendri de cette ombre bénie la récompense du sacrifice.

Il ne restait que le plus jeune, Nivart. Il va nous dire en une phrase la pensée qui était l'aiguillon de toutes ces âmes, l'idée mère qu'Alette avait mise dans tous ces cerveaux.

Quand les fils du seigneur de Fontaine vinrent dire un dernier adieu au château paternel, ils rencontrèrent leur plus jeune frère qui jouait avec quelques enfants de son âge. Guy, l'aîné, le prit dans ses bras, l'embrassa et lui dit : « Mon petit frère, le château, ces terres, tout sera désormais à toi seul. » L'enfant le regarda fixement, de ces yeux qui devaient eux aussi rester fixés sur la croix du Seigneur, et il lui dit gravement : « Vous prenez le Ciel et vous me laissez la terre, le partage n'est pas égal ».

Quelques années se passèrent. De tous ceux qu'Alette avait aimés, il ne restait plus, dans le monde, que sa fille Humbeline. Celle-ci, grande dame, belle et riche, alliée de près à la famille du comte de Lorraine, ne voulait pas entendre la voix de cet amour maternel qui continuait de là haut l'éducation sainte commencée ici-bas. Elle se rendit enfin. D'abord restant dans le monde, pour qu'il n'y eût pas de doute sur l'inspiration à laquelle elle obéissait, elle prit pour règle de vie celle que sa mère avait suivie.

Plus tard elle put entrer au couvent et mourut en odeur de sainteté. Elle ferme cette couronne de sept étoiles célestes que la mère de saint Bernard porte dans le royaume des cieux.

---

§ II. — *La Mère de saint Dominique* (1170-1221). — Jourdain de Saxe, le premier biographe du saint patriarche, ne s'inquiète pas de l'illustration de la famille naturelle de saint Dominique : il pensait uniquement à sa famille spirituelle. Le Moyen Age, époque où l'on fondait des races, tenait plus à l'honneur personnel qu'à l'ancienneté de la maison. Sous l'Ancien Régime, les grandes familles étaient fondées et le souvenir des ancêtres protégeait, illustrait, quand il ne la remplaçait pas, la vertu de l'individu.

Quand donc les quatre légendes primitives eurent tout dit sur la vie du saint et qu'il n'y eût plus rien à montrer des merveilles qui étaient en lui, on eut un grand désir d'être éclairé sur ce qui était autour de lui. Mais il ne vint à personne la volonté de savoir minutieusement ce qu'était Jeanne d'Aza, la mère de Dominique. Pieuse et charitable, nous voyons bien qu'elle le fut. C'est à peu près tout ce qui apparaît. On ne nous donne aucun trait qui permette de pénétrer au fond de cette âme d'où sortit une des hautes âmes de l'humanité.

Presque tout l'intérêt se porte sur le nom de Guzman. Dominique appartenait-il à cette famille presque royale ? Les Bollandistes le nièrent. Des érudits par centaines l'affirmèrent et j'ajou-

terai le démontrèrent. Les Bolonais surtout ne s'y épargnèrent pas. Il faut lire dans la vie écrite, en 1739, par le bon Père Touron une petite liste d'Italiens qui s'employaient à la généalogie de l'humble Frère Dominique. Massa de Lugo et Thierri d'Apoldo laissèrent peu de doute. Le Père Brémond les leva tous.

« Dans une vallée de la Vieille-Castille qu'arrose le Duéro, presque à égale distance d'Aranda et d'Osma, est un simple village appelé Calaruega dans la langue du pays et Calaroga dans la langue plus douce d'un grand nombre d'historiens. C'est là que naquit saint Dominique, l'an 1170 de l'ère chrétienne. Il dut la vie, après Dieu, à Félix de Guzman et à Jeanne d'Aza. Les pieux seigneurs avaient à Calaruega une habitation dans laquelle saint Dominique vint au monde, et qui, jusqu'à présent, n'a point péri tout entière. »

C'est ainsi que l'un des illustres enfants du patriarche commence cette biographie qui fit oublier toutes les autres. Plus loin, il nous racontera sa naissance en ce style retentissant et doucement hautain qui est à lui. « Un signe célèbre précéda la naissance de saint Dominique. Sa mère vit en songe le fils qui allait naître sous la forme d'un chien qui tenait dans sa gueule un flambeau, et qui s'échappait de son sein pour embraser toute la terre. Inquiète d'un présage dont le sens était obscur, elle allait souvent prier sur la tombe de saint Dominique de Silos, autrefois abbé d'un monastère de ce nom qui n'était pas loin de Calaruega ; et en reconnaissance des consolations qu'elle y avait

obtenues, elle donna le nom de Dominique à l'enfant qui avait été l'objet de ses prières. C'était le troisième que le Seigneur lui accordait. L'aîné, Antoine, consacra sa vie au service des pauvres et honora par une grande charité le sacerdoce dont il était revêtu; le second, Maurice, mourut sous l'habit de Frère Prêcheur. Quand Dominique fut présenté à l'église pour y recevoir le baptême un nouveau signe manifesta la grandeur de sa prédestination. Sa marraine, que les historiens ne désignent qu'en l'appelant une noble dame, vit en songe sur le front du baptisé une étoile radieuse. Quelque vestige en demeura toujours depuis sur le visage de Dominique et l'on a remarqué, comme un trait singulier de sa physionomie, qu'une certaine splendeur jaillissait de son front, et attirait à lui le cœur de ceux qui le regardaient.

Dominique ne fut point nourri d'un lait étranger ; sa mère ne permit pas qu'un autre sang que le sien coulât dans ses veines ; elle le garda sur un sein où il ne pouvait puiser qu'une nourriture chaste, et sur des lèvres où il ne pouvait entendre qu'une parole vraie. Dès qu'il put remuer ses membres de lui-même, il sortait en secret de son berceau et se couchait à terre. « On eût dit qu'il connaissait déjà la misère des hommes, la différence de leur sort ici-bas : et que, prévenu d'amour pour eux, il souffrait d'avoir un lit meilleur que le dernier d'entre ses frères ; ou bien qu'instruit aux secrets du berceau de Jésus-Christ, il voulait se faire une couche semblable à la sienne. On ne sait rien de plus des six premières années de sa vie. »

A sept ans commencés, il quitta la maison paternelle et il fut envoyé à Gumiel d'Izan, chez un oncle qui remplissait dans cette église les fonctions d'archiprêtre.

C'est à peu près tout ce que nous savons sur Jeanne d'Aza. On nous dira que Dominique a profité des exemples de piété que lui donnait sa mère et on ajoutera une remarque touchante et qui montre dans cette mère la foi exquise et la grandeur d'âme dans l'humilité qui caractérisent Dominique. « Par sa modestie et sa ferveur, son fils n'était pas seulement pour elle un sujet d'admiration, mais d'imitation. »

Puis, voyant qu'il n'y avait en lui aucun penchant à corriger, ne pouvant plus le pousser à une vertu supérieure parce qu'elle lui avait donné toute sa piété avec toute sa sagesse, elle sacrifia son amour maternel : elle l'envoya, disions-nous, chez son frère l'archiprêtre de Gumiel, prêtre selon le cœur de Dieu « homme vénérable, moins distingué par sa naissance, quoiqu'elle fût illustre, que par une tendre piété, par sa droiture et la profusion de ses aumônes ».

Pendant tout le temps qu'il étudie la grammaire et les humanités auprès de cet homme, « empli de la grâce du sacerdoce » (c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quatorze ans), pendant tout le temps, qu'ensuite, il passa à l'Université de Palencia, mère de la glorieuse Université de Salamanque, on ne voit point paraître Jeanne d'Aza. On ne nous parle plus d'elle que pour nous annoncer sa mort. Dominique avait vingt ans, à ce que je puis voir. Notre saint se promit « d'imiter ce qu'il lui avait vu faire, et de suivre

toujours les instructions qu'il en avait reçues ». Il n'est pas possible de rêver une plus élogieuse oraison funèbre. La grandiose sainteté du patriarche élève jusque dans les hauteurs des cieux l'âme de celle dont il voulut être l'imitateur.

En regardant ce visage dont la contemplation me ravit, cette figure de saint Dominique que nous peint le Bienheureux Angélique de Fiesole, je cherche les traits de cette mère bénie. Mon imagination s'enivre en considérant ce regard, le plus tendre qu'on puisse rêver parce qu'il *voit réellement* les douceurs de l'amour divin. Cet œil si doux et si fin est-il l'œil de Jeanne d'Aza? ce rayonnement de majesté juvénile; ce front rempli de droites pensées; cette lèvre dédaigneuse du mal et qui ne paraît pas pouvoir faire au vice l'honneur de le haïr, mais qui le méprise avec un si angélique dédain; ce profil d'une expression intense de virginité, en même temps que d'une sécheresse mystique, sécheresse contredite, d'ailleurs, par toute la vie du saint, qu'y a-t-il là que nous puissions détacher pour en faire le portrait de Jeanne d'Aza ?

Dans la description, non plus composée d'après les traditions, mais contemporaine, que nous livre une religieuse qui avait connu Dominique, sœur Cécile, du monastère de Sainte-Agnès, qu'y a-t-il également qui puisse nous aider à voir la pieuse dame ? « Sa stature était médiocre, sa taille maigre, son visage blanc et un peu coloré par le sang, ses cheveux et sa tête d'un blond assez vif, ses yeux beaux. Il lui sortait du front et d'entre les cils une certaine lumière

radieuse qui attirait le respect et l'amour. Il était toujours joyeux et agréable, excepté quand il était ému de compassion par quelque affliction du prochain. Il avait les mains longues et belles, une grande voix noble et sonore. »

Nous laissons aux philosophes, qui ont si souvent observé la ressemblance existant entre les fils et les mères, le soin de trouver Jeanne d'Aza dans le portrait de son fils. Nous nous contenterons d'indiquer que cette couleur « d'un blond assez vif » est le plus souvent la marque du sang visigoth, c'est-à-dire le signe du plus noble et du plus pur sang d'Espagne.

Si nous savons peu de choses sur la vie de doña Juana, les renseignements sur sa sépulture ne manquent pas : on l'enterra d'abord dans le tombeau des Guzman, à l'église de Gumiel. En 1318 l'Infant don Juan Emmanuel fonda un couvent de Frères Prêcheurs à Peñafiel, il y fit transporter le corps de la servante de Dieu. On lui éleva un magnifique tombeau sur lequel on lit : « Sainte Jeanne, femme de Don Félix de Guzman, père du Bienheureux patriarche saint Dominique. »

---

§ III. — *Picca, Mère de saint François d'Assise* (1182-1226). — Pour un historien qui étudie la vie d'un homme illustre, c'est une grande fortune de rencontrer un contemporain qui dise : « Je l'ai vu. Le voici tel que je l'ai observé sincèrement. » On compare ce portrait vivant à la physionomie légendaire que la mémoire des hommes a créée d'après les actions du héros et leurs résultats.

Il en peut sortir une leçon de psychologie très féconde, surtout une grande lumière historique. Nous pénétrons plus aisément dans l'intimité des personnages; les changements que les incidents ont fait subir à leur naturel primitif nous frappent plus, et nous apprenons la façon dont l'auréole légendaire se forme dans le cerveau de la postérité.

D'ailleurs qui pourrait ne pas s'arrêter devant un homme disant : « J'ai causé avec Charlemagne; j'ai observé saint Louis; voici le portrait de François d'Assise ; » les trois êtres le plus étonnants qui aient paru, depuis les apôtres, parce que le premier représente le maximum de la puissance humaine, le second le sommet de la perfection de l'homme, et le troisième un état intermédiaire entre le ciel et la terre, état plus puissant que cette puissance, plus parfait encore que cette perfection.

Voici donc le portrait de François d'Assise en son adolescence, avant qu'il fût devenu, par une surabondance de grâce, et autant que le corps humain peut le supporter, la réalisation de ce séraphin que Dieu daigna lui montrer, de ce séraphin portant les blessures du divin Crucifié. « Sa taille était au-dessous de la moyenne et bien prise. Il était maigre et d'une complexion fort délicate. Il avait le visage ovale, le front large, les dents blanches et serrées, le teint brun, les cheveux noirs, les traits réguliers, la figure expressive, les lèvres vermeilles et le sourire charmant. Ses beaux yeux noirs étaient pleins de feu, de douceur et de modestie : la paix, l'innocence et la beauté de son âme se reflétaient

sur son visage. A ces avantages extérieurs, il joignait ces qualités qui achèvent de rendre un jeune homme aimable : un esprit enjoué, une imagination vive, un cœur compatissant et généreux. Il était discret, et fidèle à sa parole, de mœurs douces et faciles et en même temps actif, entreprenant et capable de grands desseins : nature souple et pleine de contrastes, d'une courtoisie toute chevaleresque, et d'une droiture de caractère qui ne se démentit jamais. »

Ce portrait est utile à comparer avec les représentations que nous avons du saint, avant que son âme eût à peu près absorbé son corps et que ce corps ne fut plus que comme ces vitraux à demi transparents qui cachent à peine les lumières intérieures. La partie morale de ce portrait est surtout curieuse à rapprocher des qualités que nous découvre le patriarche quand il est arrivé à tout le développement de sa sainteté. Comment ces qualités naturelles deviendront-elles la puissance dans la sagesse, la hardiesse dans l'humilité, le *fulgurement* du génie dans la simplicité, l'irrésistible autorité dans la modestie? Comment formeront-elles ce mélange inouï de grâce poétique, de sens pratique, d'abandon candide et de pénétration transperçante?

Comment créèrent-elles surtout ce don le plus caractéristique de tous, cette franchise, douée de finesse et de bonhomie, qui jaillissait, comme s'il n'en eût pas eu conscience et qui semblait quelquefois participer de la claire vue de Dieu?

Nous n'avons pas à le chercher. Ce n'est pas la vie de saint François que nous devons écrire et si nous avons donné son portrait, c'est qu'il a

pour nous un intérêt spécial. Il nous aide à connaître la mère de notre saint.

Nous savons que son père était un homme rude, brutal, religieux sans doute comme tout le monde l'était alors, mais surtout un marchand actif, hardi, presque exclusivement occupé des gains du négoce.

Le négoce était très étendu alors : il avait des allures martiales; et les marchands, bien armés, bien escortés, voyageaient par l'Italie, la France, l'Espagne, l'Allemagne, un peu à la façon des caravanes qui traversent aujourd'hui l'Asie et l'Afrique. Rien ne nous empêche de supposer dans le fils le germe des qualités vigoureuses et actives du père. Mais ne sommes-nous pas autorisé à chercher l'âme de sa mère dans cette grâce, dans cette poésie, dans cette pureté native, dans cet esprit enjoué, dans cette imagination vive, dans ce cœur compatissant et généreux, dans toutes ces fines, tendres, sensibles vertus que nous révèle la physionomie adolescente de François?

Quelques incidents, soulignés par le biographe de sa jeunesse, nous prouveront que nous ne sommes pas trompé.

Disons-le auparavant, nous ne voyons pas bien comment ces biographes font honneur à l'Ombrie des dons naturels qu'ils signalent en lui.

Il ne paraît pas tenir grand'chose de la race ombrienne. Son grand-père arrivait de Lucques et son père, Bernardone Moriconi, riche marchand, avait épousé une Française réfugiée à Assise, descendante des seigneurs de Bourlemont que le R. P. Fraisen nous dit, en 1751, être des gens illustres.

C'est ainsi que par sa mère, Picca, ce saint, grand parmi les grands hommes, tient à la France. Il y tient encore par son nom, car c'est par amour pour la France que son père, revenant de ce pays, lors de la naissance de l'enfant, ajouta au nom de Jean celui de Francesco. Peut-être voulut-il aussi témoigner gracieusement à sa jeune épouse sa reconnaissance du don qu'elle lui faisait de ce gentil fils. L'histoire a oublié Jean pour illustrer François, qui se rattache encore à nous par sa tendre affection pour le pays maternel.

Le 26 septembre 1182, dame Picca souffrait déjà depuis plusieurs jours. Ni médecin ni vœux pieux ne pouvaient adoucir ses douleurs. Tout brusquement un pèlerin entre dans la maison. On le reçut comme on recevait alors tous les pèlerins, et particulièrement dans cette maison où ceux-ci, qui étaient les grands truchements entre les diverses parties de l'Europe, pouvaient apporter des nouvelles du mari, alors absent. Mais c'était à dame Picca que le pèlerin voulut parler. Il lui annonça qu'elle ne cesserait pas de souffrir jusqu'à ce qu'elle se fît transporter dans une étable, et que là, seulement, elle serait délivrée.

Il disparut là-dessus et sa disparition fut si brusque, il fut tellement impossible de le retrouver, malgré toutes les recherches dans la ville d'Assise, que dame Picca, abandonnée par les secours humains, se résolut à lui obéir.

Elle se fit transporter dans une étable du voisinage. C'est là que notre saint vint au monde. Le Seigneur Jésus, qui voulait mettre en François

une si miraculeuse ressemblance avec lui-même, avait décidé que celui qui devait mourir avec les signes du crucifiement, commencerait sa vie humblement dans une étable, comme l'Enfant-Dieu.

Sur l'emplacement de cette étable on a bâti un oratoire, *San Francisco el Piccolo*, sur la porte duquel on peut lire cette inscription :

Hoc oratorium fuit bovis et asini stratulum
In quo natus est Franciscus, mundi speculum.

Cet oratoire fut d'abord une étable où se trouvait le bœuf et l'âne, quand y naquit François, le miroir de l'humanité.

D'autres merveilles entouraient ce ravissant berceau. C'était, si l'on peut dire, les fées chrétiennes, les envoyées de l'amour du Christ, qui vinrent annoncer à Picca que son enfant demandait un redoublement de soins pieux.

Non loin de cette étable se trouvait une petite chapelle, au-dessus de laquelle les gens du voisinage entendirent, au moment de la naissance de François, des voix et des chants qui parurent angéliques. Cette chapelle, dès lors, se nomma Notre-Dame-des-Anges.

Au moment où l'on allait baptiser l'enfant, on vint apprendre à Picca qu'un nouvel étranger se présentait. Il y avait dans toute son apparence une expression de douce gravité qui en imposait. Il demandait à être le parrain de l'enfant. Était-ce un usage de cette hospitalité chretienne qui accordait tant de privilèges parfois, et toujours de la pitié, à ceux qui souffrent, aux voyageurs, aux pèlerins, comme aux prisonniers et aux mendiants?

Picca se sentait-elle, pour un instant, sous une direction exceptionnelle de la Providence? Le conseil heureux donné par le précédent inconnu la disposait-elle à accueillir toute nouveauté? Elle accepta le parrain que Dieu semblait lui imposer. On porta l'enfant à la cathédrale. L'inconnu, après les cérémonies du baptême, s'agenouilla sur les degrés de marbre blanc qui servaient de marches à l'autel et il disparut, en laissant sur ces marches les marques de ses genoux, que l'on montre encore aujourd'hui.

Ce ne fut pas tout. Quand l'enfant revint du baptême, un troisième personnage se présente et demande à voir le petit Giovanno ; c'est, avons-nous indiqué, le nom que Picca, dévouée au culte de saint Jean, avait désigné. La mère permit à la nourrice de le lui porter. Il prit l'enfant, le caressa avec une tendresse touchante, lui imprima sur l'épaule droite un signe de croix, et après l'avoir élevé en haut comme une offrande au Seigneur, il le remit à la nourrice en lui disant : « Aujourd'hui sont nés dans cette ville deux enfants dont l'un, celui-ci, sera un grand saint. » L'étranger disparut à son tour, et, pas plus que des deux autres, on n'en put retrouver la trace.

Dix ans avant cet événement, le Bienheureux Joachim de Calabre avait annoncé la naissance de François et de Dominique, « deux chefs d'Ordre, dont l'un devait naître en Ombrie, l'autre en Espagne ». Cette prédiction était-elle arrivée jusqu'à Assise et Picca put-elle soupçonner que cette prophétie se rapportait à cet enfant dont les Anges entouraient le berceau ?

Les contemporains ne nous permettent pas de trouver une réponse. Ils vont du reste se taire sur l'enfance de François et sur l'éducation que sa mère lui donna. Il nous faut juger des fleurs par les fruits. En voyant ce que François devient dans la voie humaine d'abord, puis dans la voie céleste, nous constaterons des élans toujours gracieux, nobles, généreux. Ils commencent par être élégants, puis vigoureux, mais toujours escortés de poésie, toujours soutenus par la tendresse soit de l'amitié humaine, soit de l'amour divin, et même lorsqu'au début ils paraissaient si frivoles, ils ne quittèrent jamais le cercle de la sagesse. Ces observations nous permettent de deviner les leçons que François trouva dans le cœur maternel. Nous regardons la jeune mère et l'enfant échangeant les gentillesses des âmes pures et sensibles, les remarques des esprits fiers et délicats; et en étudiant la conduite de l'adolescent, en scrutant les quatre phrases échappées à trois des biographes contemporains, nous comprendrons mieux le cœur de cette mère.

Rien ne m'a paru plus fier, plus attrayant, à la fois plus respectable et plus aimable que cette physionomie semi-française, semi-italienne. J'observe avec curiosité cette âme très forte et très faible; très faible là où il lui est permis d'être faible et très forte là où elle a le devoir impérieux d'être forte.

Ce qui, en elle, a frappé ces biographes, ce n'est pas sa piété, c'est sa vertu. Pour l'un c'est *Mater honestissima*, une mère de fort bonnes mœurs. Une autre nous dit que, « décente dans toute sa tenue, elle montre dans ses mœurs *quod-*

dam insigne virtutis, » un véritable éclat de vertu. Un troisième commence à nous entr'ouvrir les yeux. Après avoir signalé le caractère d'honorabilité, de bienséance, de réserve qui a frappé ses prédécesseurs, il nous dit qu'elle fut *simplex et clemens*, sincère et douce. Un autre passage de l'un des biographes étend jusqu'à la débonnaireté, un peu faible, le sens de ce qualificatif *clemens*.

Oui, et je l'avoue avec quelque remords et comme en en demandant pardon à cette âme que je vois si vertueuse en son indulgence, il y eut de la faiblesse dans son âme maternelle. La générosité, la vertu, l'irrésistible charme de l'enfant désarmèrent ce cœur si porté aux pures tendresses; et Thomas de Celano, bien qu'admirateur, lui aussi, de dame Picca, blâme l'éducation molle que les mœurs italiennes conseillaient et dont la candeur de ce cœur maternel n'entrevit pas les dangers.

Je constaterai que Thomas de Celano fut le confident du patriarche, et je me demande si ce léger blâme n'est pas l'écho des jugements de François lui-même. C'est ce point qui a toujours inquiété mon esprit. J'ai cherché dans les conversations du saint, dans ses discours et ses poésies le souvenir de sa mère. Non seulement je n'y ai pas rencontré ces élans d'amour filial que bien des grands saints nous montrent d'une façon si touchante, jusqu'à la vieillesse même, mais François paraît craindre pour ses religieux les rapports avec leur famille naturelle. Cela s'explique, je crois.

Ses biographes aiment à proclamer que Fran-

çois d'Assise a fait une révolution dans l'Europe du Moyen Age et qu'il l'a faite en disant non plus « Aimez les pauvres », mais « Aimez la pauvreté ».

Cette vue est ingénieuse ; elle n'est pas exacte. Saint François a créé un mouvement admirable, mais qui n'a pas la puissance de transformation générale, radicale et durable qu'indique le mot révolution. Celui qui a créé le mouvement transformateur c'est Celui qui a dit : « Bienheureux les pauvres. Bienheureux ceux qui souffrent. Pensez à moi, vous tous qui souffrez. Il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. » Ceux qui ont achevé ce mouvement, ce sont les Apôtres. Depuis eux, depuis le Dieu de compassion qui disait : « J'ai pitié de cette foule, » la foule des pauvres a été aimée et non seulement le pauvre mais la pauvreté. Dès les premiers siècles, je trouve cette expression énergique qui résume si bien la question : « *Divitiæ, ubera pauperum sunt*, et les palais sont heureux d'être les hospices du Christ ».

Mais dans cette révolution, François d'Assise crée une évolution. Jusque-là, presque toujours, on avait aimé la pauvreté par devoir, par esprit de pénitence, avec une résignation noble et généreuse sans doute, mais héroïque et presque pénible. François, lui, c'est d'amour qu'il aime la pauvreté, avec effusion, avec passion, avec enthousiasme. Il vit que la pauvreté, outre les attraits évidents qu'elle a pour des âmes vigoureuses, possédait une beauté mystérieuse, puisque Jésus avait quitté les Cieux pour la pauvreté. Ce n'est pas encore là toute son originalité. Joignant le génie de l'homme d'État à l'élan du

poète, il codifie cet amour et l'érige en corps solide de doctrine. Oui, d'autres saints, avant comme après lui, aimèrent la pauvreté. Je veux citer seulement saint Benoît Labre, parce qu'il avait pour elle une passion analogue à celle de saint François. Mais Jésus donne à ses serviteurs privilégiés les instruments qui sont dans la logique du mouvement qu'il veut produire. Benoît Labre n'avait pas le génie de François d'Assise et il ne donna qu'un exemple au lieu de cette impulsion puissante qui amena des effets considérables. Par là, en effet, saint François constatait la fin définitive de l'invasion barbare et il détruisait les éléments de paganisme introduits dans la civilisation chrétienne par la corruption de l'an 1000. Combattant la mollesse, il retardait jusqu'au XVIe siècle, la Renaissance païenne; il préparait la noble et vigoureuse Renaissance chrétienne du XIIIe siècle; et, dès le XIIe siècle, il montrait la fausseté des futures hérésies, qui se sont bien gardées d'abandonner les pauvres, mais dont aucune ne peut avoir l'héroïsme d'adorer la pauvreté.

François qui, avec des échappées charmantes de paroles et de poésie, possédait une intelligence merveilleusement logique et sensée, François vit clairement que le mouvement ne pouvait être fécond qu'à condition de tout emporter. Il fallait que la pauvreté fût pour ses enfants ce qu'elle était pour lui, *sa sœur*, *sa mère*, *sa dame*, *son épouse*. Il n'y avait donc plus d'autre famille qu'elle.

L'autre parenté, la parenté naturelle, était un danger. Il la traita avec cette inquiétude du

père qui surveille les ennemis de son enfant.

Il estimait que ce n'était pas aimer passionnément la pauvreté que vouloir garder à côté d'elle l'affection familiale, et qu'on n'était pas complètement pauvre quand on avait l'amour filial. Il refusait d'accueillir dans son Ordre ceux qui, sans doute, s'étaient séparés de leurs biens, mais qui les avaient distribués à leurs parents.

Il fallait l'abandon complet, la donation absolue aux misérables. « Frère *Mouche*, disait-il, vous avez frustré les pauvres en donnant vos biens à vos parents. » Un jour il dira à l'un de ses premiers disciples ces mots qui éclairent le fond de sa conception : « Quand on a cherché Jésus-Christ, ce n'est pas parmi ses proches qu'on l'a trouvé. » Il faut être seul, en présence de Jésus seul.

Il put donc, quand il fut dans la lumière pure, blâmer doucement sa mère d'avoir aidé au développement de ces instincts artistiques, poétiques, mondains et magnifiques qui avaient failli le distraire de sa dame la Pauvreté.

Toutefois, pendant l'enfance et l'adolescence, il y eut un échange complet de tendresse et de confiance entre ces deux êtres si bien faits pour s'aimer, s'admirer, s'épancher.

Ce ne fut pas sans peine que la mère quitta son enfant pour l'envoyer dans une école, placée sous le patronage de saint Georges. Elle fut récompensée de ce sacrifice quand elle le vit estimé pour la souplesse et l'abandon de son esprit, pour la facilité avec laquelle il apprit le latin, le français surtout. C'était la langue chevaleresque, la langue de « *cortesie* », celle qui,

comme le disait, vers ce temps même, un contemporain de François, était « délectable à toute gent, » celle qui développait dans les âmes la générosité, dans les esprits la clarté, dans les manières l'élégance. Pour Picca, outre les leçons de fin savoir que cette langue donnait, elle avait le mérite d'être la langue des ancêtres.

A l'âge de quatorze ans, François quitte ses études. Grande joie de son père qui le vit revenir à la maison pour s'initier au commerce paternel.

Quelle était exactement la position sociale de la famille Moriconi? On entendit quelquefois le saint s'écrier avec un accent méprisant : « Tu n'es que le fils de Bernardone! »

Une anecdote qui me revient en mémoire insiste sur ce dédain.

Un jour que la fin de sa vie approchait et que son corps divinement martyrisé ne pouvait plus se soutenir, il avait voulu pourtant se rendre à je ne sais quel endroit où il avait un conseil à donner. On le hissa sur un âne et on lui donna pour compagnon un des religieux, Léonard d'Assise. Celui-ci était également fort las, et suivait l'âne péniblement en pensant, à part soi : « Ses parents n'allaient pas de pair avec les miens et le voilà monté sur un âne quand moi je vais à pied. » Le saint, qui connaissait les pensées cachées, descend péniblement, et, répondant aux idées de Léonard, il lui dit : « Non, mon frère, il ne convient pas que j'aie une monture quand vous allez à pied. Il est bien vrai que votre famille est plus considérée que la mienne. » Le bon Léonard, effrayé de voir deviner des pensées

qu'il n'avait pas formulées, se met à pleurer, se jette aux genoux du patriarche et lui demande pardon.

Avant de tirer la conclusion de cette anecdote, qu'on me permette une remarque. François ne parle pas notre langage : *Il pense et parle à travers Jésus*. Ce n'est pas lui, ce n'est pas un homme, ce n'est pas même la sagesse humaine, c'est la charité, l'humilité, l'amour divin qui ont la parole. Dans ce langage le fait précis perd quelques-uns de ses contours, à moins que l'exactitude mathématique ne soit utile à la manifestation de la vérité. Aussi François diminuera volontiers le rang de sa famille par humilité ou par charité.

Le négoce était en honneur en Italie : il menait parfois aux premières magistratures dans les petites républiques.

Bernadone était un grand commerçant en draperie et en associant à son commerce ce fils d'un cœur énergique et d'un esprit subtil, il put promettre à Picca que celui-ci deviendrait quelque chose de grand. François en avait l'instinct et il dut répéter mainte fois à cette mère si fière de son enfant, cette phrase qu'il dit un jour avec son aimable sourire à l'un de ses compagnons : « Un jour le monde s'inclinera devant moi. »

Il pensait aux armes, à la chevalerie, à la gloire.

Bernadone ne tarda pas à constater qu'il n'était pas un marchand de sa sorte. Libéral et magnifique, élégant, de vif et de souriant esprit, ayant le cœur comme la main toujours ouverts, il entre dans cette vie mondaine, dans cette exis-

tence de festins et de fêtes qui menacèrent bientôt d'absorber toutes les qualités de son être.

Si la mère chrétienne se rappela les prodiges qui avaient sanctifié son berceau, elle put penser que les présages seraient vains. Mais la belle physionomie de l'élégant adolescent restait si ouverte, son regard si limpide, son âme si vertueuse! Il montrait tellement de goût pour la pureté, de mépris pour le vice et la grossièreté, au milieu de ces plaisirs bruyants, de ces fêtes mondaines, de ces jeux, de ces chants, de ces promenades nocturnes qui tenaient en éveil les bons bourgeois d'Assise! Elle oublia la sainteté et rêva qu'il deviendrait un vrai chevalier vertueux et hardi, joyeux et courtois. Puis il était si beau, si aimable, si aimé! On lui venait si cordialement dire que sans doute il n'était pas son fils mais « celui de quelque princesse »! On l'avait surnommé la *Fleur des jeunes gens*, et Bernadone malgré sa sagesse un peu avide et Picca malgré sa vertu, toléraient ses dépenses et ne voulaient pas le troubler « pour de telles choses ». Elle lui entendait chanter, avec une indulgence ravie, ces lais, ces sirventes, ces morceaux de chansons de gestes ou de romans d'aventures!

Il condamnera plus tard, dans les angoisses de la pénitence, ces joies mondaines, et son confident l'appellera *incantor malorum*, le chef de chœur des chansons légères. Ce n'est pas sans doute que cette « décente » matrone approuvât les excès de cette vie hilare, mais elle regardait en avant et elle consolait son mari sur l'avenir, en lui disant : « Patientez, même dans les plus

légers de ses amusements, j'aperçois une telle noblesse de caractère que j'espère tout de l'avenir. »

C'était sa charité que le vieux marchand trouvait excessive, c'était elle qui consolait la mère. Elle savait qu'il n'avait jamais rien refusé à qui lui avait demandé « pour l'amour de Dieu ». Parfois son cœur s'ouvrait entièrement, dans l'intensité de cette charité. Un jour, elle le vit ranger sur une table une quantité considérable de pains. « Pourquoi tant de provisions? — Mère, répondit-il, avec son suave sourire, c'est pour les pauvres de Dieu, car je les porte tous dans mon cœur. »

Voilà la parole qui doit servir à interpréter toutes ses actions jusqu'à la fin de ses jours.

Je n'ai pas à écrire la vie de ce séraphique. Elle a tenté bien des saints depuis saint Bonaventure, bien des écrivains jusqu'à cette dernière et excellente biographie donnée par la Bibliothèque Franciscaine. Elle en tentera encore bien d'autres, car elle est irrésistible; et si jamais elle séduit un historien qui soit en même temps un psychologue, un savant et un poète, il nous donnera la plus saisissante et la plus suave page de l'histoire de l'humanité.

Je vais donc quitter cet exquis compagnon des belles heures de la pensée. Je laisse aux heureux qui font sa biographie, le soin de raconter comment il prit part à un des épisodes de la guerre des Guelfes et des Gibelins, comment il resta un an prisonnier, comment Dieu lui donna un premier avertissement après sa maladie, comment il partit pour devenir un grand capitaine

et comment le Seigneur l'arrêta en chemin.

François fut désormais attaché à Lui par les visions, par les miracles, par l'amour, par la grandeur des conseils et des conceptions, jusqu'à ce que le bon Jésus, pour le récompenser d'avoir toujours voulu être bon comme Lui, lui accordât ce qu'il souhaitait, des souffrances semblables aux siennes.

Toutefois, nous devons signaler les scènes qui suivirent les premiers efforts de François pour quitter la maison paternelle. Elles tiennent à la biographie de sa mère.

Ce qu'elle souffrit en voyant ce fils élégant et brillant changé en mendiant et devenu la risée publique, nous pouvons le deviner. Ce fut surtout la fureur de Bernadone qui la mit dans les angoisses.

Celui-ci, blessé dans son orgueil comme dans son intérêt, en vint jusqu'à battre son fils ; il le traîna devant le magistrat, l'accusa de lui avoir pris de l'argent, puis l'emprisonna dans sa maison. Le fier jeune homme — il avait alors vingt-cinq ans — prélude à cette vie de souffrance et de patience qui va être la sienne. Il se laissa emprisonner sans récriminer, mais il tint bon à la vocation qui l'appelait au service de la pauvreté.

Picca, tout en blâmant la rudesse de son mari, essayait par ses larmes, par ses prières, de persuader son fils d'obéir au père et de rester dans le monde. Celui-ci doux, caressant et souriant, était inflexible. Enfin, un jour, craignant que Bernadone, dont la fureur croissait avec la résistance, ne maltraitât violemment François, elle lui ouvrit la porte de sa prison.

Fureur du vieux marchand. Il se mit à la poursuite de son fils, le retrouva et l'accusa, comme je l'ai dit, de l'avoir volé; il le traîna devant le tribunal de l'évêque d'Assise. Les *Trois Compagnons*, biographes contemporains du saint, nous ont donné cette scène, avec la naïve sincérité que caractérise leur récit et que le Père Léopold de Chérancé, l'auteur de la meilleure biographie du saint, a fidèlement traduite et interprétée.

L'évêque, qui était alors don Guido Secondi, cita le prétendu coupable à son tribunal. François respectait trop l'autorité pour résister un seul instant à pareille sommation. « Oui, répondit-il aux envoyés, j'irai trouver l'évêque, parce qu'il est le père et le pasteur des âmes. » Le digne prélat, qui avait eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier le mérite et les vertus de l'accusé, le reçut avec la bonté d'un père plus qu'avec la sévérité d'un juge. « Mon fils, lui dit-il, ton père est grandement irrité contre toi. Si tu veux servir Dieu et accomplir toute justice, rends-lui l'argent qui lui appartient. Aie confiance en Dieu, agis franchement, ne crains pas. Dieu sera ton aide et daignera pourvoir à tes besoins, pour le bien de son Église. » Encouragé par ces paroles, François se lève, et, dans un transport de ferveur, comme enivré de l'Esprit-Saint, il réplique en ces termes : « Seigneur, je rendrai à mon père tout ce qui est à lui, et même les vêtements que je porte ». Aussitôt il se retire dans une chambre voisine, se dépouille de ses habits et revient, la chair recouverte seulement d'un cilice, les déposer aux pieds du prélat; puis il s'écrie d'un ton inspiré qui fait

tressaillir tous les assistants : « Écoutez et comprenez : jusqu'à ce jour j'ai appelé Pierre Bernardone mon père ; désormais je puis dire hautement : Notre Père qui êtes aux cieux, dans le sein duquel j'ai déposé tous mes trésors et toutes mes espérances. »

Les témoins de cette scène ineffable pleuraient d'attendrissement et d'admiration. L'évêque était, lui aussi, visiblement ému, et de grosses larmes coulaient sur son visage. Il descendit de son siège, couvrit de son manteau la sublime nudité du saint, et lui ouvrant les bras, le tint longuement pressé sur sa poitrine. Comme la mère de François, il comprit, en présence d'un sacrifice si héroïque, que Dieu conduisait ce jeune homme par des voies extraordinaires ; il l'assura de son dévouement et de sa protection ; il lui promit une large part dans ses affections.

On apporta le manteau d'un pauvre paysan qui était au service de l'évêque ; François l'accepta avec reconnaissance, y traça une croix blanche avec du mortier, et s'éloigna, dépouillé de tout, le plus pauvre, mais aussi le plus joyeux des hommes, « heureux de n'avoir d'autre bien que Dieu, de n'attendre rien que de Dieu, de ne rien recevoir que pour l'amour de Dieu ».

Bernardone le poursuivit longtemps encore de ses malédictions. « De toutes les peines que j'ai eues à endurer, celle-ci m'a été la plus amère, » nous dira-t-il ; et un jour, avec cette originalité qui saisit d'abord et qui s'explique toujours, il adopta un mendiant. « Viens, lui dit-il, je serai ton fils, et chaque fois que mon père selon la nature me maudira, toi, tu me béniras ». Il suivait avec

son imperturbable logique, la vue que lui avaient donnée son génie et la grâce divine. Le pauvre était son père, de même que la pauvreté était sa mère et comme il avait encouru pour eux les malédictions paternelles, pauvre et pauvreté devaient lui faire la compensation en bénédictions.

C'est à ce moment que Picca disparaît de la vie de son fils. La grande tendresse qu'il avait pour elle lui imposait un devoir d'autant plus strict de se séparer complètement d'elle. Je pense que Jésus eut compassion de son serviteur, de son âme si aimante. Elle perdait la seule tendresse qu'elle eût eue jusque-là et, étant encore jeunette dans les voies de l'abnégation, elle n'avait pas pour se consoler les grandes caresses de l'amour divin. Le bon Jésus lui adoucit donc cette séparation: Il lui permit de l'effectuer sur une dernière preuve de délicate affection. François, avec grand courage, avait puni dans lui-même le délicat, l'élégant, le mondain, en s'imposant les compagnons les plus répugnants pour la délicatesse mondaine. Il s'était mis à soigner les lépreux, comme un soldat hardi se jette à l'endroit le plus épais de la bataille. Il cessa de s'approcher de sa mère pour ne pas lui communiquer le germe de l'épouvantable maladie. Ainsi put-elle croire que c'était par dévouement pour elle qu'il la quittait et elle put trouver dans cette pensée quelque consolation.

---

§ IV. — *La Mère de saint Honoré* (XIIIe *siècle*). — Il n'y a rien de poétique et de mélancolique

comme l'histoire de ce marchand de bœufs du Berry. Lorsqu'on cherche à résumer sa vie et que ce résumé, s'idéalisant comme il arrive presque toujours quand on songe aux saints, laisse dans l'imagination la vision des traits principaux de la biographie, on aperçoit une jeune physionomie bienveillante et rêveuse, une autre physionomie, de femme vieille mais également douce et attendrie, aussi inquiète que l'autre est sérieusement souriante. Toutes deux regardent avec une caressante charité des fêtes de fiançailles. La vision nous laisse voir ensuite des larmes maternelles, puis le même sourire paisible et presque triste du jeune homme. A l'arrière-plan un laurier vert qui se flétrit et disparaît derrière une trace de sang. Enfin de nombreux miracles recouvrent cette vision comme d'une auréole.

Nous savons beaucoup de la mort du Bienheureux Honoré ; de sa vie nous ne savons guère que sa charité, cette espèce de charité qui révèle une âme délicate et aimante : sa mère et lui portaient leur tendresse chrétienne à cette classe très touchante des pauvres, à ces jeunes filles que leur misère condamne à un célibat pour lequel elles n'ont aucune vocation. Les plus chères des œuvres de notre saint et de sa mère étaient donc les dots qu'ils distribuaient autour d'eux.

Son père, qui était un riche et actif marchand de bœufs du Berry, lui avait communiqué son activité et sa probité. Il tenait de sa mère la piété. Les habitudes commerciales d'un temps où les routes n'étaient ni aisées ni sûres, le forçaient à

faire de longs voyages à pied, en compagnie de domestiques, à la suite d'un grand troupeau de bœufs qu'il allait vendre dans les provinces voisines.

Ces absences l'avaient enrichi sans doute, et lui avaient permis d'augmenter ses revenus, de marier plus de filles pauvres et d'arrondir les dots.

Mais, en vieillissant, sa mère supportait moins bien la solitude. Elle se trouvait assez riche et eût voulu garder son fils à ses côtés.

Un jour du mois de janvier, qu'il se préparait à un nouveau voyage, elle se sentit plus affligée que jamais. Elle lui prit la main, l'emmena dans le jardin et, le faisant asseoir près d'un laurier qui était la gloire du jardinet, elle dit à son fils : « Je ne sais si c'est la vieillesse, mais je te vois partir avec plus de tristesse encore que d'habitude. Est-ce un pressentiment, un conseil que Dieu m'envoie ? Je crains que ce voyage ne soit malheureux. Ne pars pas, nous sommes riches, reste auprès de moi, qui n'ai pas une heure de repos aussi longtemps que tu es absent. »

Honoré embrassa tendrement sa mère. Il s'efforça de la rassurer : il était jeune, fort, sans crainte, habitué aux voyages. « On n'était jamais assez riche quand on avait tant de pauvres dans son voisinage. » D'ailleurs, il avait pris des rendez-vous, fait des promesses. Il fallait remplir son devoir avant tout. Sa mère le savait bien. Enfin, il ne partait pas seul. Il avait avec lui deux domestiques robustes. L'histoire nous a laissé leurs noms : Gabidier. C'étaient justement

ces Gabidier dont la sauvage rudesse effrayait la mère. « Et puis, disait-elle, tu vas de Buzençay à Thénezay : c'est un voyage d'un mois ; et rester un mois sans nouvelles de toi ! »

Honoré regarda autour de lui, leva les yeux au ciel. Puis, encouragé par quelque promesse céleste, il dit à sa mère en lui montrant le laurier : « Si vous voulez, chère mère, avoir de mes nouvelles, regardez ce laurier que mon père a planté le jour de ma naissance. Vous m'avez, un jour, raconté que, pendant une grave maladie que j'avais faite, il s'était mis à jaunir et qu'il était redevenu verdoyant quand je suis revenu moi-même à la santé. Je n'ai pu m'empêcher de penser qu'il y a quelque lien mystérieux entre cet arbre et moi, et que Notre-Seigneur, dans un but que nous ne connaissons pas, a mis quelque rapport entre sa vie et la mienne. Regardez-le donc chaque jour, et aussi longtemps qu'il restera vert, n'ayez aucune crainte. C'est lui, conclut-il en souriant et en embrassant de nouveau sa mère, qui sera chargé de vous donner, à chaque heure, des nouvelles de ma santé. Jamais vous ne pourriez trouver un commissionnaire aussi actif, aussi zélé. »

Le lendemain, après avoir porté un cierge devant l'autel de la sainte Vierge, Honoré partit. Nous n'avons pas besoin de dire quelles larmes versa la pauvre mère. Elle se consola un peu en venant s'installer auprès du laurier, qu'elle soignait, dont elle nettoyait les feuilles, dont elle éloignait les insectes, à qui, sans doute, elle demandait des nouvelles de son fils.

Pendant plusieurs jours, le laurier, toujours

vert, répondit que le fils se portait bien; que le voyage était heureux.

Le 9 janvier, la mère courut, dès son lever, vers le cher arbre. Il était jaune, flétri; elle saisit une branche qui se cassa.

Elle est d'abord sans voix, épouvantée. Mais c'est une femme aussi énergique que tendre. Elle sort, crie au secours; les voisins arrivent. Elle leur raconte l'histoire du laurier, les persuade que son fils, leur ami, est en grand danger.

Ils veulent douter, mais, pendant ce temps, le laurier, hier encore si vert, avait achevé de se flétrir et il était complètement mort. Cette merveille les convainc et les voici enfiévrés à leur tour. On court au clocher, on sonne le tocsin. Les paysans s'arment, se réunissent sur la place et déclarent qu'ils vont marcher au secours de leur concitoyen. Les plus lestes montent à cheval et les voici partis pour le Poitou.

La troupe d'hommes et de chevaux qui accompagnait Honoré n'était pas bien difficile à suivre. On retrouva donc aisément chacune de ses étapes. Dans chaque village on se rappelait fort bien avoir vu un homme jeune, avec une physionomie à la fois bienveillante et recueillie, dont la bonté, les allures franches et les charités qu'il répandait sur son passage, contrastaient avec la face sombre et sournoise des deux hommes qui l'accompagnaient. On arriva ainsi dans la partie du Poitou qui est aujourd'hui l'arrondissement de Parthenay, dans les Deux-Sèvres, à un hameau situé près de la paroisse de Thénezay. Là, tout brusquement, au milieu

d'une plaine inhabitée, les chevaux se cabrèrent. Ils refusèrent d'avancer.

Après de vains efforts pour vaincre leur obstination, les cavaliers mirent pied à terre et essayèrent de tirer par la bride leurs bêtes, jusque-là fort douces et dociles. Rien n'y fit. Qu'est-ce que cette plaine, et que s'y était-il passé ? Ils coururent à droite et à gauche pour trouver chez qui se renseigner. Ils aperçurent enfin, à l'extrémité du plateau et à demi cachée, à l'orée d'un bois, une maisonnette vers laquelle ils se dirigèrent.

Ils y trouvèrent une vieille femme qui, nouvellement installée dans cette chaumière et se trouvant hors de la route habituelle suivie par les voyageurs, ne connaissait pas Honoré. Mais elle raconta, avec une figure encore effrayée que, trois jours auparavant, un homme était venu lui demander à boire. Elle faisait le pain et avait épuisé toute sa provision d'eau ; et elle n'avait pas d'autre boisson à lui donner. Elle indiqua au voyageur, qui l'avait frappée par son air de bonté, une source qui coulait dans un bois de l'autre côté de la route.

Elle raconta ensuite que, peu de temps après, la pâte qu'elle pétrissait était devenue rouge. Elle avait été tellement épouvantée qu'elle s'était sauvée de la maison et, courant comme une folle dans la plaine, elle avait vu une troupe de bœufs qui rebroussaient chemin du côté de Poitiers.

Les gens de Buzençay crurent bien reconnaître Honoré dans le portrait que la vieille femme faisait du voyageur. Cette pâte, qui de-

vint si merveilleusement sanglante, les épouvanta à leur tour. Ils revinrent en hâte auprès de ceux de leurs compagnons qui étaient restés à garder les chevaux.

Ils les trouvent entourés d'une bande de cavaliers. C'étaient les gens de Thénezay escortant les officiers de la justice du seigneur de ce village. Ces derniers venus racontèrent qu'Honoré était aussi aimé, aussi vénéré en Poitou que dans le Berry. Son arrivée avait été annoncée à Thénezay. Comme il était parfait en tout et qu'il joignait l'exactitude à toutes ses vertus, quand on ne le vit pas arriver au jour dit, on s'inquiéta. Le lendemain, l'inquiétude augmentant, on courut aux nouvelles. On apprit que les frères Gabidier, les *valets de touche* d'Honoré, avaient été retrouvés la veille dans une foire où ils faisaient des dépenses tout à fait extraordinaires. On leur demanda d'où leur venait tant d'argent : ils répondirent mal ; puis, où étaient leur maître? ils furent encore plus embarrassés. On les avait arrêtés.

La justice de Thénezay commençait les recherches. Le récit de la vieille femme, rapporté et commenté, les laissa tous d'accord qu'il avait dû y avoir crime et que le lieu du crime n'était pas loin. Mais comment faire? La paysanne répéta ce qu'elle avait dit ; elle ne savait pas autre chose.

Alors un notable habitant de Buzençay qui, parent de la mère d'Honoré, avait voulu accompagner ses concitoyens, ouvrit un avis qui parut inspiré de Dieu : « Puisque ce sont les chevaux qui, en se cabrant et en s'obstinant à ne pas

vouloir avancer, nous ont donné l'éveil, c'est qu'ils ont reçu la mission de nous faire connaître la vérité. Les historiens nous racontent que parfois Dieu choisit les animaux pour faire valoir la justice et la vérité. Continuons donc de nous confier à leur instinct et à la volonté divine. »

Chaque cavalier remonte sur sa monture, et le cheval qui le premier s'était cabré et qui avait mainte fois porté Honoré, se dirigea délibérément vers la cabane de la vieille femme. Tous les chevaux suivirent docilement ; on eut dit qu'ils obéissaient à un ordre.

Là, le cheval quitte la grand'route, toujours suivi par ses compagnons, marchant avec gravité comme s'ils comprenaient qu'ils avaient à remplir un devoir providentiel. Il s'enfonce sans hésitation dans le bois, arrive à un taillis, et se précipitant malgré tous les efforts de son conducteur, il traverse les fourrés et s'arrête auprès d'une fontaine. Il se cabre de nouveau, refuse d'aller plus loin et toute la troupe chevaline entoure la fontaine, refusant également de faire un pas de plus.

On descend donc. Bientôt on croit apercevoir sur l'herbe une ligne rouge qui part du bord du ruisseau et qui va se perdre sous les arbres. On suit cette ligne, on avance, les chevaux semblent surveiller leurs cavaliers et approuver la marche suivie. On arrive à un grand tas de broussailles, dans le voisinage duquel les traces de sang deviennent plus visibles. On écarte les ronces et on aperçoit un cadavre sans tête. Les vêtements sont déchirés, personne ne peut reconnaître

avec certitude si ce corps est celui d'Honoré. On continue les recherches, et enfin on parvient à un endroit plus touffu où on trouve une tête, mais souillée de boue. On la porte pieusement jusqu'à la fontaine, on la lave et tout le monde reconnaît dans ce visage exsangue et déjà violacé, les traits du saint marchand.

On rapproche la tête du corps, et on le place respectueusement sur une civière qu'on porte à Thénezay.

Le Seigneur Jésus voulut montrer, à l'heure même, qu'il avait pris en grâce la grande charité, la tendresse filiale, la bonté pour les orphelines qui avaient distingué son serviteur Honoré, et déjà commença cette série de merveilles qui a rendu, jusqu'aujourd'hui, son culte célèbre dans cette partie du Berry et du Poitou. Plusieurs malades qui s'approchaient de la civière où reposaient les restes du saint furent guéris.

Ces merveilles augmentèrent encore le zèle de la justice. On fit comparaître les deux frères Gabidier qui, épouvantés, eux aussi, par les miracles, avouèrent tout.

Ils racontèrent qu'ayant enlevé une vache, ils l'avaient mêlée au troupeau. Honoré les avait forcés à ramener cette vache à son propriétaire. Eux, furieux de cette perte et de cette humiliation, ne voulaient plus servir un maître si probe, et devinant qu'on les renverrait à la fin du voyage, ils avaient suivi Honoré dans le bois où il allait boire ; et là, au moment où il se penchait sur la fontaine, ils lui avaient enfoncé le couteau dans la gorge. On les roua.

Il n'y a pas longtemps que leur race s'est

éteinte. Jusqu'au commencement de ce siècle il y avait, à Buzençay et aux environs, des familles de parias qu'on nommait la *race des Gabidiers*.

Le vieux parent dont la sagesse avait conduit à bien cette enquête judiciaire, se prépara à montrer de nouveau cette sagesse, en prenant cent précautions pour avertir la bonne mère de la mort du saint.

Ses précautions furent inutiles. Elle lui dit doucement qu'elle savait que le laurier ne s'était pas trompé, que le Bon Dieu, voulant récompenser le grand amour que son fils avait eu pour les pauvres, et son rare amour filial, avait chargé cet arbuste de lui dire la vérité. Elle était avertie de la mort d'Honoré ; elle savait quelle ne tarderait pas à le rejoindre et elle s'était préparée à la mort.

Le lendemain, en effet, on la trouva étendue sans vie, les mains jointes et la figure souriante, comme si elle eût obéi à un signe de son fils qui l'appelait auprès de lui dans le Ciel.

---

§ V. — *Blanche de Castille, Mère de saint Louis* (1214-1270). — Les historiens s'accordent à dire que la maîtresse qualité de la reine Blanche fut la fermeté. Il faut ajouter que ce fut la fermeté *christianisée*. Elle ne procède pas de l'orgueil, elle n'agit point par violence et ne s'obstine point par déraison. Elle procède du devoir, agit avec bon sens et comme elle n'a pas de haine, elle peut s'arrêter là où la raison, la politique

ou la charité le conseillent. Blanche aime les avis, suit les bons; et restant douce en sa ténacité, réfléchie en son action, mettant au-dessus de tout la justice, elle n'exaspère pas pour toujours les hommes qu'elle contraint à obéir.

Cette fermeté de Blanche, nous la retrouvons en saint Louis, non plus seulement christianisée mais sanctifiée, par une sorte de transfusion d'héroïsme dans les qualités maternelles. Ainsi tandis que Blanche, teintant de grâce sa fermeté, force l'inimitié de Thibaud de Champagne à devenir ce dévouement chevaleresque qui, à plusieurs reprises, sauva le roi et l'unité française, Louis, vaincu, esclave, moribond, le cimeterre sur la gorge, abat, avec son énergie nourrie de patience et de justice, la haine furieuse des émirs musulmans.

L'Église en ne canonisant pas Blanche, qui paraît sainte par tant de côtés, a indiqué qu'il y avait quelques points défectueux dans ce caractère, humainement parlant, admirable. Quelques contemporains ont, en effet, accusé sa fermeté d'avoir été impérieuse, jalouse même. Ces contemporains doivent-ils être crus? Non pas complètement. La vaillante reine avait soulevé quatre espèces de haines qui sont implacables : la haine patriotique, la haine gallicane, la haine universitaire, la haine anglaise.

On ne lui pardonnait pas plus d'être Espagnole qu'on ne pardonna à Marie-Antoinette d'être Autrichienne. Joinville nous le dit : « La mère du béni roi, qui était venue d'Espagne, n'avait ni parents ni amis dans tout le royaume de France ».

Le gallicanisme ne pouvait lui pardonner son attachement indéracinable au Saint-Siège, sa confiance dans le sage cardinal Romain. On ne comprenait pas que, en dehors même de sa piété qui l'attachait à la Papauté, elle montrait ainsi un grand sens politique : Rome était le refuge de l'humanité. Toutes les faiblesses comme tous les opprimés y venaient crier à l'aide. De même que la pauvre reine Ingelburge, calomniée par le mépris de Philippe-Auguste, éperdue au milieu d'un pays dont elle ne connaissait même pas la langue, de même qu'elle n'eut qu'un cri d'appel : « Rome! Rome! » de même Blanche, suspecte parce qu'elle était étrangère, s'appuyait sur Rome, impartiale au milieu de tous ses enfants. D'ailleurs la Papauté exerçait une puissance temporelle considérable, qu'il était bon d'avoir de son parti. Enfin laisser écraser le pape par l'empereur, c'eût été attirer sur la France, à bref délai, toutes les forces de l'Europe : le souvenir d'Othon et de la bataille de Bouvines n'était pas si loin !

Les écoliers ne devaient jamais oublier la sévérité avec laquelle la régente les avait traités et comment elle avait pris parti contre eux pour la bourgeoisie parisienne, qui le méritait pour l'attachement enthousiaste des Parisiens à la royauté.

L'Angleterre, envahie par son mari, à son instigation et pour faire valoir les droits qu'elle avait sur ce pays, l'Angleterre ne pouvait jamais lui pardonner d'avoir presque toujours été battue par la politique et les armées de la régente.

Les calomnies sortirent donc aussi grossières

qu'injustes de ces quatre sources. Il faut s'étonner qu'elles ne fussent pas plus abondantes. En tout cas, la vie entière de la reine met à néant les plus viles de ces accusations. Dans cette vie, nous indiquons seulement deux faits, l'éducation qu'elle donne à ses enfants et l'amour ardent, respectueux qu'ils lui gardèrent. Ces deux faits prouvent une élévation morale indiscutable.

Le principe qui caractérise cette éducation, a frappé tous les historiens par sa grandeur morale et il n'est pas de pensée plus connue que celle qui se dégage de cette phrase : « Le béni Louis répéta à plusieurs reprises : « Madame disait de moi, qu'elle aimait par-dessus toute créature, que si j'étais malade à la mort et ne pusse être guéri qu'en faisant telle chose qui fût un péché mortel, elle me laisserait plutôt mourir que de consentir à courroucer mon Créateur d'une façon damnable. »

L'amour des enfants pour cette mère austère, saint Louis nous l'indique par toute sa vie ; nous le verrons surtout à la mort de Blanche.

Nous ne voulons pas nier que Blanche n'eût l'envers de ses qualités. Habituée à traiter de grandes affaires, à diriger la politique française en un des moments les plus périlleux de notre histoire, contrainte à se défier de la fourberie, de l'indiscrétion, de la trahison, elle dut laisser croître l'esprit de domination qui était en elle. L'exercice de l'autorité lui donna parfois des allures impérieuses ; et, jalouse de cette autorité, elle paraît quelquefois encore l'être des sentiments de ses amis et de son fils.

Nous constaterons, du reste, que les trois anec-

dotes qu'on cite principalement pour prouver cette nature impérieuse et jalouse ont été dénaturées. A côté de cela quelle vigilance sur elle-même ; que de preuves, non seulement d'une piété à la fois candide et grande, mais d'humilité, de douceur et de facile soumission ! J'en citerai une, la moins connue de tous.

L'évêque Guillaume, de Paris, savait que les Frères Prêcheurs de cette ville étaient endettés et qu'ils ne pouvaient satisfaire à leurs obligations. Il s'en alla trouver la reine Blanche, dont il était le confesseur ; et, comme elle devait partir en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle ; qu'elle avait fait des préparatifs considérables et fort coûteux, il lui demanda si tout était bien prêt.

« Oui, seigneur, répondit-elle.

— Eh bien, madame, vous avez fait beaucoup de dépenses inutiles pour être glorifiée aux yeux du monde, pour étaler votre magnificence au pays d'où vous êtes sortie. Tout cela ne pouvait-il pas trouver un meilleur emploi ?

— Parlez, seigneur, fit la reine, je suis disposée à suivre vos conseils.

— Je ne vous en donnerai qu'un, mais un bon, et je m'engage à répondre pour vous, sur ce point, au tribunal du Juge suprême. Voilà nos Frères Prêcheurs, qui sont appelés les Frères de Saint-Jacques et qui ont pour quinze cents livres de dettes ou environ. Prenez la gourde, et le bâton, et allez à Saint-Jacques, c'est-à-dire à leur couvent : là vous leur remettrez la somme. C'est moi qui modifie ainsi votre vœu et qui prends l'entière responsabilité de la chose. Croyez-moi, vous

vous en trouverez mieux que de tout le faste et de l'appareil superflu dont vous vouliez vous entourer. »

Et la reine, en femme très sage, acquiesça au désir du saint homme.

Elle était l'une des filles de cet illustre roi de Castille, Alphonse le Noble, vaillant et pieux, qui remporta une de ces victoires décisives pour la civilisation, et qui honora François d'Assise. La victoire de Tolosa, qui enraya définitivement l'invasion musulmane, et l'accueil fait au séraphique mendiant avaient suivi d'environ douze ans le mariage de sa fille Blanche avec Louis Cœur de Lion, fils de Philippe-Auguste. Le mariage avait eu lieu en 1200. Louis avait treize ans, Blanche quinze. Sa beauté, la grâce svelte de sa tournure, cette naïve majesté, ce mélange de dignité et de charme qui décelaient la double qualité de son naturel aimant et ferme, excitèrent l'enthousiasme universel. Ses contemporains sont unanimement émus. « C'est, dit l'austère *Chronique de Sigebert* une jeune fille dont le corps et l'âme méritent d'être également honorés. » Le poète Guillaume le Breton exulte. On nous pardonnera de citer de lui un vers latin :

Candida candescens candore et cordis et oris.

Blanche resplendissait de la blancheur de son cœur et de son visage. » « La plus belle dame, que l'en puist veoir ne regarder, disent les *Grandes Chroniques*, très bonne et très belle, très noble jeune fille, et sage solidement ». « Elle fut, dit Guillaume de Nangis, véritablement aimée de Dieu et des hommes ». « La plus avisée

femme de son temps, dit un autre, et en envoyant Blanche à la France, Dieu lui envoya tous les biens. »

Elle fut surtout chère à son mari sur qui elle prit de l'autorité et dont, avec un amour fidèle, elle guida la nature chevaleresque et pieuse, mais impétueuse et étourdie.

Elle plut également à l'habile Philippe-Auguste qui, prévoyant qu'elle aurait un rôle important à remplir auprès d'un prince plus guerrier que diplomate, aimait, dit-on, à l'instruire des grandes affaires de l'État. Ce fut plus tard, quand sortie de l'adolescence, elle eût pu prouver la sagacité et la fermeté de son intelligence, qu'elle reçut ses graves confidences. A son arrivée en France on eût dû la mettre sous la conduite de la reine, Ingelburge. On connaît la lugubre histoire de celle-ci. Répudiée par le roi, défendue par la Papauté qui ne voulait pas laisser porter atteinte au mariage chrétien, elle venait, au temps même du mariage de Blanche, de reprendre son titre de reine. Extérieurement respectée, toujours détestée, elle avait plus besoin d'appui qu'elle n'était en situation d'en donner. Blanche s'attacha à cette reine, étrangère comme elle, dédaignée par les grands seigneurs comme elle pourrait l'être un jour, du reste pieuse et douce, non sans dignité pourtant. Toutefois ce fut à la vieille et sage reine Alix de Champagne, mère de Philippe-Auguste, que la jeune épouse fut confiée.

Quelques années après le mariage, en 1205, naquirent d'abord une fille qui ne vécut pas, un fils, Philippe, qui mourut quatre ans après la naissance de Louis. Celui-ci naquit en 1214.

Les *Annales dominicaines* assurent que la naissance de celui qui devait être un si grand roi fut due aux prières de saint Dominique, qui avait mis l'enfant à venir sous la protection de Notre-Dame du Rosaire.

A cette heure, comme en toutes les circonstances graves de sa vie, Blanche montre son énergie en même temps que sa piété. Louis venait au monde. C'était le 25 avril, le jour de saint Marc. Blanche écoutait. Elle demanda pourquoi les cloches, qui annonçaient habituellement la procession solennelle, avaient cessé de sonner. On lui répondit que c'était pour ne pas la fatiguer. Elle se souleva, ordonna que les cloches reprissent leurs volées et que, sur l'heure, on la transportât dans un endroit reculé où leur son ne parviendrait pas.

Elle eut encore cinq fils, dont trois ne vécurent pas, et une fille, la Bienheureuse Isabelle, qui naquit en 1225.

L'éducation, d'abord commune entre les fils, fut poussée assez loin pour que Louis apprît le latin. L'avenir qui lui était réservé lui imposant des devoirs particuliers, exigea aussi une éducation particulière. Le *Confesseur de la reine Marguerite* nous en donne les détails. Avant de les exposer nous pouvons faire justice de la première des calomnies qui assaillirent Blanche. On connaît l'anecdote. Blanche, furieuse de voir une dame de la cour donner le sein à l'enfant qui criait famine, aurait saisi violemment le petit Louis et lui eût fait rendre le lait qu'il avait pris, ne voulant qu'aucun lait autre que le sien ne nourrît son enfant. Ce récit fit, jusqu'en

ces derniers temps, partie intégrante de l'histoire. Malheureusement pour lui, on a découvert naguère que Louis avait une nourrice. Les archives de la Chambre des comptes nous donnent même son nom : elle s'appelait *Marie la Picarde*.

Mais Blanche ne délègue pas à d'autres les soins intellectuels de l'éducation. « Elle instruisit le futur roi comme il seyait à celui qui devait gouverner un grand royaume. Il fut élevé bien et saintement par les soins de cette mère qui lui donnait les bons exemples avec les bons enseignements. Elle lui apprenait à faire ce qui doit plaire à Dieu, par quoi les bons princes, comme tous les autres bons chrétiens, doivent témoigner leur respect pour Notre-Seigneur et éviter ce qui est contraire à la volonté de Dieu. Elle choisissait soigneusement ceux qui devaient le surveiller et l'instruire, et mettait à côté de lui des hommes de bon conseil qui devaient lui apprendre à gouverner loyalement, sagement et vigoureusement. Elle même l'aidait, et il l'honora toujours d'un grand respect, parce qu'elle était bonne dame, et sage et noble femme, parce qu'elle aimait et craignait Dieu. Quand il eut le gouvernement de son royaume, il ne voulut pas s'éloigner d'elle, et lui demandait conseil quand il le croyait profitable. La vie qu'il mena, et où il persévéra jusqu'à la fin, démontre qu'il avait été dès le commencement enseigné à faire tout bien et à éviter tout mal. En effet le béni saint Louis ne perdit pas le temps où l'homme doit apprendre à endurer le travail, à enrichir son esprit, à former son corps aux exercices. Et ce temps de jeunesse, il le passa saintement.

Toutefois la bonne dame, tout en le gardant diligemment, le faisait aller en nobles atours, comme il convenait à un si grand roi. Quand il eût l'âge de quatorze ans, elle lui fit apprendre à chasser au bois et en rivière, à jouer aux jeux honnêtes et convenables, à fuir ceux qui étaient inconvenants ainsi que toute déshonnêteté et laideur.

» Même à cet âge, il avait toujours avec lui son maître, qui l'instruisait aux belles-lettres, et le béni saint Louis le dit souvent : encore quand il fut roi, ce maître le battait, pour lui apprendre le respect de la discipline. La bonne dame voulut aussi qu'il entendît chaque jour la messe et les vêpres en musique, tous les offices canoniaux également. Elle lui avait appris toute douceur, à ne jamais faire injure à personne, par fait ou parole, à ne mépriser ou blâmer qui que ce soit. Il reprenait doucement ceux qui faisaient mal ou quelque chose qui eût pu le fâcher; il disait simplement : « Soyez en paix, ne faites plus désormais telle chose qui pourrait vous amener de la peine. » Et à chacun il parlait toujours au pluriel. Il ne chantait pas de chansons mondaines ; il ne souffrait pas qu'on les chantât. Il avait un écuyer qui était, au temps de sa jeunesse, un habile musicien ; il lui commanda de ne plus chanter de telles chansons, mais d'apprendre de belles antiennes à Notre-Dame, notamment l'*Ave maris stella*, quoique ce fût bien difficile à apprendre ; ces antiennes ils les chantaient à eux deux.

Louis n'était pas seul, parmi les princes contemporains, à pratiquer ainsi la piété. Bérangère, la sœur de Blanche, avait donné la même édu-

cation à son fils saint Ferdinand, roi de Castille. Henri III, roi d'Angleterre, entendait chaque jours plusieurs messes basses et trois messes chantées, et, pour nous arrêter là, le bon chevalier au cœur de lion, Richard, se levait chaque jour pour entendre les matines et il ne quittait pas l'église que tout l'office ne fût terminé.

Joinville nous donne un curieux petit détail. Le roi est en Égypte. Il assemble ses chevaliers ; il s'agit de prendre une grave détermination. « Le dimanche suivant nous revînmes tous devant le roi et quand nous fûmes tous réunis, il commença par faire le signe de la croix sur sa bouche, selon sa coutume. C'était, disait-il, un enseignement de sa mère qui lui avait appris à invoquer ainsi le secours de Dieu et la lumière du Saint-Esprit, avant de parler.

De la bonté de cette éducation, le pape Innocent IV nous est garant. Nous avons une lettre de lui, adressée à Blanche, qui se termine par ce résumé de toute la vie de notre reine : « Cette foi et cette dévotion, vous les avez reçues, très chère fille, de vos chrétiens parents ; elles s'entretinrent auprès d'un époux digne de vous, et la pieuse éducation que vous avez donnée à vos fils les leur ont léguées comme un héritage. » Dans une autre lettre, il lui dira encore : « Tous les fidèles unissent l'éloge de vos fils au vôtre. Dès leur enfance, vous leur avez enseigné la crainte du Seigneur et son amour. »

Sa surveillance était continuelle. Deux prud'hommes, chevaliers de haute vertu, Pierre de Loisi et Pierre de Laon, couchaient à tour de rôle dans la chambre du jeune prince. Elle-

même se levait parfois la nuit, et venait jusqu'à cette chambre pour voir si son corps ou son âme ne couraient aucun danger. Elle le voulait parfait. Le plus innocent serment blessait sa délicatesse. Un jour elle entendit Louis jurer : *Par les saints de céans!* Elle l'en reprit. Il ne dit plus désormais que : *En nom de moi.* Plus tard il trouva même cela déplaisant, et le *Confesseur* nous apprend qu'il n'employait plus que les simples paroles « oui » et « non ».

Les chroniqueurs nous montrent Louis, déjà adolescent, partageant avec sa sœur, la douce Isabelle, les bienfaits de cette éducation pieuse. Il récitait avec elle les heures canoniales ; avec elle encore il apprenait de leur mère à aimer saint François d'Assise qui devait les compter tous trois, à des titres différents, parmi ses enfants.

La Providence voulait préparer Blanche aux grandes affaires qu'elle aurait à traiter dans la suite. Elle se trouva fort mêlée, à cause des droits qu'elle avait à la couronne d'Angleterre, à la conquête de ce royaume. Nous ne voulons pas ici nous occuper de la vie politique de notre reine. L'éducation qu'elle donna au saint son fils et quelques traits de son propre caractère suffisent à cette esquisse. Toutefois nous ne résistons pas à raconter la scène où la *Chronique de Reims* nous montre Blanche, jeune épouse, et loin encore de cette gravité diplomatique qu'elle saura mélanger à son ardeur naturelle.

Son mari, après avoir été envoyé par le Pape et reçu comme un sauveur par les communes anglaises et la plupart des barons, est abandonné de l'un et des autres. Il se trouve mal en

point. Il demande à son père Philippe-Auguste des secours. Celui-ci refusa.

« Il advint que Monseigneur Louis se trouva sans argent; il demanda à son père qu'il lui en envoyât. Le roi dit que, « par la lance de saint Jacques! » il n'en ferait rien. Madame Blanche le sut, elle vint au roi et lui dit : « Comment, Sire, laisserez-vous votre fils mourir en terre étrangère, votre fils, celui qui doit être votre héritier? Envoyez-lui ce dont il a besoin, ou, du moins, les revenus de son patrimoine. — Certes, Blanche, je n'en ferai rien. — Non, Sire? dit la dame. — Non, vrai, dit le roi. — Alors je sais bien ce que je ferai, dit la Dame. — Et que ferez-vous? dit le roi. — Par la Bénie Mère de Dieu, j'ai de beaux enfants de mon seigneur, je les mettrai en gage et je trouverai bien quelqu'un qui me prêtera sur eux. » Elle s'éloigna du roi, comme hors d'elle-même. Le roi crut alors que cela était sérieux. Il la fit appeler : « Blanche, je vous donnerai sur mon trésor tout ce que vous voudrez; faites-en ce que vous voudrez et trouverez bien. — Sire, dit Madame Blanche, vous parlez bien. »

L'habile roi mourut en 1223. En 1225, Louis le Lion part pour la croisade contre les Albigeois. Les adieux sont touchants. Il donne à sa femme le royaume à gouverner « et bien le pouvez faire, car vous êtes accorte et bien avisée ». La voilà bien jugée en deux mots, et c'est cette sagacité non moins que cette grâce qui viendront en aide à sa fermeté pour triompher des périls qui se lèvent à l'horizon. Le chevaleresque Louis les entrevit. « S'il m'arrivait malechance, je vous prie, Madame, de vous souvenir de moi,

car je m'en vais le cœur plein de vous. »

Elle ne devait plus le revoir. Le 8 novembre 1226, la royauté française, l'unité de la France, l'avenir de la patrie, n'avaient plus d'autres défenseurs apparents que cette jeune femme étrangère. Les chroniqueurs insistent là-dessus. Le roi, un enfant de onze ans, avait contre lui toute la féodalité, à peine affaiblie depuis le jour où le seigneur de Montlhéry tenait la royauté en échec, mais « elle prit *courage d'homme en cœur de femme*; Blanche administra vigoureusement, sagement, puissamment, droiturément, et, par sa fine prévoyance, elle défendit les droits du royaume contre les adversaires nombreux qui se montraient déjà. »

Parmi eux, le plus rapproché et le plus dangereux était Thibaud de Champagne. Elle sut d'abord le désarmer, puis le conquérir et en faire un allié fidèle, aussi bien par sa fermeté que par son habileté.

Cette habileté, comme Louis VIII l'avait dit, était accorte autant qu'avisée et elle utilisait cette grâce féminine, à la fois pure et puissante, qui correspondait à l'instinct chevaleresque.

Ici nous sommes en présence de la seconde calomnie. Les vilains d'alors et de plus tard, insinuèrent que cet attachement du comte de Champagne pour Blanche n'avait éte ni purement platonique ni sans réciprocité.

Quand toute la pieuse et ferme vie de la reine, quand le persévérant respect de ses enfants ne détruiraient pas cette accusation, Thibaud lui-même protesterait naïvement, par ses poésies plaintives, par toute sa conduite, qui est celle d'un chevalier fidèle et non récompensé. On

donne, pour preuve de l'amour, la jalousie de Blanche et cette jalousie on la démontre uniquement par ce que la reine empêche le mariage de son féal ami avec Yolande de Bretagne. Mais la lettre même qui porte défense, au nom du roi, d'effectuer cette union, en explique la raison ; c'est que la politique royale ne pouvait tolérer de voir le père de Yolande, l'habile et puissant Pierre Mauclerc, installé sous le nom de sa fille aux portes de Paris. « Vous savez, dit cette lettre officielle, que le comte de Bretagne a pris fait contre le roi, plus que nul homme qui vive. »

On peut supposer que Blanche n'aurait pas emprunté, pour dévoiler une fureur jalouse, la main, le parchemin et les sceaux du chancelier. D'ailleurs la réponse est précise : Peu de temps après, Blanche poussait Thibaud à épouser la fille, non plus d'un ennemi mais d'un allié, Marguerite de Bourbon.

Le soin qu'elle prit de s'entourer et d'entourer son fils des prud'hommes qui avaient été dans les conseils des deux rois précédents, ne lui évita pas d'autres et plus basses calomnies. Dieu voulut que cette grande et glorieuse vie ne fût pas sans ces épreuves humiliantes, les plus douloureuses pour un cœur pur et fier.

Peut-être voulut-il lui faire expier cet esprit dominateur dont elle ne sut pas toujours assez se défier et qu'elle laissa voir, dit-on, à propos de Marguerite, l'épouse de saint Louis. C'était elle pourtant qui l'avait choisie ; elle avait envoyé un de ses conseillers, Gauthier, évêque de Sens, la demander en mariage à Raymond de

Provence, son père, et ce mariage avait eu lieu en 1234.

Joinville indique ouvertement que Blanche ne permettait pas à son fils, qui n'avait encore que dix-neuf ans, de passer toutes ses journées avec sa femme et l'on a un écrit de Marguerite elle-même qui s'en plaint. Blanche avait-elle déjà deviné que sa belle-fille, charmante et parfaite d'ailleurs et dont son confesseur nous apprend à aimer les grâces naïves, n'était pas sans désir de jouer un rôle politique? Tenace et aimant le pouvoir, Marguerite appartenait par sa mère à cette race de Savoie, race besogneuse, ambitieuse, dont l'activité remuante mettait le trouble partout où on lui laissait ombre d'autorité. En ce moment même, une sœur de Marguerite avait rallumé la guerre civile en Angleterre, en mettant ses oncles à la tête du gouvernement. Blanche ne voulut pas laisser défaire par cette jeune femme, plus active qu'avisée, l'éducation royale qu'elle avait faite, ni céder l'influence aux Savoyards et aux Provençaux. Voilà l'explication de cette jalousie, dont Louis non seulement ne se plaignait pas, mais qu'il ne paraissait même jamais sentir. Non qu'il ne sût résister, même à sa mère, quand il le croyait de son devoir. Nous le voyons bien, quand elle se précipite vainement à ses pieds en compagnie de Marguerite pour le prier de retarder son départ pour la croisade.

A part cela, sa tendresse et son respect étaient touchants. Quand il alla, en 1247, avec sa mère, ses frères et sa sœur Isabelle, assister à la translation des reliques de saint Édouard à

l'abbaye de Poligny, il refusa tout honneur et il dit : « Faites cet accueil à ma mère, je m'en tiendrai plus honoré. »

Mais le voici s'embarquant pour l'Égypte. « Beau très cher fils, s'écria Blanche, comment mon cœur pourra-t-il endurer notre séparation? Certes, il sera plus dur que pierre s'il ne se fend, car vous avez été le meilleur fils que jamais mère eût eu. » Elle tomba pâmée, le roi la redressa en pleurant et elle lui dit : « Beau tendre fils, jamais je ne vous verrai plus, le cœur me le dit bien! » Elle disait vrai, car elle mourut avant qu'il ne revînt!

Quand, Louis alors en Asie, apprit cette mort, il fondit en larmes, s'agenouilla et dit : « Sire Dieu, je vous rends grâce de m'avoir prêté si longuement ma chère mère. Il est bien vrai, beau très doux Père de Jésus-Christ, que j'aimais ma mère par-dessus toute créature qui fût en ce siècle mortel, *car elle l'avait bien mérité*, mais puisque c'est votre volonté qu'elle soit morte, que soit béni votre nom ! »

Nous l'avons dit, la Providence, qui avait donné à Blanche de faire tant de bien, tant de grandes choses patriotiques, ne l'avait pas laissée sans angoisses intellectuelles et sans douleurs morales. Ce n'avait pas été sans l'aide d'une préoccupation intense qu'elle put arriver à triompher d'ennemis dont quelques-uns furent de proches parents. La mort de son mari, de beaucoup de ses enfants, particulièrement des princes Jean et Dagobert, qui moururent l'un à dix ans, l'autre à treize ans, tant d'autre coups parmi lesquels il faut compter ceux de la calomnie, l'avaient

assombrie. Les désastres de la croisade, la prise du roi activèrent sa mort.

On nous la représente, en contraste avec cette jeune fille gracieuse, svelte, éblouissante de beauté qui arrivait en 1210 en France, on nous la représente en 1252 le long des cloîtres de l'abbaye de Maubuisson, marchant silencieusement, les mains croisées, les lèvres minces et blanches, la figure émaciée. La mort approchait. Elle voulut éteindre dans l'humilité les derniers reflets d'une des plus grandes gloires qu'une femme ait eues. Elle fit vœu d'obéissance entre les mains de l'abbesse de Maubuisson. Devenue une des plus humbles filles de l'Ordre de Saint-Benoît, et revêtue de la robe de laine blanche, elle se coucha sur son lit mortuaire : une planche avec de la paille et un drap de serge. Toute la cour était là, toute la famille, sauf le fils bien-aimé, le roi de France qui est esclave des musulmans; là aussi ce qui lui restait des vieilles amies de sa jeunesse; des évêques, quelques-uns de ces fils de Saint-François et de Saint-Dominique, ses frères en Dieu, qu'elle avait tant aimés et protégés. Les conseillers qui l'avaient aidée dans les premiers périls, ceux qui travaillaient à conserver les fruits de la victoire, entouraient son lit. Elle était étendue, muette. Tout d'un coup elle s'agite, on entend un reste de cette charmante et puissante voix ; elle murmurait un verset de la prière des agonisants : *Approchez, saints de Dieu.* Les évêques, les prêtres, les dominicains, les franciscains continuèrent : — *Allez au-devant d'elle, Anges du Seigneur, prenez son âme et la portez en pré-*

sence du Très-Haut! La douce Isabelle prit sa mère dans ses bras, et Blanche rendit l'esprit.

Encore une fois, je n'ai pas voulu étudier la vie politique, qui est connue de tous; en voici le glorieux résumé : Blanche avait résisté, à quatre ligues des plus puissants seigneurs de France, à l'Angleterre, à des provinces révoltées, aux Albigeois comme aux Pastoureaux; et elle donna à l'Église un saint et une sainte, à la France, le Mâconnais, le Poitou, la Provence et le Languedoc.

---

§ VI. — *Donna Maria Rotelli, mère de saint Bonaventure* (1225-1274.) — Lucrèce, dans une image saisissante, nous montre les *cursores vitæ*, les courriers de la vie humaine, qui se transmettent l'un à l'autre les flambeaux de la civilisation. Les saints sont les *cursores cœli*, les courriers du Ciel, qui se passent de main en main les preuves éblouissantes de la Divinité du Christ et les promènent à travers l'histoire. Il vaudrait mieux dire qu'ils sont eux-mêmes les flambeaux car ce qu'ils ont en eux c'est Dieu, le Dieu de lumière, le Dieu de force aussi.

Il y a, en effet, une saisissante preuve du souffle divin qui les anime, dans cette clarté qui sort des saints. Car la lumière qui est en eux illumine non pas un coin particulier de l'esprit mais l'esprit tout entier ; et la force intérieure qui les meut porte au-dessus du niveau moyen de l'humanité non pas seulement telle ou telle partie de l'âme, mais toute l'âme. La science élève l'intel-

ligence, la poésie élève le cœur, la philosophie élève la volonté ; la sainteté seule élève à la fois l'intelligence, le cœur, la volonté. La sainteté n'a pas donné à tous du talent, mais à tous elle a donné une élévation de toutes les facultés, incomparablement supérieure à ce qu'ils eussent pu espérer sans elle. Chez ceux qui ont reçu, en don naturel, le génie, elle pousse l'âme au niveau de l'intelligence. Thomas d'Aquin, sans la sainteté, eût laissé atrophier par l'ambition, par la fatigue des passions ou les distractions des plaisirs, une partie de son intellect : la sainteté le lui conserve tout entier, et tout entier dans les hauteurs, en compagnie d'une âme également surélevée. Louis IX sans la sainteté n'eût pas présenté ce spectacle rare et par où il l'emporte sur tous les princes, le spectacle d'un roi qui remplit avec une égale supériorité tous les devoirs de son office royal. Sans la sainteté Bonaventure eût pu être un docteur, il n'eût pas été le Docteur Séraphique.

Séraphique ! Ce mot suave, qui représente bien l'une des âmes les plus suaves qui aient existé, je voudrais pouvoir l'appliquer à la mère de mon saint, à donna Maria Rotelli, car elle mena son fils à l'entrée du chemin où il devait recueillir la pleine moisson des fruits de la Science et des fleurs du *Séraphisme*. Après lui en avoir ouvert l'accès, elle l'y conduisit et elle disparut. L'enfant n'avait plus besoin d'elle, saint François avait mis sur lui sa main miraculeuse.

Donna Maria était de vieille famille toscane noble et riche, et avait épousé un gentilhomme florentin, Jean de Fidenza. L'enfant reçut au

baptême le nom de son père. L'histoire ne nous signale aucun de ces faits merveilleux qui ont annoncé ou accompagné la naissance de tant de saints. Donna Maria ne paraît pas avoir songé tout d'abord à donner son fils à Jésus. Il le lui prit et elle le Lui abandonna avec une générosité touchante. Elle veilla à ce qu'il ne Lui échappât plus et à ce qu'il devînt un don précieux pour le cœur aimant du Maître de toute bonté et de toute pureté.

L'enfant tomba malade. Quand la mère vit que tous ses soins étaient vains, que les efforts des médecins étaient également inutiles, quand ils lui eurent annoncé que l'enfant allait mourir, elle revit cette scène touchante où Marthe et Marie disaient au doux Jésus : « Seigneur, celui qui est mort c'est votre ami, redonnez-lui la vie pour qu'il continue à vous aimer. » Elle prit l'enfant, l'offrit à l'Église et elle dit au Seigneur : « Ne rendrez-vous pas la vie à celui qui sera toujours votre ami? » François d'Assise vivait encore, mais il avait fait tant de miracles, il était si resplendissant d'amour divin qu'il était déjà comme canonisé et revêtu des privilèges des esprits célestes. Donna Maria promit son enfant moribond à saint François. « Que Notre-Seigneur le sauve par votre intercession et je le revêtirai de votre habit et je vous le donnerai ! »

Sur l'heure il fut guéri. Quelque temps après, François vint visiter la ville de Balnea-Regia où demeuraient le père et la mère du petit ressuscité. Il regarda longtemps l'enfant dont la figure angélique le frappa, et, saisi d'un esprit prophétique, il entrevit, dans l'obscurité, pour lui lumineuse,

des temps futurs, les grandeurs de cette intelligence, les douceurs de cette âme, la vigueur de cet apôtre, la science de ce Docteur, le bien immense qu'il ferait à son Ordre. Il s'écria comme en un rêve : « O Buona Ventura ! » Quelle admirable rencontre, quel don précieux Dieu fait à son Église, à ses fils les mendiants du Christ !

A quelque temps de là, le grand saint mourut. Mais il avait laissé le parfum de sa sainteté dans l'âme déjà sage et vigoureuse de donna Maria. Elle se dit — et c'est là une des gracieuses recherches de l'amour chrétien — que cet enfant dont le saint avait prophétisé la grandeur angélique n'était plus son enfant mais un dépôt que Dieu lui avait confié pour le rendre à l'Ordre des Franciscains. Désormais elle le voulut digne de cette vocation supérieure, de cette grande destinée monacale, de cette Bonne Aventure que le patriarche avait promise en lui à ses enfants. Comme il avait l'habit des Frères Mineurs, elle le revêtit de leurs vertus, l'amour de Dieu, le dédain du monde, l'effroi du mal, la douceur, l'humilité.

Mais l'Ordre ne visait pas uniquement à une sanctification individuelle ; il était le sanctificateur de la société. Il fallait que la pauvreté fût non seulement secourue mais honorée, et que la science des descendants cultivât les germes déposés dans l'humanité par les miracles du Père. Donna Maria fit donc parcourir à son fils le cycle fort étendu des connaissances d'alors. Il le parcourut avec une aisance intellectuelle si étonnante que la mère ne pouvait discerner ce qui l'emporterait en lui du génie ou de la piété. Il lui

parut qu'il montait vers le Ciel poussé d'en bas par le souffle puissant de la philosophie, attiré en haut par l'inspiration céleste de l'amour pour Jésus. Quand il fut devenu aussi lumineux que pur, aussi instruit qu'humble, aussi vêtu d'abnégation que de notions, aussi éloquent par l'exemple que par la parole, donna Maria se dit qu'elle pouvait remettre à l'Ordre le trésor qui lui avait été confié.

Bonaventure avait vingt et un ans. Elle l'amena sous cette règle austère où il se courba comme un petit enfant; et comme elle avait rempli la mission pour laquelle elle était née, qui était d'allumer l'un des deux grands phares destinés à donner l'auréole catholique à la Renaissance féodale du XIIIe siècle, donna Maria disparaît à nos yeux.

---

§ VII. — *Théodora, Mère de saint Thomas d'Aquin* (1226-1274). — La maternité chrétienne est le plus utile ressort de civilisation que la raison puisse désirer. Elle maintient en équilibre les trois éléments nécessaires pour le développement sage de cette civilisation. Elle défend les leçons du passé contre l'oubli, car elle respecte la tradition; elle protège la paisible jouissance du présent, parce qu'elle prêche la pureté; et, en forçant la jeunesse à la réflexion, elle prépare l'avenir logique et ferme.

Elle est plus admirable encore dans l'ordre moral que dans l'ordre social, car ce n'est pas seulement le passé, le présent et l'avenir

humains qu'elle donne, c'est encore l'éternité.

Mais la Maternité chrétienne ne peut montrer son excellence qu'à la condition de respecter avec désintéressement les vocations éprouvées. La vocation de chacun c'est ce qui crée le mouvement de la masse; et ce mouvement doit être protégé contre la tradition, de même que la tradition doit être défendue contre l'individualisme. Entre l'immobilité chinoise et la course révolutionnaire, il y a la marche chrétienne.

Parfois la tendresse maternelle l'emporte sur ce respect de la vocation. La maternité chrétienne, même représentée par des femmes de haute intelligence, par des femmes vertueuses, par des femmes pieuses, n'échappe pas à la faiblesse humaine. Les Mères des Saints ne sont pas nécessairement des saintes.

Sans doute, c'est une partie de leur âme que représentent ces saints. C'est à elles presque toujours qu'est dû le développement des dons divins, mais parfois il arrive qu'elles admirent trop ces dons : ces fleurs du jardin céleste, elles ont aidé à les faire fleurir et elles leur paraissent si belles qu'elles ne peuvent consentir à les perdre. Alors se développe soit l'orgueil maternel, soit la passion maternelle, soit même l'égoïsme humain. Cet enfant que la mère a élevé pour Dieu, elle le lui dispute.

Nous l'avons signalé dans la mère de saint Jean Chrysostome. Encore celle-ci ne retenait pas pour elle tout le cœur de son fils, elle réclamait seulement son aide et sa présence.

La mère de saint Thomas d'Aquin est plus exigeante. Elle est bien la descendante de ces

grands conquérants normands, au cœur à la fois apostolique et ambitieux et qui, chevaleresques dans l'action et marchands après la victoire, défendaient passionnément l'Église à la condition qu'à la fin de la bataille, il leur restera quelqu'un à dépouiller. D'ailleurs hautains, inflexibles, ils aiment dans l'Église plutôt le princide d'autorité que la loi d'amour.

Théodora, outre cette fierté autoritaire qu'elle tenait des princes normands conquérants du royaume de Naples, avait épousé l'orgueil de la famille où elle entrait. Elle voulait être vertueuse, pieuse même, mais l'idée que le descendant des compagnons de Charlemagne, le petit-fils du conseiller de Frédéric Barberousse et d'une princesse de la maison de Souabe, pût être un humble moine lui paraissait insupportable. Elle eût voulu peut-être que Thomas imitât ses frères aînés qui étaient de vaillants capitaines. Toutefois, voyant la gravité précoce de l'enfant et son intelligence surprenante, elle put consentir à lui voir suivre les cours de l'Université de Naples que l'empereur Frédéric, son cousin, venait de fonder. C'est ainsi qu'on arrivait aux hautes charges du gouvernement, et ceci encore était digne du descendant de tant d'illustres familles. Elle ne pouvait supporter plus. Nous ne la donnons donc pas comme un modèle de l'humilité sainte et de la patience chrétienne. Toutefois, en constatant cette infirmité qu'elle devait à son temps, à sa race, nous demandons qu'on n'oublie pas sa vertu parfaite, la noblesse de son cœur et sa vigueur morale. C'est cette force morale qui, bien dirigée, fait les saints; c'est

elle qui a fait la grandeur du XIIIe siècle, un des plus éblouissants de l'histoire. D'autres siècles montreront plus de patience. Encore une fois, rappelons-nous que si l'excès de la vigueur morale engendre le tyran, l'excès de la patience engendre la lâcheté.

La princesse Théodora eût pu constater dès avant la naissance de son fils, dès ses premières années, qu'il était appelé à quelque chose d'exceptionnel dans l'ordre divin et dans l'ordre intellectuel. On nous cite des traits charmants.

Quand, étant encore au berceau, il pleurait, on avait un moyen sûr de l'apaiser en lui mettant un livre dans les mains.

Un jour que Théodora se rendait à la salle des bains, suivie de Thomas porté par sa nourrice, celle-ci assit l'enfant à la place où il avait l'habitude d'attendre que sa mère vînt le reprendre. Elle aperçut qu'il tenait à la main un morceau de parchemin. C'était alors une chose très rare. La nourrice n'en avait vu aucun morceau à la portée de la main de Thomas. Comment et où l'avait-il trouvé? Cela parut un fait mystérieux, pour la nourrice comme pour la princesse. Celle-ci avait essayé d'ouvrir la main de l'enfant, qui, habituellement docile, s'était défendu en pleurant très fort. On le ramena à sa chambre sans qu'il eût voulu ouvrir ses petits doigts. Cette résistance à laquelle on n'était pas accoutumé, développa encore la curiosité de sa mère qui, usant d'autorité, lui ouvrit la main malgré ses pleurs. Le papier contenait uniquement ces mots : *Ave Maria*. La princesse, comme les biographes contemporains du saint, resta per-

suadée que l'enfant avait trouvé ce papier *divinitus*, par miracle.

Plus tard on nous le montre, interrompant brusquement ses jeux, rassemblant autour de lui ses petits compagnons et posant gravement la suprême question : « Qu'est-ce que Dieu? »

Dès l'âge de cinq ans, son développement intellectuel et pieux était tel qu'on l'envoya à l'abbaye du Mont-Cassin située non loin du château de Roche-Sèche, forteresse patrimoniale des Aquins.

A dix ans, les études qu'il y pouvait faire étant achevées, on l'envoya, avons-nous dit, à l'Université de Naples. Avant d'y arriver, il resta quelque temps auprès de sa mère. Celle-ci, qui voulait faire de son fils un mondain rempli de vertus chrétiennes, encouragea la charité, qui était déjà charmante en lui. Aussi le Seigneur renouvela-t-il pour lui le miracle, dont la vie de plusieurs saints nous offre l'exemple.

Vers cette année 1236, la famine ravagea le royaume de Naples. Thomas avait obtenu d'être distributeur des aumônes. Celles-ci, toutes nombreuses qu'elles fussent, ne suffisaient pas à nourrir la masse des mendiants qui venaient chaque jour à la porte du château. Thomas entra en lutte avec le maître d'hôtel, qui défendait ses provisions, quand l'enfant y faisait des brèches formidables. Il fallut recourir à l'autorité du père et de la mère, à qui l'intendant vint signaler le jeune seigneur comme un effronté larron.

Un jour qu'il cachait dans un pli de son manteau une provision de pain qu'il avait en effet été

chercher dans les armoires du maître d'hôtel, il se vit arrêter au passage par ses parents. Ils lui demandèrent ce qu'il portait. L'enfant troublé, laissa retomber le pli de son manteau et il en sortit une cascade de fleurs qui couvrit les vêtements de son père et de sa mère. Ceux-ci, émerveillés, l'embrassèrent tendrement et lui permirent de distribuer autant d'aumônes qu'il voudrait.

L'Université de Naples, où il fut envoyé, n'était pas célèbre par le culte de la vertu. La charité, la prière fervente, la dévotion à la sainte Vierge toutes les vertus dont sa mère lui avait donné l'exemple et la leçon, vinrent, pour le protéger, se joindre à d'autres qualités, l'amour de la vie retirée, l'application au travail, que la princesse Théodora n'eût pas autant approuvés.

Son gouverneur, homme de grande piété, le menait fréquemment au couvent des Frères Prêcheurs. Ce fut un des moyens employés par la Providence pour mener Thomas là où il devait développer son génie et sa sainteté.

Le seigneur étudiant ne tarda pas à indiquer le désir d'entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique. Les Frères résistèrent longtemps, mais quand il fut arrivé à l'âge de dix-neuf ans, après avoir constaté son angélique piété et son puissant esprit, les Dominicains furent contraints de reconnaître que sa vocation était véritable. Dès lors, quoi qu'il dût arriver, ils n'hésitèrent plus. Le comte d'Aquin, averti, se répandit en menaces. L'Empereur, assura-t-il, allait joindre sa colère à la sienne et poursuivre l'Ordre tout entier de sa défaveur. Les enfants de Saint-Do-

minique passèrent outre. Ils donnèrent l'habit de l'Ordre au jeune seigneur.

La mort du comte ne tarda pas, croit-on, à suivre cette entrée en religion. Peut-être à l'orgueil blessé se joignit-il en l'esprit de la princesse Théodora le ressentiment causé par la mort du père et qu'elle attribua à l'obstination de Thomas. A partir de cette époque, elle va développer contre la vocation de son fils une énergie saisissante.

A peine a-t-elle appris que son fils a pris l'habit de Saint-Dominique, qu'elle accourt à Naples pour l'enlever et le ramener au château paternel.

Celui-ci, ne voulant pas lui manquer de respect par une résistance ouverte, quitte brusquement cette ville et va se réfugier à Rome dans le couvent de Sainte-Sabine. Théodora le poursuit jusque-là, cette fois sans l'avoir averti. Thomas surpris ne peut s'enfuir, il se cache tout en versant des larmes, car il ne voudra pas nous dissimuler combien il aimait sa mère.

Les d'Aquin étaient puissants en cour de Rome; les Dominicains craignirent que la comtesse ne parvînt, à la longue, à forcer la retraite où le novice s'enfermait. Ils décidèrent de l'envoyer à Paris. Le secret ne fut pas si bien gardé que les frères de Thomas n'en fussent avertis. Ils firent donc surveiller toutes les routes qui sortaient des États de l'Église. Le jeune religieux parvint sans encombre jusqu'aux environs d'*Acquapendente*. Là, ses compagnons et lui furent brusquement entourés par une troupe d'hommes armés, conduits par Raynald, l'un des frères de notre saint. Ce capitaine suppor-

tait plus difficilement encore que sa mère, l'humiliation que la résolution du jeune moine imposait à leur famille; il voulut lui arracher son habit de religieux. Cette insulte faite non pas à lui mais à ce qu'il regardait comme le signe de son honneur religieux, indigna Thomas : « C'est une chose abominable, dit-il aux soldats et à son frère, de vouloir reprendre à Dieu ce qu'on lui a donné. » On lui laissa donc son froc et on l'enferma au château d'Aquin.

Sa mère vint le rejoindre. Dans le premier moment, la douceur de la tendresse l'emporta; Théodora pleura sur le sein de son fils. Il fut inébranlable et essaya de quitter le château. Théodora prodigua les prières, puis les raisonnements. « Ma mère, répondit-il, vous en aimerai-je moins pour en aimer Dieu davantage? »

Il pleurait avec elle et essayait de lui persuader de lui rendre la liberté.

La colère l'emporta bientôt chez la fière princesse. Elle fit enfermer son fils dans une des tours du château, en se promettant de ne plus le voir. Deux de ses sœurs, religieusement élevées, mais qui partageaient l'éloignement du reste de la famille pour l'habit religieux, étaient chargées de lui porter à manger. Thomas n'avait eu garde de murmurer contre la Providence. Bientôt il la remercia. Il comprit que le Seigneur l'avait mené dans cette prison pour la conversion de ses sœurs. Sa douceur, sa patience, sa sainteté, l'éloquence avec laquelle il parlait du bonheur de tout sacrifier à Jésus, les convainquirent, si bien que l'une d'elle renonça, elle aussi, au monde.

Il eut de plus rudes combats à livrer contre ses deux frères, qui ne lui épargnèrent ni les railleries, ni les injures, ni les mauvais traitements. Pendant près de deux ans il subit ces dures épreuves sans que son courage faiblît un seul instant. Au bout de ce temps la paix se fit entre le Pape et l'Empereur. L'Ordre de Saint-Dominique savait qu'il n'avait aucune justice à attendre de celui-ci tant que durerait son hostilité contre la Papauté. La réconciliation faite, il crut le moment venu de porter ses plaintes devant l'Empereur. Celui-ci voulut montrer au Pape combien il était sincère dans son amour pour l'Église. Il feignit la plus vive irritation. Enchaîner un religieux sur les terres de l'Empire! C'était un crime qu'il pardonnerait difficilement. Avant tout, il envoya à Raynald et à Ludolphe l'ordre de rendre leur frère aux Dominicains.

Il était impossible de désobéir, mais humiliant de le faire. Théodora avait depuis longtemps dompté son orgueil et elle eût pardonné à son fils sans la crainte qu'elle avait de blesser les deux aînés. Elle trouva aisément un biais pour obéir à sa pitié maternelle et à l'Empereur, sans abaisser l'orgueil des représentants de la famille. Elle autorisa ses deux filles à laisser fuir leur frère et à l'aider dans ses préparatifs de fuite. Elles firent avertir les Dominicains de Naples de venir, la nuit, au pied de la tour où était enfermé le novice. Ils ne tardèrent pas à entrevoir une corbeille qui descendait du haut de cette tour. Les deux princesses dirigeaient de leur mieux la descente. Cette corbeille renfermait Thomas d'Aquin.

Le Seigneur ne voulait pas punir sévèrement dans l'autre monde la famille de celui à qui il avait dit: *Thomas, tu as bien écrit sur moi.* Il accorda à ses deux frères l'honneur de défendre l'Église et à sa mère le bonheur d'être tourmentée pour cette cause. Avant de recevoir ce coup de la miséricorde divine, elle put constater combien, même en vue de l'orgueil humain, elle avait eu tort de dédaigner le froc. Quand son fils, quelques années après sa sortie de prison, revint à Naples, tout le peuple le suivit avec un respect et un enthousiasme qu'il n'eût pas accordés à Thomas d'Aquin s'il était resté, comme sa mère l'eût voulu, un des grands de ce monde.

Mais, encore une fois, il fallait que cette mère d'un si grand saint expiât ici-bas le seul vice qu'elle eût, sans doute. Frédéric s'irrita contre le dévouement montré à la Papauté par la famille d'Aquin, prit leur ville et rasa leur château. Théodora comprit cette leçon et elle accepta cette épreuve. Elle finit sa vie dans une humilité qui racheta l'orgueil.

La Mère de sainte Roseline, Chartreuse (1263-1329). — Cette sainte, dont le nom semble parfumé et dont la vie est plus parfumée encore de grâces virginales, appartient à l'une de ces puissantes familles dont il faut étudier l'histoire intime si l'on veut pénétrer dans l'âme du Moyen Age. Elles nous démontrent quelle vigueur morale dominait en ce temps qui paraît ensanglanté, obscur, au moins désordonné. Ces familles qui

possèdent le monde, qui ont tous les éléments du bonheur d'ici-bas; la puissance, la richesse, la renommée, toute la force sociale, et les moyens d'en user presque impunément, semblent n'avoir d'autre préoccupation que de se priver de tout, de refuser les joies et les biens qui font le bonheur terrestre. Ceux de leurs membres qui en ont joui, n'ont à leur tour qu'une préoccupation : rechercher s'ils n'en ont pas abusé. S'ils l'ont fait, ils avouent la faute et la réparent avec la plus humble candeur.

Roseline est fille de Gérard-Armand de Villeneuve et de Sybille-Burgole de Sabran, deux familles qui, dans l'espace d'un siècle, ont compté huit saints ou saintes canonisés. La bonne reine Marguerite, épouse de saint Louis, le général des Chartreux, Dom Hélissaire de Grimoard et maint autre personnage mort en odeur de sainteté, appartiennent également à ces illustres races. Roseline a dix frères ou sœurs Dans ce nombre six entrent en religion. Ils n'en étaient pas, pour cela, perdus pour la civilisation. Chacun gagne le Ciel par une voie rude ; mais, l'historien qui les étudie voit bien qu'ils servent Dieu pour mieux servir la patrie et la société. Ainsi Roseline, tout en restant le plus gracieux et le plus vénérable modèle de la vierge chrétienne, exerce une action puissante, directement sur les mœurs et indirectement sur la politique contemporaine.

C'est elle qui, par ses prières, par ses exhortations, par ses conseils, soutient l'âme de cet illustre Hélion, grand maître des chevaliers de Saint-Jean, le créateur de cette *gendarmerie de la*

mer qui arrêta l'invasion maritime des musulmans, protégea tous les rivages de la Méditerranée et contribua ainsi au développement des marines de France, d'Espagne et d'Italie. C'est notre sainte encore qui entretient l'enthousiasme de la Croisade, elle qui inquiète les musulmans maîtres de l'Asie et menaçants pour la civilisation.

Ceux des frères de Roseline qui abandonnèrent le monde se fussent crus suffisamment utiles, sans doute, en priant, et en dirigeant un plus grand afflux de la bonté divine sur la société. Ils ne se bornèrent pas là. A côté de l'illustre grand maître des chevaliers de Rhodes, nous voyons un Franciscain, Hugues, qui est un philosophe et un théologien renommé; un grand évêque, saint Elzéar, et un prêtre, Renaud, chancelier de l'Empereur. Je disais que, quand ces puissants dépositaires de la force sociale en avaient abusé, ils ne voulaient pas mourir sans réparer leurs injustices. Ils ne le faisaient pas sourdement et lâchement. Ils confessaient leur méchanceté par acte authentique et vendaient leurs biens pour indemniser ceux qu'ils avaient opprimés.

Je relis le testament d'un oncle de notre sainte, de ce sénéchal de Provence, qu'on appelle Romée *le Grand*.

« Je déclare, écrit-il, avoir injustement dépouillé Quibonnie et quelques autres personnages, de trois mille sous raymondins. J'ordonne de le leur restituer... J'ai injustement dépouillé de vingt livres tournois des hommes de Rocabie qui se nomment Brochie. Je lègue deux cents livres à l'église de Meyronnes, en restitution

de biens ecclésiastiques que je lui ai enlevés... Je dois trente livres de Gênes à Ribaud, car je m'en suis injustement emparé... » Et tout cela se dit par-devant notaire, sous la signature et le sceau de sept personnes notables.

Ces onze enfants vaillants, intelligents et pieux, cette parenté illustre où les saints et les repentants sont également admirables, c'est là le cadre où on doit placer la Mère de notre Bienheureuse. Il est juste que les pierres précieuses qui ornent ce cadre donnent leur éclat aux traits vagues de Sybille de Villeneuve.

Roseline était sa première-née. La pieuse épouse l'offrit à la Vierge Mère avec une ardeur de prières que la « Doulce Dame » récompensa. Fût-ce en une extase, fût-ce une réalité? Sybille ne put le dire, mais elle eut la certitude que Marie lui dit : « Il naîtra de toi *une rose sans épines* dont le parfum embaumera la contrée tout entière ».

Parfum, fleur, rose, c'est tout ce qui vient à l'imagination quand on parle de notre Bienheureuse. Son visage, tel que les portraits nous le donnent, et tel qu'on peut le deviner encore dans ce qui nous reste de son corps, rappelle la forme mignonne et rondelette qui est le type admis pour représenter la jeunesse virginale. C'est avec des roses qu'elle se présente à nous pour la première fois. Son être tout entier était comme plein de cette odeur de la rose, et, quand elle mourut, ce fut ce parfum qui s'exhala d'elle avec son âme et qui embauma sa cellule.

Sa mère lui avait appris que la charité était le devoir commun, plus particulièrement imposé

aux riches et aux puissants. Elle en prit un tel amour pour les pauvres qu'elle ne pouvait voir une souffrance sans la soulager.

Un jour, la gouvernante du château, fort étonnée de voir diminuer si vite les provisions de pain, se mit aux aguets. Elle aperçut Roseline remplissant son tablier de miches et les portant aux pauvres. Elle vint en avertir les parents, qui guettèrent à leur tour et saisirent l'enfant. « Qu'avez-vous là ? lui demandèrent-ils. — Ce sont des roses fleuries » répondit-elle en souriant. Elle ouvrit son tablier. Le pain avait été en effet remplacé par des bouquets de fleurs. On me pardonnera de citer un couplet d'un très beau cantique franco-provençal en l'honneur de notre sainte. Il raconte comment

Elle relarge son tablier
Il en sort des roses vermeilles,
Elle relarge son tablier
Et le pain se change en rosier.

Nous voyons ensuite la dame de Villeneuve se séparant douloureusement de cette fille aimée qui va s'enfermer dans la Chartreuse de Saint-André. Mais bientôt la mère désira que le parfum de sainteté vînt, selon la prédiction, embaumer la demeure paternelle. Armand de Villeneuve bâtit une Chartreuse à la Celle-Roubaud, près des Arcs où était le château seigneurial, et Roseline vint s'y fixer. Sybille de Villeneuve était souvent séparée de son mari, obligé de demeurer à Naples, où il avait une grande situation politique. Elle sentait le besoin d'avoir non loin d'elle cette fille sage, intelligente et sainte qui l'avait aidée à

élever la famille nombreuse, et dont les prières comme les soins veillaient sur les jeunes sœurs.

Elle disparut du monde en 1307 en même temps que son mari. Roseline vécut jusqu'en 1329. Nous sommes tenté de dire qu'elle vécut bien plus longtemps : Dieu voulut récompenser la pureté idéale de notre bienheureuse, en lui conservant, six siècles après la mort, une merveilleuse intégrité. Le corps de Roseline existe, il est visible. Quoique sa châsse ait été ouverte mainte fois, officiellement ou sacrilègement; quoique cette châsse fût mal close, que l'humidité, les insectes, les rongeurs eussent dû se joindre au temps pour détruire les restes de la Bienheureuse, celle-ci avait triomphé des siècles. Il n'y a pas longtemps, encore, l'évêque de Fréjus a présidé à la translation de cette relique dans un monument plus facile à protéger. Il a pu constater, et avec lui mainte autre personne notable, que non seulement ce corps béni était encore entier, mais que la peau même était encore si flexible que, pressée, elle avait repris, aussitôt la pression finie, sa tournure première, comme si elle eût appartenu à un être vivant.

J'avais écrit ces lignes quand j'ai rencontré un éminent pèlerin qui revenait de vénérer les restes de la chère sainte. Il me dit : « Dieu n'a pas voulu que le miracle de cette conservation durât plus longtemps, et les dix dernières années de ce méchant siècle ont avancé la décomposition de ce corps virginal plus que les six siècles précédents. »

---

§ IX. — *La Mère de saint André Corsini, Carme, évêque de Fiesole* (1309-1373). — La pieuse dame Pelerina est à sainte Monique ce qu'une esquisse est à un tableau. Elle aussi adoucit la Justice et violenta la Miséricorde. Ici encore c'est la mère qui, après de longues prières et bien des angoisses, mit son fils sur le chemin où il devait trouver le repentir, les rudes pénitences, l'éloquence, la sainteté et le don des miracles.

Elle avait épousé son cousin, comme elle, de l'illustre famille florentine des Corsini. Elle était restée plusieurs années sans enfants et s'en désolait.

Un jour, qu'accompagnée de son mari elle entendait un sermon sur ces paroles de l'Exode : « N'hésite pas à offrir à Dieu les prémisses de tes biens, » elle vit là un conseil divin. Elle alla dans l'église des Carmes et là, devant une image de la sainte Vierge, invoquée sous le nom de Notre-Dame du Peuple, elle promit au Seigneur de lui offrir le premier de ses enfants.

Son mari l'avait suivie dans cette chapelle. Elle, remarqua qu'il avait prié, lui aussi, avec ferveur, et quand ils furent de retour dans le palais, elle lui demanda quel avait été le sujet de sa prière. Il lui apprit qu'il avait offert à Dieu le premier des enfants qu'ils pourraient avoir. Frappés de cette rencontre, ils s'agenouillèrent l'un à côté de l'autre et renouvelèrent en commun le vœu qu'ils avaient fait séparément.

Plusieurs mois après, dame Pelerina eut un songe. Elle rêva qu'elle mettait au monde un louveteau. Elle l'avait pris pour le mener à

l'Église, selon le vœu qu'elle avait fait et aussitôt qu'il fut entré dans le temple, le loup s'était changé en agneau.

Ce songe, qu'elle trouvait obscur et menaçant, la troubla. L'enfant qui vint n'en fut pas moins bien reçu. On le nomma André, parce qu'il était venu au monde le jour de la fête de ce saint.

On pense qu'elle n'épargna rien pour lui donner avec l'amour du travail et des lettres, le goût de la piété. Rien n'y fit. Il commença par la paresse et finit par le libertinage. Il en vint à perdre non seulement toute tendresse, mais tout respect pour sa mère. Un jour qu'elle lui reprochait ses débauches, il entra dans une violente colère et lui jeta les plus outrageantes injures. Elle le regarda avec tendresse et lui dit : « Je comprends maintenant le songe que Dieu m'a envoyé. Tu es bien le loup que je devais mettre au monde. » André resta un instant étourdi et comme frappé par un coup violent. Puis, revenant à lui, il demanda à sa mère ce qu'elle voulait dire. Elle lui raconta alors son vœu et son songe. « Oui, tu es bien le loup, mon pauvre enfant, Dieu veuille que l'autre partie de la prédiction se réalise et que tu ne tardes pas à devenir l'agneau. »

Il n'y avait là rien de puissamment dramatique ni d'illuminant, aucun de ces coups de foudre, de ces grands tremblements de la vie qui entr'ouvrent quelques-unes des profondeurs de l'enfer ou du Ciel. Pourtant, c'est à ce petit détour du chemin que la Miséricorde attendait André. Il tomba à genoux, implora doucement le pardon maternel; il courut se réfugier dans sa chambre et y passa la nuit à prier et à réfléchir sur ce

vœu qui l'avait consacré à Dieu et à la sainte Vierge. Le lendemain, dès le matin, il se rendit à cette église des Carmes dont sa mère lui avait parlé, et s'agenouillant devant cette image de Notre-Dame du Peuple qui avait été le témoin et comme le conservateur de la promesse, il s'humilia : « Oui, très pure Vierge que j'ose à peine regarder, oui, je suis le loup dévorant, mais je veux devenir l'agneau que ma mère a entrevu. C'est sous vos auspices, puisque c'est à vous que j'ai été promis, c'est dans votre saint Ordre que je veux travailler à devenir aussi doux que j'ai été méchant. »

Il alla sans tarder demander le provincial de Toscane, qui était prieur du monastère. « Qui vous pousse? demanda gravement celui-ci. Qui dirige votre volonté? Vous êtes noble, vous êtes riche. Savez-vous ce que c'est la pauvreté, l'humilité, la patience, l'humiliation que vous venez chercher ici? — Oui, répondit-il, et ce qui pousse ma volonté, c'est la grâce évidente du Seigneur qui m'a transformé comme si le jour succédait brusquement, sans aurore, à la plus sombre nuit. C'est aussi la volonté de mes parents qui m'ont consacré à la sainte Vierge dès avant ma naissance. — Attendez donc un instant, je vous rendrai réponse. »

Il le quitta, envoya chercher les parents d'André et assembla ses religieux. Dame Pelerina était dans la plus grande inquiétude. La neuvième heure (trois heures de l'après-midi) était sonnée depuis longtemps. Elle savait que son fils, après une nuit vivement agitée, était parti dès le grand matin. Elle craignait que, désespéré

par les reproches qu'elle lui avait faits la veille, il ne se fût enfui et peut-être tué. Elle accourut au monastère avec son mari. Quand elle vit son fils les traits tirés, les lèvres fiévreuses, mais le regard calme et la physionomie empreinte d'une vigoureuse résolution, elle s'écria : « Voilà mon rêve réalisé, et de loup mon fils est devenu agneau ! »

Après qu'elle eut ainsi accompli son vœu et donné son enfant à la sainte Vierge et au cher Seigneur, le rôle de la pieuse dame est fini pour le monde; les biographes du saint ne nous la nomment plus.

---

§§ X. — *La Mère de sainte Catherine de Sienne* (1347-1380). — Dieu, dans la Maternité sainte comme dans la sainteté elle-même, a admis la grâce et l'exemple du repentir.

La plupart de nos Mères ont cherché à tracer dans l'âme de leurs enfants l'avenue du Ciel et elles y ont cultivé, dès l'aube de la petite enfance, toutes les fleurs de ce pays que les écrivains pieux du xve siècle nomment le jardin du Paradis. Quelques-unes ont essayé de s'opposer à la vocation angélique. Nous l'avons déjà vu et nous avons indiqué que le bon Jésus, voulant accorder plus de faveurs et plus d'amour à des âmes particulièrement bénies, voulut aussi que son amour fût plus chèrement acheté. Elles acquéraient par là plus de droits à d'ineffables récompenses. Comme l'amour filial est le plus facile amour ici-bas, Il éprouvait péniblement

ces âmes en leur rendant cet amour difficile, et comme l'obéissance filiale est la plus sainte après celle que nous devons à Dieu, Il mettait ces deux obéissances en apparente contradiction pour que ses amis eussent plus de mérite à Lui obéir.

Ainsi, pour éprouver à une flamme plus ardente le cœur prédestiné à un amour également plus ardent, Dieu faisait que la mère eût toutes les vertus, sauf une, qui était le respect de la vocation supérieure. Il arrivait alors que le cœur, raffiné en délicatesse pieuse, souffrait la double angoisse de ne pouvoir complètement obéir à une mère respectable et de désobéir à une mère pieuse.

Ce sont ces deux douleurs qui firent l'éducation sainte de Catherine. Son âme, dont l'avenir révéla toute la suavité, dut les ressentir vivement. Peut-être avait-elle besoin de ce puissant exercice de la douleur pour acquérir une force morale égale à sa sensibilité.

Elle était fille d'un gentilhomme siennois tombé dans une misère noire. Il était teinturier. Il avait épousé une jeune fille, comme lui de bonne naissance, dont la famille avait été ruinée pendant les guerres civiles. Ils eurent vingt-cinq enfants, Catherine fut l'une des dernières filles. Elle fut élevée, ainsi que l'écrit Raymond de Capoue, son confesseur et son historien, « comme une enfant qui appartenait à Dieu ». En effet, elle était de Dieu par l'intelligence autant que par l'âme. Cette enfant, si suavement gracieuse, si constamment aimable, qu'on surnommait Euphrosine, *la Gaieté*, devint l'une des plus torturées de toutes les martyres volontaires du catho-

licisme. C'est à ce prix qu'elle acheta non seulement l'idéal, la sainteté, mais aussi — et il faut retenir cette pensée — le génie. Cette fille de pauvres ouvriers, sans instruction, acquiert l'esprit le plus sensé, le plus sublimement puissant que jamais femme ait possédé.

Elle est la sœur de génie de saint Thomas d'Aquin.

Nul philosophe ne laissa voir plus de profondeur, nul théologien ne mélangea plus grandiosement la souplesse de l'esprit à la logique de l'intelligence. Peu d'hommes d'État laissent voir des idées plus graves, plus ingénieusement profondes, que ce que nous voyons dans la correspondance de Catherine avec le Pape Grégoire XI, par exemple.

Il faut dire et redire que c'est en détruisant son corps qu'elle arriva à cette sublimité de l'être intellectuel; et l'asservissement absolu de la chair à la volonté développa une vigueur de cerveau dont nul travail humain ne donne un second exemple. Les chrétiens reconnaîtront là, d'abord la récompense donnée par Jésus à ceux qui l'aiment sans réserve. Ils savent de plus que l'agrandissement de l'esprit suit toujours la vigilance contre les instincts matériels.

En Catherine, cet anéantissement de la vigueur corporelle eut ce caractère particulier de développer non seulement la puissance, mais la grâce de l'âme. Ses austérités arrivaient à supprimer la nourriture, en la remplaçant par l'appétit des choses mystiques, et à mépriser le sommeil en le soumettant à l'aiguillon de l'amour divin.

Plus tard elle devint une puissance de ce

monde. Cette fille d'artisans étonna la chrétienté par son éloquence. Elle domina, comme le maître domine les disciples, les esprits les plus distingués de cette Italie d'alors, à la fois sanglante et poétique et où les plus beaux et les plus nombreux vers alternent avec les plus horribles et les plus fréquents assassinats. Enfin, conseil et presque guide de deux Papes, elle joua un rôle considérable dans la diplomatie pontificale, qui domine toute la politique de l'Europe. Alors, quand elle semblait être à la tête du monde chrétien; quand, d'autre part, elle paraissait être la dispensatrice de la puissance divine et que les miracles sortaient de ses mains comme l'éloquence de ses lèvres, elle avait encore gardé sa candide douceur. Son cœur n'avait pas perdu les charmes caressants de ses puériles tendresses. Rien n'est doux comme les mots dont elle se sert envers ces frères, ces fils, ces amies que sa sainteté lui avait faits. Elle savait que l'amitié sainte est la sœur humaine du divin amour. On eût dit qu'elle revenait du Ciel où ses extases la menaient si souvent, en en rapportant cette idéale bonté pour l'homme, que le bon Jésus en avait apportée, Lui aussi.

Ainsi cette femme, à la fois sublime et sage, qui, mystique et sensée, sut, pour ainsi dire, atteindre le Ciel sans se perdre dans les nuages qui le séparent de la terre, cette femme admirable garda toujours la simplicité et cette aisance dans l'héroïsme qui en cachait l'effort et même l'apparence.

Nous insistons là-dessus pour expliquer la mère que nous esquissons en ce moment. Cette

aisance, cette simplicité, cette allure franche et gaie empêchèrent Lipa d'entrevoir les grâces exceptionnelles qui, dès l'âge le plus tendre, bourdonnaient autour de Catherine comme les abeilles qui veulent entrer dans la ruche. Lipa voulait sa fille vertueuse, pieuse même, mais pas sainte. Ses vingt-cinq enfants nous prouvent aisément le prix qu'elle attachait à la vie domestique. Le sacrement de mariage lui paraissait le plus louable des sacrements et elle voulait ses filles, sinon mondaines, du moins dans le monde.

Elle commença par admirer la précoce piété de la fillette. Dès qu'elle sut parler, elle lui apprit la Salutation Angélique et l'enfant trouvait cette prière si belle, qu'elle la récitait sans cesse en s'agenouillant soit dans la maison paternelle, soit à chaque marche des églises devant lesquelles elle passait.

L'enfant revenait toujours à la maison avec une marche si vive que sa mère s'en étonnait. La fillette, ne comprenant pas encore qu'elle devait cacher les merveilleuses faveurs que Dieu commençait à lui faire, disait qu'elle était revenue sans toucher terre et que les Anges l'avait ramenée.

Lipa put connaître encore d'autres incidents plus caractéristiques. Nous citerons uniquement celui-ci. La bonne femme avait envoyé Catherine chez Bonaventura, une autre de ses filles : celle-ci mariée et demeurant à quelque distance de Sienne. Elle avait confié la fillette à Étienne, un de ses fils un peu plus âgé que Catherine. Les deux enfants tardèrent à revenir. La mère s'inquiéta. Enfin, elle les vit rentrer. Pourquoi

avaient-ils été si longtemps? Étienne le raconta. Il marchait en avant, courant, buissonnant, cueillant des fleurs, lorsque tout à coup il s'aperçut que sa petite sœur ne le suivait plus. Il retourna avec quelque angoisse sur ses pas et l'aperçut sur le penchant d'une colline qui domine la *Valle Piatta*. Elle était arrêtée, les regards fixés vers un point du ciel, avec une expression de ravissement qui étonna le petit garçon. Il ne lui avait jamais vu une telle physionomie. Elle lui rappelait les portraits de saintes qui, dans les tableaux d'église, prient en regardant les cieux entr'ouverts. Il s'approcha d'elle. Elle ne l'entendit ni ne le vit. Il la secoua. Elle baissa enfin les yeux, et, poussant un soupir, elle lui dit : « Si tu avais vu les belles choses que je vois, tu ne m'aurais pas troublée ». Elle releva les yeux, puis les baissa en fondant en larmes. Ce qu'elle avait vu de si beau avait disparu. Pourquoi avait-elle baissé les yeux! Qu'avait-elle vu? Elle le dit à sa mère comme elle l'avait raconté à son frère. Sur le sommet de l'église de Saint-Dominique, elle avait vu un trône brillant comme le soleil. Notre-Seigneur y était assis entouré de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jean. Jésus fixa sur elle un regard qui lui révélait tout son avenir, un regard majestueusement doux comme devait être l'intelligence de cette sainte. La majesté se fondit bientôt en une tendresse qui donna à l'enfant un bonheur indicible. Et Notre-Seigneur la bénit.

La bonne mère ne prit pas au sérieux cette extase, si étonnante pourtant en une enfant de six ans ; Catherine cacha désormais le secours

miraculeux que le Seigneur accordera presque toujours à ses prières.

C'est à partir de ce moment qu'elle reconnut tout ce qu'il y a de force et de beauté non seulement dans l'abandon complet à la volonté de Dieu, mais dans la recherche de cette volonté, dans cette recherche continue, inquiète, angoissante, qui est l'amour. Elle était encore enfant quand elle comprit la touchante parole de de Jésus : « Peut-on faire plus que donner sa vie pour ceux qu'on aime » ? Ce fut désormais la loi de sa conduite. Elle ne pouvait pas donner sa vie d'un coup, en bloc ; elle distilla sa mort, heure par heure. Elle offrit son sang goutte à goutte à Celui qu'elle aimait.

Maint historien a écrit le récit de cette vie idéale qui commença dès l'âge de sept ans par les fiançailles mystiques par devant la sainte Vierge, « la mère du Bel Amour, » jusqu'à ces épousailles célestes dont le *Giorgone* nous a laissé une si sublime peinture.

Nous, nous cherchons, dans cette existenee qui ne quitte pas des yeux le Ciel, seulement ce qui en frappait les yeux de la mère.

Il ne faut pas calomnier celle-ci. Il n'y avait en elle nulle impiété. C'était une femme d'artisan, sage de la sagesse mondaine, d'esprit pratique, et toute courbée dans les sentiers de la vie vulgaire ; elle voulait établir ses filles, en faire de bonnes mères comme elle l'avait été elle-même. Peu satisfaite de n'avoir eu que vingt-cinq enfants, elle rêvait tout un peuple de petits-enfants. Elle ne pouvait croire que cette Catherine, belle et forte, qui portait du rez-de-chaussée

au grenier « la charge d'un cheval », ne fût pas faite pour illustrer la maternité siennoise.

Celle-ci humble et douce, eût voulu ne pas désobéir. Elle savait qu'elle était la fiancée du Seigneur. Elle espéra que son Fiancé éclairerait l'esprit de ses parents. Elle supplia Jésus de leur faire connaître le « don de Dieu ». Elle donna toute l'obéissance qui n'allait pas directement contre la promesse faite au Fiancé céleste. Elle accepta les fleurs, les parures et se laissa faire jolie.

Bientôt elle craignit que cette vie mondaine ne pénétrât dans sa vie intérieure. Elle demanda qu'on lui épargnât les fêtes et les beaux ajustements. Après avoir indiqué, puis affirmé qu'elle ne voulait pas se marier, voyant que Lipa persistait et insistait, elle prit un grand parti, elle coupa la magnifique chevelure dont sa mère était si fière.

Cette fois, Lipa ne put retenir les élans de sa colère italienne : « Tes cheveux repousseront et quand ton cœur devrait en être déchiré, nous te forcerons à prendre un mari ! » La colère ne lui faisait pas oublier la sagesse pratique. Elle se dit qu'il fallait combattre l'idéal par des occupations matérielles et extérieures. Elle lui donna même le soin du ménage et en fit une sorte de servante, la plus occupée de toutes les servantes.

Catherine souffrit tout avec son amène patience et sa riante docilité. Elle servit sa mère en se disant que c'était la sainte Vierge qu'elle servait.

Giacomo de Benincasa, son père, avait l'esprit moins absolu et plus clairvoyant. Il se deman-

dait s'il n'était pas bien rude de punir cette douce enfant pour une piété qu'on avait développée en elle et si Dieu ne s'irriterait pas de voir qu'on maltraitait la plus pure, la plus obéissante des filles pour l'unique crime d'aimer en Dieu la source de toutes les vertus. Une fille qu'il perdit, développa ces réflexions en lui. Un jour qu'il entra brusquement en un lieu où Catherine était prosternée en prière, il vit une colombe qui planait sur sa tête et qui disparut comme une nuée qui se fond. Cette vision le décida à ne plus contrarier la vocation de la jeune fille. Dame Lipa fut plus difficile à convaincre. Enfin elle céda, elle aussi.

Elle ne tarda pas à le regretter. Catherine, recevant la permission de s'abandonner à sa piété, nourrit tellement son âme des souffrances de son corps et se livra à de telles austérités que cette belle et forte fille dépérit à vue d'œil. Que de fois la pauvre mère, se réveillant en sursaut, se levait brusquement et allait chercher sa fille sur le plancher où elle couchait dans un drap de crin, pour la porter dans son lit ! Elle dut mener Catherine aux eaux.

Elle espérait encore. « Comment mépriser ainsi le mariage ! N'a-t-on pas vu bien des mères sanctifiées par leur enfants et bien des enfants sanctifiés par leur mère ? N'était-ce pas une preuve que le mariage est béni par Dieu ? »

Il fallut qu'elle cédât de nouveau. Catherine s'affilia aux Sœurs du tiers ordre de la Pénitence de Saint-Dominique. Elle continuait de vivre dans la maison paternelle, mais elle ne s'y considérait plus que comme une servante et elle ne

se nourrissait que d'eau et d'herbes cuites.

Lipa fit enfin son sacrifice complètement, sans arrière-pensée. Elle ne tarda pas à trouver dans la gloire de sa Catherine la récompense de cette abnégation tardive, sans doute, mais bien méritoire, car elle lui avait bien coûté. Nous n'osons pas dire en effet que dans cet esprit, dont la sagesse vulgaire et utilitaire contraste si étonnamment avec la sublimité mystique de sa fille, cette gloire ne fut pas souvent plus agréable que la sainteté.

Jésus allait lui démontrer non seulement la grandeur mais même l'utilité de Son amour. Il donna à cette enfant, pour un instant, une partie de son pouvoir : « Je suis la Résurrection et la Vie ».

« Sa propre mère étant morte sans avoir eu le temps de faire pénitence, Catherine la rappela à la vie par ses prières. »

Lipa ressuscitée, Catherine avait quitté la maison paternelle. Sa mère ne put plus suivre de près cette vie tramée de pénitences incroyables et de miracles écrasants. Mais cette enfant qui n'avait pu apprendre à lire que par une intervention miraculeuse ; cette enfant dont elle avait voulu faire la femme de quelque meunier de la campagne florentine, cette enfant dont, pendant des années, elle avait fait une sorte de bête de somme, c'était bien elle qui l'avait ressuscitée. C'était elle qui était puissante à Avignon comme à Florence et à Rome ? N'était-elle pas l'égale des plus illustres philosophes et des plus éminents théologiens, le conseil des princes et une sorte de docteur de la sainte Église ! Mais nulle gloire

humaine n'est sans envers. Le Seigneur voulait, tout en comblant son épouse de ses faveurs divines, l'aider à rester humble et à mieux goûter les choses célestes, en la faisant souffrir de la méchanceté du monde. La démocratie italienne, comme toutes les démocraties, envieuse de tout ce qui dépassait le niveau commun, persécuta et menaça de mort cette reine de sainteté. Lipa souffrit ces angoisses que la sainte ne ressentait pas. Elle reçut un coup plus douloureux. Elle vit mourir cette fille qui disposait de la vie en faveur des autres.

Quand le corps de Catherine fut porté triomphalement par les rues de Sienne, au milieu d'un groupe des disciples et des amis de la sainte, grands esprits, grandes âmes, personnages illustres par leur talent, par la vaillance de leur piété et l'élévation de leur volonté plus encore que par leur naissance, on put voir Lipa entourée des plus glorieuses femmes de la République florentine : La vieille artisane, appuyée sur le bras d'une fille de la grande race des Saraceni, regardait passer en pleurant le cercueil de l'enfant qu'elle avait voulu arracher des bras du Seigneur Tout-Puissant.

Vit-elle cette petite maison où étaient nés ses vingt-cinq enfants, où le bon Giacomo et elle avaient humblement travaillé, vénérée par les illustrissimes seigneurs de la République siennoise comme un temple sacré ? Nous ne le savons ; La bonne dame disparaît, éclairée une dernière fois par l'éclat sans pareil des obsèques de sa fille.

---

§ XI, — *Charlotte de Savoie, Mère de la douce Sainte Jeanne de Valois* (1464-1505). — « Mère très digne, Mère de Jésus, faites de moi votre suivante domestique, accordez-moi cette faveur d'être toujours aimée de vous et de n'aimer aucune autre personne, sinon parce que vous l'aimez ou parce qu'elle vous aime. Donnez-moi aussi une si pure vertu que toute personne qui vous aime m'aime et m'aime seulement parce que je vous aime ou parce que je vous aime mieux. Faites aussi que nous puissions arriver près de vous pour louer et aimer éternellement notre Dieu, si bon, et vous également. »

La sainte, Jeanne de Valois, à qui nous devons cette prière d'une piété à la fois si douce et si réfléchie, est aussi connue que sa mère l'est peu. Toutes deux reines et toutes deux martyrisées par leur couronne, elles en supportèrent les douleurs, en pensant à la couronne d'épines du Sauveur Jésus. Mais ces douleurs royales dépassèrent souvent les angoisses des plus misérables mendiants.

Nous n'avons pas à nous occuper de la Bienheureuse Jeanne. Elle a laissé une famille religieuse qui est son honneur. Sa biographie a été souvent faite. On nous excusera de nous arrêter longuement auprès de sa mère, à qui l'histoire n'a pas jusqu'ici accordé une attention suffisante. La chronique l'a gardée dans la demi-obscurité où la cachait Louis XI.

Pour l'en tirer, l'enquête morale est aussi utile que l'étude des documents. Aussi tout en cherchant, d'après les renseignements épars dans une douzaine des Chroniques contemporaines, à

retrouver les traces souvent peu apparentes ou effacées du passage de cette reine, nous essayerons de soulever quelques-uns des replis de cette âme modeste et vigoureuse. Nous devinerons quelques-unes de ses vertus dans les larmes de son cœur humblement magnanime. Sainte Jeanne, avec la perspicacité précoce de son intelligence, put y apprendre l'héroïsme de la patience chrétienne.

On n'est pas d'accord sur la date de sa naissance. Quelques dictionnaires biographiques la mettent en 1439, d'autres en 1445. Nous croyons que la princesse est née en 1441. Elle était fille de Louis, duc de Savoie, et d'Anne de Chypre. Elle était dès sa naissance, et par cette naissance même, destinée à souffrir. Son père fut la principale, la plus douloureuse peut-être de toutes les causes de ses chagrins. Il est difficile de rendre le mépris avec lequel les chroniqueurs traitent ce prince ignoble, toujours occupé « à boire, à manger, à dormir, toujours courbé ou assis, passant sa vie en péché et en mœurs bestiales ». Ils parlent de « son inutilité en ce monde », de sa féminine et vile condition » et de la servitude où le tint plus tard son gendre le roi de France. C'est à ce père avili qu'il faut attribuer une partie des mauvais traitements qu'eût à subir Charlotte. Son mari n'eût pas osé ainsi la maltraiter, s'il eût craint les reproches d'un père ferme et respecté. Elle avait été promise à Frédéric de Saxe lorsque le dauphin Louis, fils de Charles VII, la demanda en mariage. Elle avait alors dix ans. Louis obéissait à des considérations financières et politiques que nous n'avons

pas à exposer ici. On ne peut pas supposer qu'il eût pour l'enfant un attrait que ni la jeune fille ni la jeune femme ne lui inspirèrent jamais.

Le couvent des Clarisses de l'*Ave Maria* que Charlotte, devenue reine, fonda à Paris en 1472, conserva longtemps son portrait. Il nous la représente très petite, le teint brun, la figure longue avec des traits arrêtés, le nez rond et long, le menton avancé, la bouche gracieuse et les yeux riants. Cette grâce de l'expression unie à la vigueur peu féminine des traits, résume bien tout cet être où la bonté du cœur se joint à la maturité de l'esprit, où la fermeté, la résolution, la droiture se fondirent, par un curieux et pieux travail, pour produire la patience sainte et la docilité résignée.

Cette patience, sans doute, était nécessaire. Il était difficile de résister à un homme qui avait, comme Louis XI, le génie de la tyrannie. Mais ce fut la foi qui rendit cette patience sainte; ce fut le respect que la constitution de la société chrétienne imposait envers l'époux, comme envers le roi, qui donna à cette résignation son caractère noble et touchant.

Pourquoi cette patience fut-elle nécessaire ? et comment expliquer les continuelles séparations, les longs exils, la solitude fréquemment imposée, le dédain de l'amour de l'épouse, le mépris des droits maternels, enfin, tout ce qui constitue la conduite de Louis XI envers Charlotte de Savoie?

On admet volontiers que ce roi fut un des hommes les plus utiles que la France ait eus : un de ceux qui contribuèrent puissamment au développement et à l'unité de la patrie. J'ajouterai

qu'il mit la France en position de lutter victorieusement, au siècle suivant, contre le protestantisme. Cette nouvelle religion s'appuyait, sans doute, sur la démocratie révolutionnaire, mais elle fut surtout un des derniers mouvements de la révolte féodale contre la royauté. Il est vraisemblable que si Louis XI n'avait pas détruit la puissance des princes du sang et des grands vassaux, notre pays eût imité l'Allemagne ; et l'ambition des princes eût réussi à dépecer le sol de la patrie.

Mais s'il fut un grand roi, il fut le plus méchant des hommes. Outre l'instinct très développé de la défiance et de la fourberie, il avait la joie de la férocité. Il lui fallait des esclaves, d'abord parce que son génie puissant avait besoin d'instruments absolument souples, puis parce qu'il jouissait de l'abaissement et de la souffrance d'autrui.

Il devait logiquement se défier de sa femme plus que de tout autre. L'ensemble des traditions, des mœurs, des devoirs créés par le catholicisme l'obligeait à respecter extérieurement son épouse, si elle était respectable ; et l'instinct royal l'empêchait de déshonorer la mère du futur héritier du trône. Mais comment garder auprès de soi un témoin inévitable des ruses, des fourberies, des incertitudes, des vilenies ? un être qui pouvait vouloir donner des conseils et des directions, qui eût pu résister, avoir des partisans, former des groupes hostiles, des coteries embarrassantes ?

Ce n'est donc pas à son manque de beauté qu'il convient d'attribuer l'éloignement pour

Charlotte de Savoie. La haine sombre que Louis avait témoignée à sa première épouse, la charmante Marguerite d'Écosse engagerait, d'ailleurs l'historien à chercher une autre cause. Ce sont les qualités mêmes de sa femme, les qualités morales, intellectuelles surtout, qui furent la cause de cet éloignement : un témoin intelligent, était particulièrement redoutable à ce fourbe ; un témoin miséricordieux à ce cruel, un témoin austère à ce dépravé.

Nous insistons particulièrement là-dessus. Nous ne voulons pas laisser peser sur la mémoire de cette bonne reine le mot historique de Louis XI sur les femmes. Anne de Beaujeu, sa fille, avait seule trouvé grâce à ses yeux : « Elle est la moins folle femme du monde, car de femme sage il n'y en a point ».

Il rendait à Charlotte une justice meilleure que ce grossier brocard ne permettrait de le croire. « N'oubliez pas, » dit-il à Louis d'Orléans qu'il violentait pour le forcer à épouser sa fille Jeanne, « que votre espouse est la fille d'une mère dont la vertu et l'honneur n'ont jamais été soupçonnés. »

Les contemporains sont unanimes dans l'estime de ses vertus. Je me bornerai à citer le jugement de la cour et des politiques représentés par Commines, l'historien de Louis XI, et l'opinion de la société pieuse représentée par le rédacteur de la *Chronique* anonyme *des Annonciades*. Commines nous dit que Louis XI « tenoit à sa femme bien mauvaise loyauté, et pourtant c'estoit une bien bonne dame ». La *Chronique* écrit, avec cette prudente charité dont

la réserve est si éloquente : « c'estoit une vertueuse dame, remplie d'une grande tolérance et prudence, *comme il lui estoit nécessaire* ».

L'exil, l'éloignement humiliant, les séparations blessantes, la solitude injustement imposée, n'étaient pas tout. Il faut compter dans la vie du roi les journées de peine et de dur travail. On n'en trouverait « pas une de contentement contre dix d'ennui ». De ces jours de colère, il faisait peser tout le poids sur ceux qui l'entouraient; les jours d'aise il les employait loin de sa femme, souvent en compagnie grossière, bien faite, de toute façon, pour blesser une épouse même moins délicate que ne le fut Charlotte de Savoie.

Nous pouvons déjà entrevoir les angoisses de la bonne reine. Interrogeons la chronique de sa vie.

En 1444, Louis avait perdu sa première femme, cette belle, affable et célèbre Marguerite d'Écosse. On l'avait fort accusé de l'avoir fait empoisonner. L'accusation était injuste. En tout cas, Louis de Savoie ne s'en préoccupa guère quand Yves de Scepeaux et Aymar de Puisieux vinrent lui demander la main de sa fille pour le dauphin. L'opposition très vive que fit Charles VII au mariage ne l'arrêta pas davantage. Après une longue discussion sur les stipulations du contrat de mariage, la cérémonie religieuse fut célébrée au mois de mars 1451. Louis avait vingt-sept ans et Charlotte dix. La jeune épouse devait rejoindre son mari quand elle aurait quinze ans.

Peu de temps après, elle eût pu prévoir la

vie qui l'attendait. Louis déclara à son beau-père « une guerre très aspre », dit Commines. Et ce ne fut pas pour Charlotte chose facile de concilier le respect qu'elle devait à son père et l'amour dû à l'époux. Le duc de Savoie se plaignait de l'alliance que son gendre venait de conclure avec François Sforza, duc de Milan, qui avait détruit plus de trente villes ou villages du duché de Savoie. Louis voulait bien abandonner Sforza, mais avec des compensations. Il lui fallait quelques bonnes villes pour arrondir le Dauphiné où il séjournait depuis qu'il avait fui son père. Il arriva à ses fins en 1454, c'est-à-dire après trois ans de lutte, et il « gaigna deux bonnes villes grosses et marchandes ».

Charles VII, à bout de patience, se prépara à envahir le Dauphiné. Louis s'enfuit et vint chercher refuge à la cour de Philippe de Bourgogne. Celui-ci le reçut avec toute les apparences de l'amitié. Il constata bientôt que le dauphin ne paraissait pas songer à faire venir auprès de lui l'épouse qu'il ne connaissait pas encore. Comme cette épouse était la propre nièce de Philippe, Louis comprit la nécessité de s'exécuter. Il y mit, paraît-il, peu d'empressement et il faut ainsi comprendre le passage d'un célèbre chroniqueur contemporain, Olivier de la Marche. Celui-ci assure que, au moment où le dauphin vint se réfugier en Bourgogne, le duc exigea qu'il épousât sa nièce. Il y avait cinq ans que le mariage était célébré officiellement. L'exigence doit porter évidemment sur la réunion des époux.

Louis envoya le seigneur de Montaigu chercher sa femme. Celle-ci, se rappelant unique-

ment ses devoirs d'épouse, partit brusquement sans demander permission ni à sa mère ni au roi. Sous la conduite du prince d'Orange, elle arriva le 10 juillet 1457 à Namur, où Louis l'attendait. On lui « fit grande feste, là ainsi qu'aux autres places du duc de Bourgogne ». Elle avait près de seize ans.

Elle resta quatre ans au château de Genappe, que le duc de Bourgogne avait attribué comme résidence aux époux. Il donnait une pension de 13 000 écus au prince et une de 4000 à la princesse. Elle eut, pendant ce séjour à Genappe, plusieurs enfants dont un fils, un de ces héritiers que Louis désirait passionnément; passion curieuse en l'homme qui haïssait son père.

Il nous est permis, en lisant les contes publiés sous le nom de Louis XI, d'entrevoir à quelles épreuves la délicatesse de la jeune princesse fut mise au milieu des grossiers libertins, compagnons de son époux.

En 1461, Louis, devenu roi, quitte Genappe. Il ne veut pas emmener sa nouvelle épouse avec lui. Nous ne la voyons ni au sacre à Reims, ni au voyage de Normandie, ni aux fêtes qui célèbrent l'entrée à Paris.

Nous pouvons juger de l'état misérable où elle était tenue par ce fait que nous révèle l'historiographe du duc de Bourgogne. « Elle n'avait ni chevaux ni habillements. Le roi lui ordonna d'emprunter à la comtesse de Charolois ses chevaux et ses chariots. Celle-ci y consentit et elle confia la conduite de la nouvelle royne à un de ses écuyers Corneille de La Barre qui la suivoit à pied pour ramener les chevaux de la comtesse. »

Craignait-elle que Louis n'oubliât de les renvoyer? Nous savons, d'autre part, qu'elle vivait à Genappe « de telle sorte que la femme d'un noble homme, le plus pauvre de la terre, n'eut voulu vivre ainsi ».

En 1463, un chroniqueur nous la montre à Pontoise, à côté de son mari. « Elle ne menoit pas grand estat, » écrit-il. Les bonnes gens qui voyaient passer le roi s'émerveillaient de sa pauvre mine : « *Benedicite !* est-ce là le roy de France, le plus grand roy du monde? Tout ce qu'il a sur son corps, en y ajoutant son cheval, ne vaut pas vingt francs. »

En 1464, le roi a besoin d'elle. Nous verrons qu'il la mettait en avant chaque fois que la politique requérait les apparences de la bonhomie et les abandons de l'intimité, pour désarmer ses ennemis et les pousser sans défiance dans le piège préparé.

Elle arrive en grande pompe à Dampierre, près Hesdin. Elle a à côté d'elle ses deux sœurs, l'une « très belle et très vertueuse » : Louis attend là les ambassadeurs du roi Édouard d'Angleterre et il voudrait lui faire épouser cette belle-sœur.

L'affaire ne réussit pas. Il s'agit dès lors de tromper le duc de Bourgogne. Louis envoie la reine à Hesdin. Pour la première fois et pendant trois jours, elle est vraiment en office royal, extérieurement du moins, car nous pourrions découvrir, au fond de ses pensées, le pressentiment de la grande angoisse qui la menace.

En mars 1464, il lui fut permis de revoir son père et son frère aîné. Tous deux, détestés par

les habitants de la Savoie, venaient chercher assistance auprès du roi, qui les reçoit à Saint-Cloud. L'état dans lequel Charlotte vit son père et la vilaine renommée de ce frère n'étaient pas faits pour réjouir ce cœur aimant et fier. Elle put bientôt comprendre que cette visite avait un but odieux, menaçant pour son second frère Philippe « aussi gentil, sage et aimé que le fils ainsné estoit détesté ». Mais il fut impossible à la reine d'avertir son frère très cher. Philippe vint à Saint-Cloud, sur la foi du roi qui lui avait envoyé un sauf-conduit. Malgré la promesse solennelle qu'il pourrait retourner en Savoie « sans empêchement », Philippe fut mis en prison. Les larmes de la reine n'y purent rien. Cette trahison fit dans toute l'Europe chevaleresque un bruit considérable. « Les peuples et les nobles murmuroient et disoient: puisqu'en parole de roy on ne peut plus se fier, la foi, la vérité, la fiance sont bannies de la terre. Il n'y a rien désormais qui puisse servir de lien entre les hommes. » Les murmures s'en élevaient contre le roi, non seulement en France mais en Angleterre, en Italie, dans les Espagnes. Il n'y avait qu'un cri dans les nations voisines de France; les nobles de Savoie s'en désespéraient, les Genevois en vinrent jusqu'à menacer le roi. On lui envoya des ambassadeurs qui s'adressèrent à la reine. Tout fut inutile. Louis, voyant que le duc de Savoie était tombé complètement sous sa domination et que le fils aîné était exécré, s'était dit que s'il parvenait à se débarrasser du vaillant et sage Philippe, le duché lui viendrait aisément en la main

Il fallait que la visée politique de Louis XI fût bien ferme pour qu'il résistât en ce moment aux prières de la reine. Elle était dans une de ces situations où, attendant d'elle un héritier, il lui témoignait de la bienveillance. Ce ne fut par cet héritier si ardemment désiré qui vint au monde, ce fut une fille, notre douce sainte. Le roi, furieux, délaissa brusquement sa femme, et quittant Nogent-le-Rotrou où elle avait fait ses couches, il revint à Paris. Charlotte espérait attendrir Louis XI, et se rappelant la dévotion qu'il avait pour saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste, elle donna à la fillette le nom de Jeanne. Vain espoir. L'éloignement du roi, nous le verrons, devint de la haine.

Il lui laissa pourtant l'enfant, qui resta aux côtés de sa mère et de sa nourrice, Catherine de Bruxelles, jusqu'à l'âge de cinq ans. C'est pendant ce temps que Charlotte commença à former cette âme héroïque et douce qui fait de Jeanne de Valois, à la fois une des plus intelligentes, des plus touchantes, des plus sympathiques, des plus saintes femmes de ce temps et de tous les temps. Cette éducation dérangeait les prévisions politiques du roi, qui voulait une fille pieuse, sans doute, mais non « une nonne ». Il força Charlotte à l'envoyer au château de Linières, aux environs de Bourges. Il la mit sous l'autorité d'Anne de Culant, épouse de François de Beaujeu, sire de Linières, montrant ainsi que cette mesure était prise plus encore contre la reine que contre la piété, car le sire de Linières était aussi bon et digne chevalier que sa femme était vertueuse, intelligente et dévouée. Le voisinage

d'un couvent habité par les religieuses de l'abbaye d'Issoudun entretint la piété de Jeanne.

Charlotte ne fut pas, sans doute, contrainte d'abandonner complètement sa fille. Elle put la voir mais rarement, en cachette peut-être. Nous avons une lettre d'elle, la seule qui soit venue à notre connaissance. C'est un document précieux; il nous renseigne sur la situation et aussi sur la résignation, la patience, la docilité de la « bonne reine ». Madame de Linières l'avertit que l'enfant venait d'être malade et que sa convalescence serait bien hâtée si elle pouvait passer quelque temps auprès de sa mère. Que voyons-nous? Dans une circonstance aussi grave, la reine est sans autorité. Elle n'ose même pas écrire au roi, sans que sa lettre soit appuyée auprès de lui. Elle s'adresse au sire du Bouchage, dont Louis XI ne se défie pas trop.

« De par la reine. Monsieur de Bouchage, madame de Linières m'a écrit que ma fille Jeanne a été malade de la vérole et qu'elle est guérie. Elle m'écrit aussi que monsieur de Linières est très malade d'une fièvre. Elle voudrait bien que j'envoyasse querir ma fille afin qu'elle pût se guérir complètement. Vous pourrez le voir par ses lettres que je vous envoie par le porteur. J'en ai écrit une au roi afin qu'il en ordonne selon son plaisir, car je n'oserais pas envoyer chercher ma fille sans l'en avertir. Je vous prie de remettre ma lettre à mon seigneur et communiquez-lui les lettres de madame de Linières. Faites agir le porteur le plus tôt que vous pourrez, afin que tout soit fait

selon le bon plaisir de mon seigneur et écrivez-moi. Adieu. — CHARLOTTE. »

Il faut méditer cette lettre. Elle nous éclairera complètement sur le servage de cette mère qui ignore la maladie de sa fille, puis qui n'ose pas la soigner sans autorisation.

Son cœur et sa dignité d'épouse n'étaient pas mieux traités. Pendant le siège de Paris, après la bataille de Montlhéry, en 1465, la reine est confinée à Amboise. Après la paix, Louis lui défend de venir à Paris, où il fait grande chère. Il l'envoie à Orléans où il se rend bientôt lui-même, en une compagnie des plus blessantes pour l'épouse. Il ne tarde pas à partir pour la Normandie, revient à Orléans, « mais il n'y reste guère ». C'est le résumé de tous les séjours qu'il fait auprès de sa femme.

Toutefois, l'opinion publique, dont Louis tenait et était obligé de tenir grand compte dans la lutte contre la féodalité, lui imposait le respect extérieur pour la reine. La bonté de celle-ci, sa piété, sa dignité morale, peut-être même les mauvais traitements du roi, l'avait rendue populaire dans le clergé comme chez les bourgeois. Nous choisissons ce trait entre autres : « Le dimanche 11 juin 1465, maistre Jean l'Ollive, docteur en théologie, prêche très ouvertement, après la haute messe de Notre-Dame, en l'honneur de la royne. »

Quand Louis, préparant quelque grande manœuvre politique, a besoin de surchauffer ses bons compères les bourgeois de Paris, il *exhibe* « la royne en grant triomphe ». Plus tard il ne se contraignit plus. Mais jusque vers 1470,

il paraît avoir parfois des remords. Sans doute, il fut un des rares hommes qui ont la colère durable, mais la foi, qui était grande en lui, le ramenait, de temps à autre, à quelque sentiment humain. En tout cas, il comprenait bien qu'en honorant extérieurement la reine, il rehaussait la dignité royale dans l'esprit du peuple.

L'année 1467 et les trois suivantes sont, pour Charlotte, des années moins malheureuses, sinon heureuses ; nous la voyons employée à une négociation difficile. Dieu voulait montrer que l'humilité de sa servante naissait non d'une infirmité mais d'une vertu, comme il prouvera, après la mort du roi, que si Charlotte s'était effacée jusque-là, c'était non par manque de résolution, mais par obéissance au devoir.

Le mardi 1er septembre 1467, un grand nombre des bourgeois et des conseillers de la ville de Paris montent sur des bateaux richement couverts de belles tapisseries et de brillantes étoffes de soie. Ils s'en vont au-devant de la reine qui arrive de Rouen. D'autres bateaux suivent. Les uns portent les enfants de chœur de la Sainte-Chapelle « chantant très mélodieusement des virelais, des chansons et autres bergerettes ». Les autres sont montés par un grand nombre de musiciens, « jouant des clairons, des trompettes, toute sorte de hauts et bas instruments accompagnant d'habiles chantres ».

Ceux-ci, aussitôt qu'on aperçoit le navire où est la reine escortée de ses dames et damoiselles, chantent des « morceaux à sa louange ». Les bourgeois s'approchent d'elle et entrent dans son bateau jonché de fleurs parfumées. Ils

lui offrent de riches boîtes, remplies de dragées et de confitures, des fruits nouveaux, et « un beau cerf en sucre ayant les armes de la royne pendues à son col. Le vin ne fut pas épargné et tous les passagers en eurent à leur volonté. »

Elle vint débarquer au terrain de Notre-Dame. Tous les présidents et conseillers de la cour du parlement, l'évêque de Paris et plusieurs autres gens de cette sorte, vêtus de leurs habits de cérémonie, l'y attendaient. La ville de Paris avait disposé à cet endroit diverses figurations et personnages muets, quelques-unes de ces représentations mimées, tableaux vivants, scènes sans parole, où excellaient les gens du xve siècle et qui constituaient, après les fontaines de vin et les tables ouvertes à tout venant, le plus grand attrait des cérémonies publiques.

La reine se dirigea vers l'église Notre-Dame, où elle fit son oraison, remonta en bateau et s'en vint faire une nouvelle station à la porte de l'église des Célestins. Elle y admira quelques autres de ces scènes muettes. De belles haquenées l'attendaient là, ainsi que ses dames et damoiselles. Elle alla rejoindre le roi à l'hôtel des Tournelles, à la porte duquel étaient disposées d'autres figurations.

Paris fut en liesse pendant toute la nuit suivante. Les rues étaient illuminées. On y dressa des tables où qui voulait pouvait venir boire et manger.

Pendant tout le reste du mois, les bourgeois et les seigneurs de Paris offrirent des fêtes au roi et à la reine. Nous la rencontrons notamment chez maître Jean Dauvet, premier président du

parlement, qui donne un festin en son honneur. Elle y est en compagnie de sa sœur, Bonne de Savoie, et de quelques dames et bourgeoises dont le voisinage lui avait évidemment été — cruellement pour sa dignité d'épouse — imposé par le roi.

Le respect n'était, en effet, qu'extérieur et certains détails de ces magnificences nous dévoilent tout ce que le cœur de Charlotte put y souffrir. Mais le roi préparait une de ces dangereuses intrigues où il avait besoin d'un redoublement de fidélité et de sacrifices. Prouver aux bourgeois de Paris qu'on était bon époux, c'était les préparer à croire qu'on était bon prince; et leur montrer une scène brillante et sainte, c'était les toucher aux deux points les plus sensibles à un cœur du xve siècle. C'est devant Charlotte que défile cette armée de quatre-vingt mille bourgeois dont trente mille sont vêtus de jacques et de brigandines, c'est-à-dire de cuirasses en peau ou en lames de fer. Spectacle merveilleux, au dire des contemporains et nulle autre ville au monde n'eût pu faire paraître une telle masse de soldats.

Nous avons dit qu'elle venait de Rouen. C'est là que nous la trouvons au mois de juin précédent. Elle y est avec ses filles. Le roi avait besoin de faire cette exhibition patriarcale pour mieux endormir les défiances de Warwick, qu'il veut gagner à sa cause.

Il y a une éclipse dans les bonnes grâces de Louis. La reine reçut le contre-coup de l'affaire de Péronne. Elle expie la bonne mine que le roi est forcé de simuler envers Philippe de Sa-

voie. Celui-ci, pour se venger du manque de foi de Louis XI, s'était mis, une fois sorti de prison, à la tête de quelques seigneurs révoltés. Dans le traité de Péronne, si humiliant pour la dignité royale, Charles le Téméraire exigea que Philippe de Savoie fût gracieusement pardonné et traité.

La reine est de nouveau reléguée à Amboise, qui est, avec Loches, le lieu le plus habituel de son exil. Mais la politique va réclamer de nouveau ses efforts. Cette fois l'œuvre est douce au cœur de Charlotte. Il s'agit d'amener la paix entre le roi et le duc de Guyenne. Louis met sa femme en avant pour mieux endormir son antagoniste, Charlotte voit seulement que cet antagoniste est le frère de son époux et que le grand devoir de l'épouse chrétienne est de procurer la paix domestique. « C'est elle qui, comme honneste et très noble dame, avoit fort travaillé à traicter ladite bonne paix et unité. » Elle vint recevoir son beau-frère au château de Moutier-lez-Tours, en compagnie de Madame de Bourbon et autres dames et damoiselles pour « le fester très amiablement ». Il demeura là jusqu'à Noël. Lui parti, l'œuvre pour laquelle la reine avait été retirée de sa retraite étant accomplie, on la renvoya à Amboise.

Mais le moment, le seul peut-être où elle fut vraiment bénie par son époux allait arriver. « Le samedi, dernier jour de juin 1470, environ entre deux et trois heures du matin, la royne accoucha dans le château d'Amboise de ce beau fils qui là fut baptisé et nommé Charles. De ladite nativité fut grand'joye répandue par tout

le royaume de France et fut chanté partout *Te Deum laudamus.* » Le roi montra une joie sans pareille et, comme nous venons de le voir, tout le royaume y prit part. Nous avons le récit des fêtes qui eurent lieu : on ne nous y signale pas la présence de la reine. Le roi a besoin d'elle à Paris en janvier 1471. Le 4 février, elle va en grande pompe en procession à Notre-Dame et à l'église des Carmes qu'on nommait Notre-Dame-de-Recouvrance, pour remercier Dieu du succès remporté par le roi en Picardie.

Les journées royales sont terminées ; la bonne reine va reprendre la voie douloureuse, avec des angoisses désormais plus intenses, une marche sans guère de repos, un exil plus surveillé, une solitude plus péniblement sentie. En vieillissant, le roi fortifie ses défauts, il les enfièvre, il les change en maladie et en monomanie. Il s'en cuirasse, il en fait le rempart, non seulement de sa politique mais de sa vie même. La défiance, le soupçon, la méchanceté, la haine, l'*autoritarisme* implacable sont devenus indispensables à chacune de ses pensées. Charlotte n'est plus une enfant. Elle a trente ans. Elle a montré son intelligence, sa fermeté morale sous sa docilité chrétienne. Elle est condamnée, dans l'esprit du roi, à ne plus guère quitter Loches ou Amboise, et dans des circonstances instantes à être éloignée plus encore.

Le roi la visite de plus en plus rarement. Elle ne paraît plus à côté de lui pendant les cérémonies officielles où parfois il avait cru devoir l'appeler. Il ne lui permet même plus de l'approcher pendant ses maladies.

Le chagrin, causé par l'éloignement de son époux, devenait angoisse, quand la mère constatait cette haine exaspérée que Louis ne cachait pas contre sa fille Jeanne. Celle-ci, sans cette haine qui pesait sur elle, eût été la récompense humaine des épreuves maternelles. Dieu, par une ingénieuse caresse de sa bonté, avait donné à l'enfant toutes les vertus qui avaient été nécessaires à sa mère pour vivre sans se désespérer : la douceur exquise, la patience énergique, la piété angélique, la modestie sainte.

La foi de Louis XI était grande, mais en venait aisément aux accommodements de la superstition quand elle était en contradiction, avec les visées politiques du roi. Ses filles étaient un des enjeux de cette politique. Il ne pouvait donc supporter que celle-ci eût « l'air plutôt d'une nonne que d'une princesse ».

Il refusa longtemps de la voir. Il y consentit enfin et il s'écria : « Je ne l'aurais pas crue aussi laide! » L'enfant voulut l'embrasser, il la repoussa. Une réflexion plus profonde et plus âpre le réconcilia avec la difformité de Jeanne. Il pouvait l'utiliser cette difformité et il prouva qu'il y pensait, en laissant échapper une phrase qu'il est inutile de rapporter ici. Mais quand il constata l'intensité de la piété, chez l'enfant, quand il lui entendit dire qu' « elle se destinait à Dieu qu'elle aimerait plus que tous les princes de la terre », Louis XI contraignit à peine l'impétueuse férocité de sa nature. Il tira son épée à plusieurs reprises pour tuer sa fille et déclara qu'il la tuerait. Nous avons la scène, et nous

voyons le seigneur de Linières cachant dans son manteau Jeanne, qui y resta sans trembler. On devine la douleur de la pauvre mère, quand cela lui fut raconté. Il fallut que tout cédât à la tyrannie du roi et que Jeanne consentît à se marier. Elle boitait légèrement. Sa physionomie gracieuse et cette expression vraiment angélique qui reflétait son âme eussent pu faire oublier la difformité de son corps. Mais Louis d'Orléans, à qui on imposa violemment cette épouse (en 1476), ne dissimulait ni son mépris ni peut-être son dégoût.

Ici encore nous pouvons deviner les angoisses maternelles, quand Charlotte vit tyranniser et sa fille à qui ce mariage répugnait, et celui qui, sous peine de mort, acceptait cette épouse, avec une haine qui n'était pas sans excuse. Elle prévoyait pour la pauvre enfant un avenir douloureux et elle ne pouvait la protéger! Déjà, quelques années auparavant, la politique de Louis XI avait mis sa fierté maternelle à une désagréable épreuve. Il avait voulu imposer sa fille aînée au duc de Calabre, neveu du roi de Sicile. Celui-ci avait subi les fiançailles. Mais aussitôt qu'il avait pu, il s'était enfui. Anne, moins patiente que Jeanne, avait ressenti ce dédain injurieux.

Nous revenons au mois de mai 1472, et, si l'on veut me pardonner cette parenthèse, je me permettrai de recommander ce mois au souvenir des pieuses âmes de France. Il est signalé par la première — et rudimentaire encore — apparition de l'*Angelus* en notre pays.

Au mois de septembre de cette année, la reine

eut un fils qu'on nomma le duc de Berry, « mais il ne vesquist guère ». Si Louis comprit que c'était la punition des durs traitements qu'il faisait souffrir à la reine, il n'y parut guère. Il ne pouvait pas encore lui enlever son fils Charles, mais il emprisonna la mère à côté du fils.

Pendant que la pauvre Jeanne vivait au château de Linières avec la pension de douze cents livres que lui faisait le roi, et si pauvrement qu'on nous la représente avec « sa petite robe de camelot percée aux coudes », la reine était enfermée à Amboise sans avoir le droit d'ajouter à cette maigre pension, sans qu'il lui fût, d'ailleurs, permis de recevoir « personne de bonne naissance ».

L'éducation du petit prince lui fut bientôt enlevée pour être soumise à l'autorité de personnages de bas étage dont les plus notables était le secrétaire du Plessis et le valet de chambre, Étienne de Vère.

Il ne fallut rien moins qu'un danger que courut le dauphin — et l'on en peut deviner le retentissement dans le cœur maternel — pour qu'elle quittât cette espèce de prison. En 1476, nous l'entrevoyons au Plessis-du-Parc près Tours, avec son fils. On venait de saisir un individu qui avoua être venu là pour assassiner le fils du roi.

Les préoccupations lui venaient du dehors comme du foyer domestique.

En cette même année 1476, elle apprit que le duc de Savoie, la duchesse et leurs trois enfants avaient été attaqués et faits prisonniers auprès de la porte de Genève par les gens de Charles

de Bourgogne. Le duc parvint à se sauver. Olivier de la Marche nous raconte le fait. Il était chef de l'entreprise et il avait obéi à contre-cœur à son maître, mais il y allait de sa vie. Il nous montre la duchesse assise derrière lui, sur son grand cheval. Les deux filles de la princesse suivaient, entourées de quelques damoiselles. Le plus jeune des deux fils était porté par un gentilhomme bourguignon. On les emmenait à Saint-Claude, à travers la montagne. Toutefois le roi Louis ne pouvait tolérer cette insulte faite dans sa personne à sa belle-sœur. Il envoya donc des soldats qui feront ouvrir les portes du château de Rouvres où elle était prisonnière.

En ses dernières années, Louis XI, malgré les grandes préoccupations de la politique générale n'oublie pas sa haineuse défiance contre la bonne reine. Il paraît surtout redouter l'influence qu'elle pourrait avoir sur son fils. Quand la maladie lui laisse entrevoir que la mort approche, il craint moins que le dauphin Charles, qui va devenir Charles VIII, ne venge les torts que le dauphin Louis a eus envers Charles VII. Il l'a tenu jusque-là dans une demi-enfance et loin de toute pensée politique. Il consent en 1482 à lui apprendre qu'il va régner et à lui indiquer quelques-uns des devoirs de la royauté. La scène est saisissante. Lui parlera-t-il de sa mère? Non. Il lui parle d'Olivier le Daim, de Jean Doyat, des plus vils et serviles instruments de ses puissantes et sournoises intrigues. Pour la reine, qu'il ne nomme même pas, il la rejette hors de toute influence, en faisant jurer au jeune prince

qu'il n'aura d'autres serviteurs que les hommes de confiance de son père.

Il va plus loin. Un grave historien contemporain, Claude de Seyssel, nous l'apprend ; il envoya la reine en Dauphiné afin qu'elle n'eût plus de relation avec son fils.

Il meurt le 30 août 1483 et il donne une dernière et cruelle preuve de son mépris. C'est, non pas à la reine mais à sa fille aînée, Anne de Beaujeu, qu'il confie la tutelle du jeune prince. Charlotte, nous le répétons, était bonne mais sans lâcheté. Elle avait été humble et docile parce que c'était son devoir conjugal. Elle comprit qu'elle avait actuellement un autre devoir à remplir. Malgré la faiblesse de sa santé ruinée par cette vie d'angoisses, malgré l'absence d'ambition et son dégoût pour les intrigues, elle réclame la tutelle et la régence ; La régence, au nom du vieux droit de la France ; et au nom de son droit maternel, la tutelle. Accepter une indigne exclusion c'eût été admettre qu'elle la méritait, et elle ne pouvait pas laisser déshonorer en elle la piété, la sagesse, la patience chrétienne.

Ce n'était pas seulement sa fille qui lui disputait cette tutelle, mais Pierre de Bourbon, le frère aîné du comte de Beaujeu, et le duc d'Orléans. Aidée par les conseils du comte de Longueville, fils du célèbre Dunois, grand personnage lui-même, habile et vaillant, la reine mère l'eût sans doute emporté ; son droit évident, sa vertu, sa parfaite bonté, l'indignité des traitements qu'elle avait subis, lui avaient fait, avons-nous dit, des partisans.

Mais vers la fin de l'automne 1483, elle sentit l'approche de la mort. Le 1er décembre, elle dicta son testament dont elle confia l'exécution à l'archevêque de Tours, à son gendre Pierre de Bourbon-Beaujeu, et à ce comte de Dunois, son beau-frère. « Les pleurs, les gémissements, les cris douloureux de tous les gens de sa maison, regrettant une si bonne dame, furent si grands que son agonie en fut troublée. » Elle mourut le même jour, le 1er décembre 1483, trois mois après son mari.

Elle avait dans son testament donné un souvenir naïf et touchant à sa fille bien-aimée. « Je donne à ma fille Jeanne, duchesse d'Orléans, ma vaisselle d'argent, valant deux cents marcs, pour luy ayder à emménager. »

Pieuse et humble jusqu'à la mort, elle recommande à son fils les serviteurs qui ont partagé son exil; les couvents des Frères Mineurs où l'on a bien prié pour elle, et elle laisse au jeune roi le soin de désigner le lieu de sa sépulture. Celui-ci voulut joindre dans la mort ces deux époux que la vie avait souvent séparés. Il fit porter en grande solennité et enterra le corps de sa mère à l'église de Notre-Dame de Cléry, auprès des restes du roi Louis XI.

La vie de Charlotte de Savoie n'avait pas encore été écrite. Elle est toute fleurissante de vertus chrétiennes; nous avons voulu l'étudier un peu longuement. Nous y avons retrouvé en racines toutes les branches de la sainteté de la bonne sainte Jeanne, la patience unie à la fermeté, la suavité à la dignité. Toutes deux privées de l'amour paternel, toutes deux maltraitées par

leur époux, elles sont différentes en ceci, que la fille reçut publiquement les injures et les coups dont le retentissement fut épargné à la mère. La souffrance de Charlotte devint martyre pour Jeanne, et la première eut certains jours lumineux, jours d'espérance et de tendresse tandis que la seconde, avec une âme plus aimante et plus fière, menacée de mort par son père, arrachée à sa mère, méprisée publiquement par son mari, ne paraît pas avoir vu une seule année sans torture. Sa charité fut plus grande et l'amour divin plus rémunérateur. Elle fonda un Ordre vivant et sanctifiant, instruisant les intelligences et sauvant les âmes. Elle est invoquée depuis des siècles ; et c'est aujourd'hui pour la première fois qu'une humble voix essaye de dire la piété de Charlotte de Savoie.

CHAPITRE III

DE LA RENAISSANCE PAÏENNE A LA RENAISSANCE PHILOSOPHISTE (XVIe-XVIIIe SIÈCLE).

§ I. — *La Mère de saint Jean de Dieu, fondateur des Religieux de la Charité* (1495-1550). — Cette mère ne fait qu'apparaître. Encore ne la voyons-nous que sur son lit de mort, mais là, elle devient si touchante, elle se montre si bien la digne mère de celui qui aima tant les malades, et cette mort même contribua si évidemment à l'éducation sainte de Jean de Dieu, que nous ne résistons pas au désir de la nommer ici.

On l'appelait Thérésa ; elle avait épousé André Condad, un petit bourgeois de la ville de Monte Mayor, en Portugal.

Tous deux très pieux, ils s'efforçaient de tourner vers Dieu la décision de caractère et la vivacité d'imagination qu'ils remarquaient dans leur fils, ce besoin de grande activité qui donne à notre saint une physionomie si originale.

Un soir ses parents offraient l'hospitalité à un voyageur qui s'en allait en Espagne. Il y avait déjà été plusieurs fois. Ces voyageurs, marchands, colporteurs, pèlerins, c'était le journal ambulant. C'est par eux qu'on connaissait les peuples voisins, qu'on savait les nouvelles politiques, les noms géographiques, l'histoire et la légende. Ils payaient en récits et en prières l'hospitalité qu'on leur accordait.

L'hôte d'André Condad se mit à raconter les nouvelles de Madrid, où il allait, la beauté des monuments, des églises surtout. Le petit Jean — il avait huit ans — l'écoutait avec enthousiasme.

Entraîné par son imagination, il oubliait les parents dont il était le fils unique, les joies et la tranquillité du foyer domestique, la longueur du chemin, le manque d'argent. Il voulait aller voir les merveilles qu'on venait de lui dépeindre. Avec le caractère résolu qui lui donna plus tard une si rare humilité et un si complet mépris pour l'opinion du monde, il se décida à partir. Emporté par cette ardeur, qu'il devait adoucir, mais qui le poussa à vouloir toujours atteindre le degré supérieur de la perfection, il se dit qu'en suivant de loin l'étranger, il arriverait à cette ville de Madrid où il y avait de si merveilleuses églises.

Il guetta en effet le départ de l'hôte ; et le voilà parti à sa suite, tout en se cachant soigneusement, afin de n'en être pas reconnu et ramené vers ses parents.

Ceux-ci ne s'inquiétèrent pas d'abord de cette absence. Jean avait l'habitude d'aller visiter un oncle qui demeurait à l'autre bout de la ville. Le soir seulement, quand ils ne le virent pas revenir, ils s'émurent. On va chez l'oncle, puis on bat la ville, puis les environs. On devine les angoisses de la pauvre mère. Un soir, André revenait d'une de ces courses, toujours vaines, qui le désespéraient et qui avaient donné à Thérésa une série de coups dont les derniers étaient mortels. André trouve sa femme couchée. Quelques voisins la veillaient. Elle avait une vio-

lente fièvre, qui ne devait tomber que pour précéder la mort de peu d'heures.

Elle tomba, en effet. Thérèse reconnut son mari, et, l'appelant près de son lit elle lui dit avec un sourire paisible : « Toujours seul ! Tu n'as rien trouvé ! Je le savais. »

André voulut la consoler, lui donner de nouveaux espoirs.

« C'est moi qui te consolerai », dit-elle avec le même sourire plein de sérénité qui semblait annoncer à André le sommeil de la mort prochaine. « Écoute-moi. Notre-Seigneur a eu pitié de moi. Il n'a pas voulu que je mourusse désespérée en pensant à l'avenir de cet enfant que nous élevions pour la vertu. Il m'a envoyé l'Ange gardien de notre fils. Celui-ci m'a ordonné d'être patiente et d'avoir courage pendant les dernières heures que j'ai encore à vivre. J'ai vu clairement l'avenir. »

André secoua la tête, il était persuadé que c'était la fièvre qui parlait par sa voix. « Non, continua-t-elle tranquillement, je ne dormais pas ; je n'avais pas la fièvre alors. J'ai vu que notre Jean souffrira beaucoup. Il aura des traverses et sa vertu sera parfois mise en péril. Mais son bon Ange a reçu la mission de le protéger toujours. Les dangers qu'il courra, les coups qu'il recevra affermiront la vertu que nous avons essayé de mettre en lui et développeront les grâces merveilleuses que Dieu lui réserve. Toi, mon bon André, tu vas rester seul. Voici ce qu'il faut faire. Tu vendras tout ce que nous possédons, tu distribueras tout aux pauvres et tu entreras dans l'Ordre de Saint-François. »

André, que les larmes étouffaient, fit signe qu'il

lui obéirait. « Je meurs heureuse, je suis rassurée sur le salut de ceux que j'aime. Adieu ou plutôt au revoir. Nous nous retrouverons dans le Ciel et Jean dans les hauteurs des Cieux. »

A quelques années de là, Jean que maint hasard avait longtemps éloigné de son pays et qui, après avoir été berger, puis cultivateur était devenu soldat, Jean vint à Monte-Mayor. Il y trouva les tombes de son père et de sa mère. L'oncle chez lequel il allait souvent étant petit, vivait encore. Il ne lui cacha pas que la mort précoce de sa mère était due à sa fuite de la maison paternelle. Jean s'agenouilla dans le cimetière. Il lui sembla que les chères et pieuses âmes lui parlaient encore du fond du tombeau. Celle de Thérésa lui parlait de pardon et aussi de pénitence. Quand il se releva, il ne trouva plus en lui qu'une seule pensée. Elle dirigea désormais toute son existence. Il s'était dit qu'il ne pourrait jamais faire assez de bien pour effacer cette sorte de parricide qu'il avait commis.

C'est ainsi que le souvenir de sa mère ne le quitta plus et l'encouragea à cette humilité héroïque, à cette charité infatigable, à cet abandon complet à la volonté de Dieu qui rendent si émouvante la biographie de ce soldat, de ce berger, de ce quêteur, de ce vendeur de bois, illustre, dès son vivant, par son pouvoir miraculeux et prophétique.

---

§ II. — *La Mère de saint François de Borgia* (1510-1572). — Jeanne d'Aragon, cousine de

Charles-Quint avait épousé Jean de Borgia, duc de Gandia. François, son fils aîné, à la fois ascète et diplomate, fut un de ces hommes qu'on peut appeler les hommes d'État de la piété. Dieu les envoie à la suite des saints de génie pour compléter les assises terrestres des grands Ordres religieux.

Il était né en 1510. En 1565 il devint général des Jésuites. Il paraît avoir reçu de saint Ignace, qui reconnaissait en lui une âme de la même famille que la sienne, la mission de rendre inextinguible cette puissante flamme d'apostolat qui éclaire l'histoire de la Compagnie de Jésus et qui met en si caractéristique lumière les trois qualités extérieures de l'ordre : la mâle sagesse, l'humble dignité et la patience victorieuse. Mais, auparavant, il avait passé de longues années dans le monde. Aussi admirable au foyer domestique que dans l'administration des provinces et dans les grandes ambassades, il montra partout cette énergie intellectuelle, cet héroïsme de piété qu'il tenait de sa mère, la descendante de tant de rois défenseurs de la chrétienté contre les musulmans, la petite-fille de Ferdinand d'Aragon et de la grande Isabelle de Castille.

Elle avait failli mourir quand vint au monde François son premier-né. « Pour attirer sur l'enfant la miséricorde de Dieu, et comme elle avait une dévotion très tendre pour saint François d'Assise, elle avait fait vœu de donner à son fils le nom de François. »

De concert avec son mari, elle pensa avant tout à le rendre digne de ce saint patronage, et « elle n'eut pas plus de soin de lui choisir de bonnes

nourrices que de mettre auprès de lui des personnes qui pussent commencer à former son esprit et son cœur, en lui donnant les premières impressions de la vertu ». Elle voulut que ses premières paroles prononçassent le nom de Dieu, et la mémoire de l'enfant était si heureusement portée à retenir ces saints enseignements qu'il était, à l'âge de cinq ans, aussi instruit des choses de la religion qu'on l'est habituellement à douze ans. Elle remarquait, dès lors, avec quelle ferveur il priait; elle développait en lui la charité et la modestie qui lui étaient naturelles. Il mettait dans tous ses actes de vertu non seulement l'énergie qu'il tenait de ses ancêtres, mais la grâce qu'il tenait de sa mère. Celle-ci admirait souvent que les plus chers de ses jeux consistaient à imiter les cérémonies de l'Église, les gestes des prédicateurs, et à répéter pieusement leurs discours. Si bien que le duc, son père, disait souvent : « Vous lui faites prendre plutôt le chemin du Ciel que celui de la terre. »

A l'âge de sept ans, elle lui donna un gouverneur pour former ses mœurs et lui apprendre « cette conduite honnête, cet air de politesse qui sont si nécessaires aux gens de qualité ». On lui chercha également un précepteur, très savant dans les lettres humaines. La Providence récompensa les préoccupations de cette mère prudente. Celle-ci rencontra deux personnages qui avaient autant de lumière que de piété, et ils firent de lui « un cavalier accompli aussi bien qu'un véritable chrétien ».

Il trouvait, du reste, dans toutes les traditions, dans tous les usages de la maison paternelle un

appui pour sa piété. La duchesse l'habitua de bonne heure à une pratique de dévotion qui était propre à la maison de Borgia et que François établit dans la Compagnie de Jésus quand il en devint le général. Le dernier jour de chaque mois, chacun des membres de la famille tirait au sort le nom d'un des saints honorés dans le courant du mois suivant. Celui à qui le nom de ce saint était échu devait le prier particulièrement chaque jour de ce mois, exercer celle des vertus par où ce saint avait principalement brillé, et la veille et le jour de la fête, il devait donner à dîner à deux pauvres qu'il servait tête nue « pour honorer en eux Celui dont les pauvres sont les membres ».

La pieuse duchesse ne devait pas jouir longtemps de la vertu et la tendresse de ce fils béni. Elle mourut quand il n'avait que dix ans. Nous ne savons rien de ses derniers jours. Nous voyons par la douleur de son fils combien elle méritait d'être aimée.

Malgré sa sagesse et la précoce et chrétienne fermeté de son âme, il passa plusieurs jours dans les larmes entremêlées de prières. Il cherchait dans son doux esprit, dans son âme déjà si vigoureuse, ce qu'il pourrait faire pour mieux recommander au Seigneur le bonheur de cette mère qu'il voulait revoir dans le Ciel. Le pieux enfant, préludant aux austérités de la vie religieuse, alla s'enfermer et se donna la discipline.

Mais sa mère ne l'avait pas entièrement quitté. Elle l'avait légué à doña Maria Henriquez, aïeule paternelle de François, veuve de Jean de Borgia et nièce de Jean II d'Aragon.

C'est à celle-ci autant qu'à sa mère que notre saint dut les perfections de son éducation. Doña Maria se présente à nous avec une physionomie saisissante. C'est elle qui donne son caractère à la race, elle qui relève cette famille de Borgia et dont l'âme puissante en son humilité rappelle la chevalerie féminine, si je puis dire, d'Isabelle de Castille et fait penser à Charles-Quint, gouvernant encore le monde du fond de son monastère de Saint-Just.

Demeurée veuve à dix-huit ans, après l'horrible assassinat de son mari, elle resta dans le monde, comme son petit-fils François devait également le faire, et en y portant comme lui un cœur promis aux austérités monastiques. Notre saint proclama toujours que l'une des plus grandes grâces qu'il eût reçues du Ciel était de l'avoir eue pour aïeule, parce que c'était elle qui avait veillé sur lui après la mort de sa mère et qu'à elle, à ses prières, à ses exemples, il devait d'avoir été appelé à la perfection religieuse dans la Compagnie de Jésus.

Elle était entrée, en effet, dans un monastère des Filles de Sainte-Claire de Gandia, dès que l'établissement de son fils, le père de notre saint, lui eût permis de quitter le monde. Sa fille l'y avait déjà précédée et nous avons sa vie « qui peut servir de modèle aux plus saintes religieuses ».

En vain avait-on fait les plus chaleureuses instances pour retenir doña Maria dans le monde. Son fils, désolé de perdre cette intelligente sagesse qui le dominait et le conduisait, ne voulait pas la laisser partir : « Le petit

François venait de naître, il était maladif, la duchesse sa femme était en grand danger. Que deviendrait-il s'il perdait aussi sa mère? » Elle n'écouta rien.

La vie de notre saint signale plusieurs prédictions vraiment merveilleuses de doña Maria. Charles-Quint, qui l'avait en grand respect, lui dut plusieurs conseils prophétiques dont l'avenir réalisa les pronostics. En la circonstance dont nous parlions plus haut, ce fut aussi par une prédiction qu'elle consola son fils. Elle lui annonça que la duchesse ne mourrait pas, qu'il aurait une famille très nombreuse, et que n'eût-il d'autre enfant que le petit François, celui-ci était destiné à un si grand avenir que toute la vie de son père ne suffirait pas à remercier Dieu d'un pareil présent.

Après la mort de doña Juana, doña Maria s'efforça de la remplacer, et, du couvent où elle s'était retirée, elle dirigea l'éducation de son petit-fils. Elle devait d'ailleurs constater plus tard combien François avait profité de ses leçons. Avant de mourir, elle le rencontra dans une ville du royaume de Grenade où la révolte des habitants de Gandia l'avait forcée de se réfugier. Elle était là auprès de sa mère doña Maria de Luna, bisaïeule de François, qui, en voyant ses vertus, put espérer que ces trois générations de saintes femmes étaient bien les degrés de cette échelle mystérieuse que vit Jacob et qui menait de la terre au Ciel.

---

§ III. — *Doña Béatrix, mère de sainte Thérèse* (1515-1583). — Le 28 mars de l'année 1515, à l'aube d'une belle matinée printanière, Thérèse venait au monde dans une ville d'Espagne qui représentait toutes les qualités de l'honneur humain, de la fidélité, et de la gloire céleste. On la nommait la ville des Chevaliers, la ville du Roi, la ville des Saints.

Un incident poétique et charmant signale cette naissance. L'*Angelus* sonnait à toutes les cloches d'Avila. La jeune mère, — elle s'était mariée à quinze ans et en avait alors vingt et un — les connaissait toutes. Elles les écoutait, en remerciant Dieu de lui avoir donné, après deux fils, cette première fille. Elle tressaillit! Un son qu'elle n'avait pas encore entendu venait se joindre au concert bien connu qui envoyait au Seigneur les prières matinales. Une cloche sonnait plus claire, plus céleste, plus joyeuse. Elle sonna longtemps encore après que les autres se fussent tues. Si quelqu'un de ces pieux ermites qui assistent aux naissances des grands hommes et leur prédisent l'avenir, dans ces romans chevaleresques que doña Béatrix aimait tant, si quelqu'un de ces sages se fût présenté, il lui eût dit que cette cloche célébrait, avec une fierté joyeuse, la naissance de son enfant. C'était la cloche de la nouvelle église des Carmélites, dont l'inauguration avait lieu ce jour-là même ; et poussée par la volonté du Seigneur elle bénissait la venue de l'une des plus merveilleuses épouses de Jésus, de l'une des plus grandes gloires du Carmel, de l'une des plus grandes protectrices de la société catholique. En ce temps même, un homme d'un

génie aussi puissamment diabolique que le sien était puissamment idéal, Luther se préparait à enlever à l'Eglise la moitié de son domaine et ce petit enfant combattra cette puissance du mal plus victorieusement que ne le fera Philippe II, le mieux armé des rois.

En cette année même, paraît glorieusement François Ier, qui va répandre dans le monde la molle et corruptrice Renaissance, et cette enfant fera plus pour combattre cette lâche et païenne mollesse que le roi de France pour l'environner d'éclat. Cette enfant encore sera la plus héroïque de cette ville des Chevaliers, la plus fidèle au roi du Ciel dans cette ville du Roi, la plus sainte de cette ville des Saints.

Doña Béatrix était facile à se laisser enthousiasmer par les prophéties éblouissantes de piété et d'honneur. La piété et l'honneur étaient dans son sang comme dans le sang de son mari. Ils étaient tous deux de la vieille race chevaleresque qui, depuis des siècles, combattaient les Maures, et tandis que son mari don Alphonse de Cepeda, descendait des rois de Léon, elle, doña Béatrix de Ahumada avait dans son blason des pièces qui rappelaient des faits héroïques. Thérèse dédaignait ces glorieux souvenirs. Elle le déclara mainte fois, non pas avec mépris pour les nobles traditions qui poussent à bien faire, mais avec dédain pour la vanité qui engage à l'oisiveté.

Elle jugera même, aussi sévèrement que le respect le permet, le goût pour les récits chevaleresques que doña Béatrix avait trouvé dans son sang ; et contrairement à ce que nous voyons chez beaucoup de nos saints et de nos

saintes, c'est vers son père, non vers sa mère que se porte la plupart de son respect et de sa tendresse. Nous allons laisser la parole à sainte Thérèse, qui nous introduit beaucoup mieux qu'il ne nous serait possible de le faire dans ce foyer domestique où règne doña Béatrix.

« L'éminente piété de mes parents et les faveurs dont Dieu me combla dès mon enfance auraient dû suffire, si je n'avais été si infidèle, pour me fixer dans le sentier de la vertu. Modèles de vertu, ils n'accordaient qu'à elle leur estime et leur faveur. Dieu avait orné ma mère des plus belles vertus. Les grandes infirmités dont sa vie ne fut qu'un enchaînement, firent éclater sa patience. Une ravissante modestie trahissait au dehors tout ce que son âme avait de pudique. Douée d'une beauté rare, jamais elle ne parut en faire la moindre estime ; comptant à peine trente ans quand elle mourut, elle avait déjà adopté cette sévérité de costume qui convient à un âge avancé de la vie. Elle charmait par la douceur de son caractère et par les grâces de son esprit. Sa vie tout entière s'était écoulée au sein des grandes souffrances ; la mort la plus chrétienne en fut le terme et le couronnement.

» Nous étions trois sœurs et neuf frères. Grâce à la bonté divine, tous, par la vertu, ont ressemblé à leurs parents, excepté un, ajoute ici la sainte avec une humilité qui lui faisait traiter comme un crime l'amour de la parure, la seule faute qu'elle commît jamais.

» Je les chérissais tous de l'affection la plus tendre et ils me payaient de retour. Toutefois il

y en avait un à peu près de mon âge que j'aimais plus que les autres. Nous nous réunissions pour lire ensemble les *Vies des saints*. En voyant les divers genres de supplices que les martyrs enduraient pour Dieu, je trouvais qu'ils achetaient à bon compte le bonheur d'aller jouir de lui, et j'aspirais, moi aussi, à une mort si belle, de toute l'ardeur de mes désirs.

» Nous délibérions ensemble sur les moyens d'atteindre notre but. Le parti qui nous souriait davantage était de nous en aller, demandant notre pain pour l'amour de Dieu, au pays des Maures, dans l'espoir qu'ils feraient tomber nos têtes sous le glaive. Mais nous avions un père et une mère, et c'était là le plus grand obstacle à nos yeux... Voyant, continue-t-elle, qu'il nous était impossible d'aller au lointain pays des Maures moissonner la palme du martyre, nous résolûmes de mener la vie des ermites du désert. Dans un jardin attenant à la maison, nous nous mîmes à bâtir de notre mieux des ermitages, en posant l'une sur l'autre de petites pierres qui tombaient presque aussitôt.

» Je me plaisais surtout à réciter le saint rosaire, c'était une dévotion que ma mère avait extrêmement à cœur et elle avait su nous l'inspirer. »

Le Révérend Père François de Sainte-Marie, dans son *Histoire des Carmes déchaussés*, insiste sur ces lectures de poèmes chevaleresques. « Notre sainte quitta la lecture des livres saints, et, se laissant emporter à l'exemple et à la coutume, elle se donna tout à la lecture des romans, avec son frère Rodrigue. Ils n'avaient plus de plaisir que dans les aventures fabuleuses de ces

chevaliers errants. Ils se remplirent l'imagination et la mémoire de combats, d'amours, d'enchantements et des autres sottises de cette nature et se rendirent si intelligents dans ces ouvrages ridicules, qu'ils composèrent un nouveau roman, rempli, comme l'on dit, des événements les plus ingénieux que l'imagination subtile des Espagnols ait jamais inventés. Béatrix d'Ahumada, leur mère, avait innocemment contribué à ce petit désordre, car, voulant quelquefois se délasser des travaux domestiques, elle se divertissait dans la lecture de quelqu'un de ces livres de chevalerie.

» Elle les eût retirés bientôt de cet égarement, si elle eût été prévenue de sa mort. Car, étant ornée de toutes les vertus qu'on peut désirer dans une femme d'honneur et d'esprit, soit qu'on la considère comme une mère de famille, soit qu'on la regarde comme une véritable chrétienne, elle n'aurait pas manqué de détourner ces deux petites âmes de ce chemin, qui est d'autant plus dangereux qu'il est plein de charmes et de divertissements. »

On nous permettra peut-être de remarquer, pour la défense de dame Béatrix, que si la lecture de ces livres de chevalerie développait l'imagination de ses enfants, elle les poussait, en même temps, vers les hauteurs. Elle les entretenait de l'héroïsme et de l'honneur. Sans doute, les poèmes chevaleresques poussent plus à l'acquisition de l'honneur mondain que de la sainteté, mais rappelons ce passage où sainte Thérèse nous raconte le grand bien que l'instinct de l'honneur fit à son âme.

Ces lectures ne faisaient pas négliger à dame Béatrix tous les plus minutieux de ses devoirs maternels. « Le soin avec lequel elle nous faisait prier Dieu et nous inspirait de la dévotion envers Notre-Dame, ainsi qu'envers quelques saints, excita dans mon âme comme les premières étincelles de piété, à l'âge, ce me semble, de six à sept ans. » C'est à peu près vers cet âge que Thérèse vit sa mère s'affaiblir de plus en plus. « Mariée, dit un des panégyristes de notre sainte, dès sa quinzième année, dame Béatrix avait dû d'abord veiller sur les trois orphelins que la première femme d'Alphonse lui avaient laissés. Mère à son tour de deux fils, Ferdinand et Rodrigue, ensuite de Thérèse, jamais son amour maternel ne mit de différence entre ses propres enfants et ceux qu'elle avait adoptés devant Dieu. Marie de Cepeda, l'aînée de tous, payait d'un large retour l'affection de sa belle-mère. La jeune femme trouvait déjà dans la jeune fille un appui au milieu de ses sollicitudes, et sa frêle santé, l'épuisement où la réduisirent bientôt les fatigues de la maternité l'obligèrent même de remettre aux mains de Marie une partie du gouvernement de la maison. La famille, en effet, se multipliait rapidement. Après la naissance de Thérèse, Béatrix eut encore six enfants : Laurent, Antoine, Pierre, Jérôme, Augustin et Jeanne.

« Alphonse de Cepeda est un autre Jacob, qui enseigne à ses douze enfants la vertu par ses exemples. Si sa haute taille, sa physionomie austère inspirent un profond respect au peuple d'Avila, chez lui il est père avant tout, et, sans

abaisser sa paternelle dignité, il sait se faire aimer aussi bien qu'obéir. Béatrix, malgré les charmes de sa jeunesse et sa délicate complexion, réalise le type achevé de la femme forte. »

Doña Béatrix sentit la fin de sa vie approcher, et elle dicta un testament qui est parvenu jusqu'à nous, trop long pour que je puisse le donner ici. La pieuse dame laissait ici-bas une avocate auprès du Seigneur. Elle ne lui manqua pas. Sainte Thérèse nous l'apprend avec cette sublime candeur qui est le caractère de son style. « Étant un soir fort recueillie dans un oratoire, je pris mon rosaire pour prier vocalement et sans aucun effort d'esprit. Que nos petites industries sont inutiles quand Dieu veut agir en nous! Quelques instants s'étaient à peine écoulés qu'un ravissement vint, avec une irrésistible impétuosité, m'enlever à moi-même. Je fus transportée en esprit au Ciel : les premières personnes que je vis furent mon père et ma mère. »

---

§ IV. — *La Mère de saint Charles Borromée* (1536-1584). — Dans cette galerie des mères chrétiennes, elle représente surtout l'humilité. Elle paraît s'être effacée complètement derrière son mari. On nous la montre comme le modèle des dames, au milieu de cette Renaissance italienne qui réchauffait tant de vices, donnait à la corruption des grâces séduisantes et encourageait tant de crimes. A la date même de la naissance de notre saint, je vois dans une petite ville voisine du château d'Arone, en Milanais, où il naissait,

que cent vingt poètes ou lettrés furent assassinés dans l'espace d'une année, au nom de la jalousie.

Marguerite de Médicis, sœur du marquis Jean-Jacques, général des armées de l'empereur Charles-Quint, et du cardinal Jean-Ange qui devint Pape sous le nom de Pie IV, avait épousé le comte Gilbert Borromée, d'une des illustres familles du Milanais.

Celui-ci possédait les trois qualités qui caractérisent les grands Italiens d'alors; la candeur dans la piété, la fermeté dans l'intelligence, et la finesse dans la conduite. Au milieu des Français et des Allemands qui se disputaient l'Italie, au milieu des haines de ville à ville, de famille à famille, restes de la longue lutte des Guelfes et des Gibelins, il sait, avec une prudence bénie, garder, en même temps, sa dignité et ses biens. Cette fermeté avisée et cette imposante douceur, cette énergie humble et cette intelligence politique, nous en retrouvons le développement dans la vie épiscopale, dans l'action diplomatique et sociale de son fils Charles. Mais, bien que le comte Gilbert fût un homme de piété, bien qu'il communiât une fois la semaine, qu'il récitât, chaque jour, l'office divin, et qu'il se retirât souvent dans sa chapelle pour y méditer, il paraît sage de croire que c'est à dame Marguerite que le saint dut cette grâce dans la dévotion qui rend si attrayante l'étude de son âme, comme la vigueur de son action émerveille les historiens de sa vie extérieure.

L'effronterie de la corruption qui était, disons-nous, le signe de la Renaissance, faisait

frissonner l'âme pure de la comtesse. Elle avait rompu avec le monde; et, vouée tout entière à l'éducation des six enfants qu'elle avait, elle ne sortait que pour aller à la messe, pour visiter les monastères de filles, ou suivre quelques exercices de piété. Car elle savait qu'elle devait non seulement la vigilance à ses domestiques, les conseils à ses enfants, mais l'exemple au peuple chrétien et une tendresse spéciale pour ceux qui sacrifient tout au Seigneur Jésus. Mais où qu'elle allât, elle portait son âme pure, et son cœur pelotonné dans le sein de Dieu. Sa figure toujours modeste rappelait que cette grande dame marchait les yeux de l'âme fixés sur cette étoile qui conduisit les rois à la crèche de l'Enfant-Dieu.

Elle avait dû comprendre, malgré son humilité, que Notre-Seigneur avait souri à sa modestie. Elle avait approuvé son époux, à qui l'on reprochait l'excès de ses charités et qui répondait : « J'ai soin de mes pauvres, Dieu aura soin de mes enfants. » Dieu montra que non seulement il en aurait soin, mais qu'il donnerait à tous l'honneur en ce monde et à quelques-uns la sainteté. Dès l'heure même de la naissance de notre saint, on vint annoncer à sa mère que cette naissance était signalée par une apparition merveilleuse : un corps lumineux que nul n'avait vu jusqu'ici et qui ne se représenta plus, un corps, disent les biographes, d'un éclat très grand et d'une longueur d'environ six toises, resta pendant plusieurs heures en face du palais d'Arone, où Charles naissait. Plus tard, quand il devint archevêque de Milan, on rappela que son grand et saint prédécesseur, Ambroise, avait vu

sa naissance signalée par une merveille, par cet essaim d'abeilles qui était venu se poser sur les lèvres de l'enfant au berceau et qui s'éloigna joyeusement comme s'il eût eu mission de symboliser ce que les anciens appelaient le miel de l'éloquence.

Cette vie retirée que la comtesse aimait, exerça sur l'éducation de l'enfant une action prépondérante. Pendant que maint fait annonçait le don que son intelligence si vigoureuse aurait pour traiter les grandes choses de l'administration et de la politique, d'autres prouvaient combien sa piété précoce était déjà ferme et aimable. Le temps qu'il n'employait pas à l'étude, où il montrait des aptitudes remarquables, il le donnait à la construction de petits autels, auprès desquels il chantait les louanges des saints, et plus tard à la visite des églises, particulièrement de celles qui sont consacrées au culte de la sainte Vierge.

Nous pouvons voir l'encouragement maternel dans ces habitudes de l'enfant. Nous n'avons pu retrouver ces encouragements dans les épreuves que le saint eut à souffrir pendant son épiscopat. Cette humilité que la pieuse et douce dame aimait, l'enveloppa désormais. La comtesse disparaît dans sa chère obscurité après nous avoir donné l'un des plus illustres saints des temps modernes.

---

§ V. — *La Mère de saint François de Sales* (1567-1622). — La vie de la baronne de Sales est illuminée par deux phrases qui permettent de

voir jusqu'au fond de son âme. Ces deux phrases ne sont pas d'elle. Elle est muette dans l'histoire, et les biographes de son fils nous montrent son action sans pour ainsi dire nous révéler le son de sa voix. Encore son action faut-il, le plus souvent, la deviner d'après les résultats.

L'une de ces phrases est la première que prononce son fils François, l'autre, l'une des dernières que nous ayons de son fils Louis.

Nous redirons d'abord celle-ci, parce qu'elle marque d'un trait puissant l'éducation que madame de Sales donne à ses enfants. « J'aimerais mille fois mieux, dit le comte Louis de Sales, voir enseveli dans un oubli éternel tous les titres de ma maison et être mis au rang du dernier de mes vassaux, que de commettre un *péché véniel.* »

L'autre est encadrée dans le plus touchant des documents. C'est le récit de la nourrice de François, racontant les premiers gestes de l'enfant.

Tout son corps, dit-elle, se trémoussait de joie quand on allait à l'église, les bras tendus en avant comme s'il eût voulu y arriver plus vite. Là, il joignait les mains, inclinant la tête, ou tenant, avec cette saisissante gravité de l'enfance, ses yeux fixés sur le prêtre officiant. Mais il ne parlait pas encore. Un jour, tout brusquement, on entendit une petite voix claire et gracieuse, s'écrier : « Mon Dieu et ma mère m'aiment bien ! » C'étaient les premières paroles de ces lèvres qui devaient remuer tant de pensées comme de sentiments et s'emparer de tant de volontés.

Dans cet instinct pur de l'enfant, son Dieu et sa mère, c'est tout un. Il sentait que l'amour de l'une procédait de l'amour de l'autre. Il nous faisait voir aussi combien était tendre et pieux le cœur de sa mère, combien dévouée et noble sa tendresse, combien sage également et ferme sa conduite, car à la grande affection se joignait dans le cœur de François la crainte et le respect.

Quand l'enfant fut sevré, sa mère s'en empare complètement. Lui, de son côté, la recherche avec une intelligence attentive et une tendresse incessante. Mais laissons la parole à sœur Péronne, qui recueillait les souvenirs de la nourrice : « Madame sa mère, qui était douée d'une piété extraordinaire, ravie d'aise de voir de si bonnes et de si belles dispositions en ce cher enfant, prit un soin continuel de les bien cultiver; elle le faisait avec d'autant plus de plaisir que celui que ce saint enfant prenait d'être instruit par sa bonne mère le rendait très assidu à se tenir auprès d'elle; il ne semblait pas qu'il eût un divertissement plus à son gré que d'apprendre le catéchisme et à prier Dieu. Sitôt qu'il en sut quelque chose il eut soin d'en instruire les petits enfants des fermiers et de la paroisse. »

Sa mère, Françoise de Sionnaz, avait quatorze ans quand elle épousa le baron de Sales. Elle était de vieille race militaire comme son mari. Tous deux comptaient dans leur généalogie des alliances princières, notamment avec la famille de Savoie, qui ne le niait pas. Les Sales prétendaient même descendre d'une famille patricienne de Rome. En dehors de cette légende, leur gé-

néalogie se suivait exactement depuis le onzième siècle.

La baronne de Sales eut son premier enfant, qui fut le saint évêque de Genève après six ans de mariage, à l'âge de vingt ans. Elle en eut douze autres, dont cinq moururent en bas âge. Ce que nous savons des huit qui survécurent permet de voir en eux le courage en même temps que la grâce; une ardeur martiale facile à l'emportement, avec une puissance de maîtrise sur soi-même qui les rendirent aussi aimables qu'ils étaient généreux, aussi pieux que dévoués, aussi charitables qu'ils étaient naturellement irritables. On cite même de deux d'entre eux, qui furent les plus célèbres, François et Louis, cette particularité qu'ils avaient, à force de triompher de la colère, détruit complètement en eux la vésicule de fiel.

Bien des traits permettent de supposer que cette gentillesse de l'esprit et du cœur, cette très aimable courtoisie, cette pure chaleur de tendresse, cette élégance poétique de la pensée et de la parole qui distinguent les enfants de la baronne de Sales venaient d'elle, comme cette vigueur de volonté, cette imperturbable persévérance, cette ampleur hardie et robuste du cerveau doivent être attribuée à leur père, vaillant soldat et sage diplomate.

Lui, dans l'éducation austère de ces grandes familles féodales qui avaient échappé aux mollesses de la Renaissance, représentait la sévérité, madame de Sales la tempérait. Si le père ne voulait pas que l'excessive indulgence poussât les enfants au libertinage, la mère savait que les

punitions outrageantes développent la bassesse de l'âme. « Ils tenaient le milieu entre l'indulgence et la sévérité, car si bien ils désiraient que François n'eût point de répliques à leurs volontés et qu'il se soumît humblement à leur férule, leur intention toutefois n'était pas de le rendre timide, sombre et mélancolique. C'est pourquoi ils lui lâchaient la bride suffisamment et la lui serraient aussi modérément, quand il en était besoin, Donc, ils lui donnaient une honnête liberté, et voulaient qu'il passât son temps modestement avec ses semblables; voire parfois ils commandaient qu'on lui donnât de l'argent, pour se récréer et égayer aux jeux où il y a de la dextérité, tant seulement. Et, de fait, à mesure qu'il devint capable des honorables et nobles exercices, ils lui firent apprendre à danser, à tirer des armes et à monter à cheval. Mais ils lui permettaient seulement les jeux auxquels paraît l'agilité du corps et de l'esprit: car pour ce qui est des jeux de hasard, comme par exemple les dés, les cartes, ils lui étaient tout à fait interdits. »

A côté des leçons paternelles et maternelles, il y avait la leçon des événements. Elle était éloquente et douloureuse, faite pour rabattre l'orgueil humain, pour combattre la nonchalance de l'âme et pour développer les ardeurs de la foi catholique. On sortait à peine des grandes guerres de religion; elles menaçaient sans cesse de renaître. Les ruines qu'elles avaient faites jonchaient le sol de la Suisse et de la Savoie. L'âpre tyrannie des Genevois, des Bernois et des autres tribus huguenotes, maintenait les

peuples du Chablais, du Gex, du Faucigny, du Ternier, du Gaillard, etc., sous le plus intolérable, le plus sombre, le plus affolant joug qui soit au monde, sous le joug des ministres de Calvin.

Auguste de Sales raconte l'arrivée de ses oncles François et Louis dans le Chablais, qu'ils venaient évangéliser. Il nous les montre sur la plate-forme du château des Allinges, regardant ce Chablais que les calvinistes « ont rendu à la liberté de l'Évangile ». « Du haut de la plate-forme on voyait la misérable face de cette province : des églises détruites, des presbytères en ruines, des potences à la place des croix sur les chemins, des châteaux brûlés, des tours renversées. A cet aspect l'apostolique François, le coude appuyé sur le parapet du bastion, ne put retenir ses larmes et il emprunta, pour exprimer sa douleur, les lamentations des prophètes. »

Les huguenots n'étaient pas seuls à entretenir l'humilité dans ces âmes, l'activité de ces cerveaux. La pieuse baronne ressentait lourdement le contre-coup des événements politiques. La Savoie était souvent le terrain où se rencontraient les armées française et espagnole. La maison ducale avait en elle des germes de discorde et la situation des gentilshommes voisins de la frontière française était difficile, attirés qu'ils étaient tantôt par le duc Emmanuel-Philibert, tantôt par Jacques de Savoie, duc de Nemours. Celui-ci eût bien voulu mettre la main sur le château de Brens, appartenant au baron de Sales et qui lui eût permis de tomber sur les Genevois. Le lui remettre c'eût été amener sur soi la colère du duc de Savoie. Pour couper

court à toute insistance, il fallut que la baronne avec plusieurs petits enfants et fort malade mais voulant suivre son mari, quitta brusquement le château de Sales, et vint s'installer à Brens, au milieu du Chablais. Grande angoisse pour elle de vivre et de laisser vivre ses enfants, ses domestiques, au milieu de cette population que Genève avait contrainte au protestantisme. Il y eut, en effet, pour elle un moment de grand souci; toutes les nourrices qu'on lui présentait pour Charles étaient huguenotes, et « elle ne voulait pas qu'il pût sucer l'erreur avec le lait ». Je donne ce détail pour noter les soins minutieux de cette éducation maternelle.

Quand elle avait produit tous ses effets et qu'elle avait mis dans l'âme des enfants de fortes assises de piété, de charité, de sincérité, de respect, d'honnêteté et d'honneur, vers l'âge de sept ans, cette éducation de la mère n'était plus seule à diriger ces jeunes âmes. On envoyait les fils et les filles dans des collèges, dans des couvents, sauf parfois l'aîné, qu'on destinait à continuer la race et à maintenir les traditions de la famille. Lui, l'aîné, on le gardait à la maison, aux soins d'un précepteur, sous la surveillance paternelle et maternelle.

François de Sales, bien que l'aîné et destiné par le désir de ses parents à vivre dans le monde, avait tellement désiré accompagner ses frères au collège de la Roche, qu'il y parvint. Il se montre, en cette circonstance, tel qu'il sera désormais, doux et fort, tel que la grâce de Dieu et les leçons de sa mère l'ont fait: elle lui avait trop bien enseigné le respect pour qu'il osât lutter directe-

ment contre le désir paternel, mais il fut si triste de ne pouvoir aller aux études que la nourrice, cette bonne femme à qui nous devons les précieuses notes qui précèdent, vint exposer les désirs de l'enfant à madame de Sales. Ces domestiques fidèles et pieux n'étaient pas sans autorité. Nous pouvons le constater curieusement ici. Madame de Sales céda et intervint à son tour auprès de son mari.

François avait, disions-nous, l'inébranlable énergie des cœurs paisibles. Dès sa petite enfance il laissa deviner qu'il serait un conquérant d'âmes, un conquérant à façon de son Maître, qui avait dit cette parole difficile à comprendre au premier abord et dont François de Sales fut le commentaire lumineux : « Bienheureux les doux, car ils conquerront le monde. »

Dans les familles nombreuses, les leçons maternelles se répercutent d'enfant en enfant, les aînés les transmettant en les traduisant aux plus jeunes. Nous voyons François, répétiteur pour ainsi dire des conseils maternels, exercer l'apostolat envers ses frères. Ils apprenaient de lui « la pratique de la méditation, des prières vocales et le recueillement intérieur; leur vertueuse mère en était charmée ».

Ce n'était pas seulement la douceur qu'il laissait voir, il faisait entrevoir sa future gravité. Sa personnalité se dégageait des instincts généreux de sa race et des langes de l'éducation. Dieu le voulait ainsi pour qu'il pût défendre respectueusement mais invinciblement sa vocation contre l'ambition du père et son apostolat contre les inquiétudes de sa mère.

Dieu veut aussi que les parents des saints soient parfois imparfaits, pour mieux démontrer la puissance de sa grâce et ne pas laisser de doute sur la libre volonté de ces enfants de sa prédilection. Quelques détails portent à supposer que la baronne de Sales n'avait rien de l'austérité de la matrone romaine. Ce cœur vertueux et pieux, aimable et gracieux n'était pas sans faiblesses maternelles.

Un historien nous racontera qu'elle aimait mieux tel de ses fils parce qu'elle l'avait nourri de son lait. La sensibilité, qui était grande en elle, l'était peut être trop ; ainsi elle jouit des triomphes littéraires, des amitiés nobles, des protections puissantes, de tout ce qui entourait le jeune François d'estime et de sympathie, de respect même, mais elle eut de grandes angoisses pendant que celui-ci reconquérait à la vérité ce Chablais, que nous avons vu couvert des ruines faites par le calvinisme. Cette secte ne voulait pas abandonner la tyrannie, ni laisser relever ces ruines, ni rendre la liberté à ses esclaves. Les ministres, campés comme des caporaux de l'armée genevoise et bernoise, au milieu du peuple séduit et conquis, ne se hasardaient pas à lutter par la parole contre la science et l'éloquence de François. Ils annonçaient toujours qu'ils allaient le confondre ; et se dérobaient toujours. Ils préféraient condamner à mort et exécuter ceux que le prédicateur catholique avait ébranlés, menacer, calomnier celui-ci, et enfin tenter de le faire assassiner.

Madame de Sales était aisément renseignée. Elle revoyait par l'imagination les scènes qu'on lui

peignait : son fils marchant dans les montagnes, les pieds ensanglantés, couchant sur la neige sous quelque hangar en ruine, car nul n'eût osé ou voulu lui donner abri ; elle savait que telle semaine il avait échappé au poignard, telle autre semaine à la balle de l'assassin huguenot. Elle le rappelait auprès d'elle. Mais il résistait aux appels de cette inquiète tendresse. Plus tard, quand le Chablais et les autres provinces voisines eurent été ramenées à la vérité, elle le vit avec effroi au milieu des pestiférés. Elle le sait moribond. Cette fois, il dut obéir non pas aux désirs de sa mère, mais aux ordres de son évêque et revenir au logis.

Les graves maladies de François et de ses autres enfants, la mort de cinq d'entre eux, mirent à de douloureuses épreuves ce cœur délicat. La plus grande de ses angoises était encore à venir. Elle perdit son mari en l'an 1600. François avait déjà pris sur elle cet ascendant qu'elle peignait si naïvement plus tard en disant : « Celui-ci est mon fils et mon père ». Il eut besoin de toute sa tendresse et de son autorité morale pour la consoler. Charles-Auguste de Sales nous mène au lit de mort du vieux gentilhomme. « Se sentant mourir, il appela auprès de lui tous les enfants, qui étaient pour lors à Sales ; à l'imitation des anciens patriarches, leur bailla à un chacun de salutaires commandements et bons conseils, leur laissa pour père son bienheureux fils François, prévôt et élu de Genève, et leur ordonna très expressément de lui être obéissants en toutes choses, leur bailla sa bénédiction et remit la charge de la famille à

sa très chère femme. » Nous la voyons aussi suivre l'enterrement de son époux au milieu des dames de sa famille, remplissant les chemins de lamentations et gémissements.

Si admirable qu'eût été le père de famille, si vertueuse que fût la mère, si bons que fussent les enfants, « ils étaient de l'humaine nature » et tous sans doute n'avaient pas combattu l'impétuosité naturelle avec autant de succès que Louis et François. Il y avait aussi des beaux-frères et des belles-sœurs « qui avaient leurs idées particulières ». François prévit que sa mère ne résisterait pas aux soucis que donnerait nécessairement l'administration d'une si grande fortune que surveillaient des droits différents. Il lui conseilla d'en confier le soin à Louis de Sales, devenu le chef social de la famille comme il en était, lui, le chef spirituel. Louis était fort digne, par son intelligence, sa piété, son courage et sa prudence, de succéder au « grand et saint personnage » qu'ils venaient de perdre. Celui-ci avait, dans son testament, indiqué son désir que ses enfants demeurassent ensemble, ainsi qu'ils le faisaient de son vivant. François, dans une de ses lettres à madame de Chantal, nous donne une vue très claire de cette vie de famille.

« Je ne vous peux cacher que je suis présentement à Sales, comblé d'une tendre et incomparable consolation auprès de ma bonne mère. En vérité vous auriez du plaisir de voir un si parfait accord parmi choses qui sont pour l'ordinaire si discordantes : belle-mère, belle-fille, belle-sœur, frères et beaux-frères, entre tout

cela, ma vraie fille, je vous puis assurer, à la gloire de Dieu, qu'il n'y a ici qu'un cœur, et qu'une âme en unité de son très saint amour, et j'espère que la grâce du Seigneur s'y doit rendre abondante. Car déjà c'est une chose bonne, belle et suave de voir comme cette fraternité demeure ensemble. Votre envoyé vous pourra dire qu'hier universellement toute cette aimable famille vint à confesse à moi en notre petit château, mais avec tant de piété que l'on eut dit un jubilé d'année sainte à gagner. »

Hélas! cette douce vie n'eut pas de durée. « Certains discours de domestiques aigrirent l'esprit de leurs maîtresses, » et ces terribles belles-sœurs qui, bien que vertueuses, avaient *des idées particulières*, mirent le trouble dans les divers ménages réunis au château de Sales. Il fallut se séparer, et ce ne fut pas sans angoisses pour la bonne mère, d'autant que l'évêque de Genève l'avait déclaré très nettement, « tant s'en faut que j'ajoute à ma domesticité une personne du sexe, quelque âgée et quelque recommandable qu'elle puisse être, que je ne désire loger, en aucune façon sous mon toit, ma chère et vénérée mère », non pour elle, mais pour la suite de parentes et de servantes qu'une telle dame avait nécessairement avec elle.

Il distinguait, du reste, entre loger sa mère ou la recevoir momentanément sous son toit, et l'une des grandes et dernières joies de madame de Sales ou de Boissy — car c'est le nom qu'elle porta à la fin de sa vie — fut de venir passer un mois chez son fils peu de temps avant sa mort.

Parmi les grandes joies qu'elle eut encore en ses dernières années, nous devons mettre la connaissance qu'elle fit de madame de Chantal et l'amitié qui règna entre elles deux. « Depuis quelque temps déjà, la baronne de Sales avait voué le pèlerinage de Saint-Claude pour obtenir la guérison de son cher fils malade; mais elle n'avait pas encore eu la commodité de le faire, à cause des infirmités qui l'en avaient empêchée. Se trouvant en bonne disposition, elle résolut d'accomplir son vœu; et son Bienheureux fils et père tout ensemble lui avait promis de l'accompagner. Ce fut donc à Saint-Claude que fut fixé le rendez-vous, pour le 24 du mois d'août, et cela par un concours de circonstances fort imprévues.

» Toutes choses étant ainsi réglées, on se rendit de part et d'autre à la ville de Saint-Claude : le serviteur de Dieu avec sa mère, de la Savoie, et la baronne de Chantal, de la Bourgogne. Or, il se trouva, entre ces deux dévotes dames, une si grande conformité d'humeur, qu'il semblait que la vertu même les eût rassemblées à dessein; elles contractèrent une grande amitié. »

C'est le jour de la Saint-Barthélemy 1604, que la noble compagnie arriva à Saint-Claude. Le 29 mai 1605, madame de Chantal vint voir madame de Boissy au château de Sales. Elle y revint trois autres fois, amenant l'une de ses filles, qui devait épouser le baron de Thorens, l'un des fils de madame de Boissy et emmenant avec elle la plus jeune des sœurs de saint François.

Je ne saurais résister à donner une des scènes naïves qui nous font pénétrer dans l'intimité du château de Sales, où la baronne recevait ses enfants et ses amis. « François étant à Sales un jour maigre, nous dit-on, avec sa mère et ses frères, et ayant devant soi un plat où l'on avait mis avec de l'eau simple des œufs pochés; attentif à de bons propos qu'il tenait toujours en mangeant, presque tout le long du repas, il mangea son pain seul, le détrempant avec cette eau, comme si c'eût été une sauce la plus excellente du monde ; tant il avait l'esprit éloigné et aliéné des choses qui appartiennent au seul corps. »

La fin de la vie approchait pour madame de Boissy. Elle n'était pas sans doute complètement purifiée des quelques faiblesses qu'avait pu lui imposer l'excès de l'amour maternel. Elle devait souffrir encore dans un point sensible de son cœur.

Elle perdit cette dernière et très aimable fille que madame de Chantal avait emmenée avec elle en Bourgogne.

« Il faut que je me hâte de vous dire que ma bonne mère a bu ce calice avec une constance toute chrétienne ; et sa vertu, de laquelle j'avais toujours eu bonne opinion, a de beaucoup devancé mon estime. Dimanche matin, elle envoya prendre mon frère le chanoine, et parce qu'elle l'avait vu fort triste et tous les autres frères aussi, le soir précédent, elle lui commença à dire : « J'ai rêvé toute la nuit que ma fille Jeanne » était morte; dites-moi, je vous prie, n'est-il pas » vrai? » Mon frère, qui attendait que je fusse ar-

rivé pour le lui dire, voyant cette belle ouverture de lui présenter le hanap, et qu'elle était couchée en son lit : « Il est vrai, dit-il, ma mère, » et cela sans plus, car il n'eut pas assez de force pour rien ajouter. « La volonté de Dieu soit » faite », dit ma bonne mère, et pleura un espace de temps abondamment, et puis appelant sa Nicole : « Je veux me lever pour aller prier Dieu en la » chapelle pour ma pauvre fille, » dit-elle. Et tout soudain fit ce qu'elle avait dit ; pas un seul mot d'impatience, pas un seul clin d'œil d'inquiétude ; mille bénédictions à Dieu et mille résignations à son vouloir. Jamais je ne vis une douleur plus tranquille, tant de larmes que merveille, mais tout cela par de simples attendrissements de cœur, sans aucune sorte de fierté ; c'était pourtant son cher enfant. Eh bien, cette mère, ne dois-je pas l'aimer? Hier, jour de Toussaint, je fus le grand confesseur de la famille, et avec le Très-Saint-Sacrement, je cachetai le cœur de cette mère contre toute tristesse. »

Après ce coup très douloureux et si chrétiennement supporté, elle était prête pour le Ciel que le bon Jésus ne voulait plus faire attendre à celle à qui il devait deux amis héroïques comme François et Louis de Sales. « Le jour des Cendres elle alla à la paroisse de Thorens, où elle se confessa et communia avec grande dévotion, entendit trois messes et les vêpres ; le soir, étant au lit et ne pouvant dormir, elle se fit lire par sa femme de chambre trois chapitres de l'*Introduction*, pour s'entretenir en de bonnes pensées ; au matin elle se leva comme

de coutume, mais, en se peignant, elle tomba tout soudain comme morte. Le baron de Thorens averti accourut aussitôt, la fit relever, et lui rendit le sentiment à l'aide d'essence : elle commença à parler, mais presque inintelligiblement. A la même heure, on envoya à Annecy, au saint évêque, qui arriva bientôt avec un médecin et un apothicaire. Il la trouva paralysée de la moitié du corps et plongée dans une sorte de sommeil léthargique, dont toutefois on pouvait la tirer facilement; et quand elle était ainsi éveillée, elle montrait qu'elle avait bien sa connaissance, soit par les paroles qu'elle s'efforçait de dire, soit par les mouvements de la main qui était demeurée libre : car elle parlait fort à propos de Dieu et de son âme, et, quoique devenue aveugle, elle prenait elle-même à tâtons un crucifix placé sur son lit et le baisait amoureusement. Elle reconnut François à la voix, et lui fit le plus tendre accueil : « Celui-ci, dit-elle, » est mon fils et mon père ! » Lui prenant la main, elle la porta à ses lèvres avec respect; puis, étendant le bras pour l'attirer sur son cœur, elle lui donna le baiser maternel. Elle demeura deux jours et demi dans cet état; on lui donna l'extrême-onction; et enfin, le 1er mars, elle rendit à Dieu sa belle âme suavement et tranquillement, et sa figure prit une singulière expression de sérénité douce et souriante qui faisait plaisir à voir. »

---

§ VI. — *La Mère de saint Louis de Gonzague* (1568-1591). — Donna Marta a joui de la plus grande gloire qu'une chrétienne puisse rêver en ce monde. Non seulement elle a pu supposer que son fils était saint, cela arrive à bien des mères ; non seulement elle a entendu ce fils proclamé saint par l'opinion publique, cela est déjà assez rare ; mais ce qui est presque unique, elle a eu la certitude qu'il était saint, l'infaillible autorité lui a permis de l'invoquer. Dès l'an 1604, treize ans après la mort du Bienheureux, il reçut officiellement ce titre. Les évêques de Lombardie et particulièrement celui de Castiglione, autorisèrent le culte public.

Gloire suprême et certitude enivrante pour le cœur maternel qui met légitimement l'infini au-dessus de la brièveté, le bonheur éternel au-dessus des plus brillantes félicités de la terre. Mais Dieu rappelle sans cesse que l'humilité est une des grandes lois du christianisme. Il a voulu que l'âme de cette princesse du ciel, que le caractère de cette princesse de la terre restassent tellement cachés qu'il soit difficile aujourd'hui de les décrire d'un trait net. La biographie de saint Louis de Gonzague a été commencée pendant la vie du saint, achevée peu après sa mort par un religieux intelligent qui a vécu dans l'intimité de son héros, qui a connu sa famille, été en relation avec sa mère. Il parle fréquemment de celle-ci et jamais il ne donne un détail saisissant. Quand il cite un fait d'elle, la charité ou le respect l'empêchent d'en chercher les mobiles ; il néglige d'en suivre les conséquences. Il ne nous offrira donc presque

rien qui puisse servir de point de départ à une étude psychologique.

Nous n'avons guère pour nous guider que la ressemblance physique qu'on peut remarquer entre eux dans le tableau de F. de Cayes. Nous savons que les personnages ont été peints d'après des portraits de famille confiés au peintre. Cette ressemblance est réelle. C'est le même profil ingénu et fin, la même bouche ferme, le même front haut et surtout ce regard de Louis, regard difficile à oublier parce qu'il regarde sans voir. Non pas qu'il soit rêveur, il est au contraire très actif et considère quelque chose avec une attention intense, mais ce quelque chose est au dedans, non au dehors.

Que conclure de ce portrait? La douceur dans la persévérance, la grande pureté et la délicatesse de l'âme. Le bon Père Cepari, cet historien de saint Louis, dont nous parlions plus haut, nous dira seulement d'elle, qu'en se mariant, elle résolut de se livrer à la dévotion. Il semble qu'il se détache de toute sa vie quelque chose de paisible, de sereinement abandonné à la Providence qui contraste avec les mouvements passionnés de son mari.

Non que celui-ci ne fût un homme religieux. Les rapports qui sont insérés au procès de canonisation nous le montrent souvent repentant, se confessant et communiant fréquemment ; mais il était irritable, violent et joueur, passion dont il parvint à se corriger seulement à la fin de sa vie, après la mort de son fils et grâce aux prières de celui-ci.

Il était cousin au troisième degré du duc sou-

verain de Mantoue, lui-même prince du Saint-Empire et marquis, presque souverain, de Castiglione. Donna Marta était la fille d'un assez grand seigneur piémontais, Balthazar Tani, qui comptait dans ses alliances des personnages illustres.

Elle était demoiselle d'honneur de la reine Isabelle de Valois, fille de notre Henri II et femme de Philippe II, roi d'Espagne. Ferdinand de Gonzague avait été envoyé, pour je ne sais quelle mission, à la cour d'Espagne. Frappé des qualités de donna Marta, il la demanda en mariage au roi et à la reine qui consentirent. Les fiançailles, puis le mariage se firent, après qu'ayant communié ensemble, ils eurent gagné une double indulgence plénière.

Ils ne tardèrent pas à revenir en Italie, où leur vie allait se passer désormais. La marquise désirait avoir un fils qui se consacrât à la vie religieuse. Elle n'avait pu prévoir que ce dût être l'aîné. Celui-ci était, d'après les constitutions impériales, prince du Saint-Empire, l'héritier présomptif, presque obligatoire, du marquisat, auquel l'extinction de deux autres branches de Gonzague devait ajouter des biens considérables. Louis, cet aîné, entra douloureusement dans ce monde : on dut le baptiser en hâte et pendant plusieurs heures on pleura sa mort. Il n'en devint pas moins vigoureux. La prédiction que la duchesse de Mantoue avait faite à donna Marta, dès la naissance de l'enfant : « Celui-ci sera un grand saint, » cette prédiction ne paraissait pas devoir se réaliser : Louis semblait plutôt vouloir être un grand capitaine.

Les démons se joignirent à la duchesse, pour confirmer la prophétie. Des possédés qu'on exorcisait dans l'église Sainte-Marie de Castiglione, crièrent en montrant l'enfant : « Voyez-vous celui-là, il ira au ciel et sera comblé de gloire ! »

Le marquis de Castiglione, homme vaillant et bon capitaine, voyant dans Louis l'homme chargé de défendre son domaine et ses sujets, chercha à développer en lui l'amour des armes. Donna Marta l'avait voué à la sainte Vierge dès sa naissance. La lutte s'établit entre ces deux directions.

Pendant les quatre premières années de Louis, son âme fut complètement abandonnée aux soins de sa mère. Elle donna à cette âme une culture forte et féconde. Le Seigneur Jésus avait fourni le terrain et semé les graines de la sainteté, donna Marta dirigea sur elles les rayons de l'amour divin. Elle lui fit aimer la prière et les pauvres.

Un nuage presque diaphane, mais que l'esprit délicat du saint n'oublia jamais, couvrit, un instant, l'éclat de cette aurore angélique. Son père, qui voulait en faire un grand capitaine, l'emmena dès l'âge de quatre ans au milieu de ses soldats. Là, l'enfant prit grand goût pour les exercices guerriers, l'influence du sang paternel l'emporta. Il commit alors cette faute, la seule qu'il ait à se reprocher pendant tout le cours de sa vie, faute si légère, d'ailleurs, qu'il fut seul à la considérer comme criminelle, et qui, en effet, fut tout au plus un manque de politesse. Il apprit des soldats avec lesquels il vi-

vait et qui l'aimaient, quelques mots grossiers dont il ne comprenaient pas le sens — il avait à peine six ans. Dès que son gouverneur lui en eut signalé l'inconvenance, il ne les redit plus. Cette légèreté, il la pleura comme un crime. *Felix culpa*, disent les plus austères de ses biographes, puisque, n'ayant rien de criminel en un enfant si jeune, elle servit de point de départ à cette pénitence héroïque, de cause à cette vigilance inouïe, d'aide à cette pureté idéale dont il est resté le modèle.

Quand il revint de ses exercices militaires, vers l'âge de six ans, la marquise sentit qu'une minime partie de l'âme de son enfant avait échappé, non à Dieu, mais à elle-même. Elle la reconquit tout entière et le Seigneur commença à l'élever dans les hauteurs du Ciel.

Nous n'avons pas à raconter ici les merveilles de cette volonté enfantine qui ensevelit son être tout entier, dans toutes les vertus, dans la prière, dans l'amour divin, dans la pénitence. Pénitence! c'est un mot qui semble illogique en un enfant si pur, qui n'avait commis nulle faute, qui n'en commit jamais et qui pourtant, jusqu'à la fin de sa vie, redoubla ses macérations comme s'il eût eu à expier tous les crimes de la terre. C'est, qu'en effet, il savait qu'il devait essayer d'expier les crimes commis par tous les hommes.

Cette conséquence logique de l'amour envers Dieu, ce résultat exquis de l'amour fraternel envers l'homme, nous avons essayé de les expliquer au début de cet ouvrage ; il nous faut rappeler, en outre, ce que saint Jérôme a dit : « Dieu vous demande de châtier votre corps, non

parce qu'il le hait, mais parce que c'est le seul moyen de faire votre salut. » Nous donnons ainsi à l'âme sa puissance sur le corps et non seulement sur notre corps, mais sur les autres êtres, sur la nature, et si on peut le dire, jusque sur Dieu même : sur Dieu, dont on nous enseigne qu'Il souffre violence par la prière ; sur la nature par les miracles ; sur les hommes par l'apostolat.

Don Ferdinand revint à Castiglione. Il avait été deux ans sans voir Louis. L'enfant avait un peu plus de sept ans. Son père le trouva grave et sage. Il fut ravi, pronostiquant qu'il pousserait au plus haut point la fortune de sa maison et que ses sujets trouveraient en lui le maître bienveillant et ferme, l'idéal des princes chrétiens. Louis avait entrevu une vie toute différente de cette existence glorieuse. Mais tout en augmentant son trésor des vertus naturelles et chrétiennes, il mûrissait lentement un projet, encore vague dans son jeune esprit. Il commença par vouer sa virginité à la sainte Vierge. Plus tard, il ouvrit un coin de sa pensée : « Madame ma mère, dit-il un jour, vous avez manifesté le désir d'avoir un fils religieux, je crois bien que Dieu vous en fera la grâce. » Bientôt, il ajouta : « Je crois que ce sera moi. »

Louis était si jeune que donna Marta n'attacha pas une grande importance à ces paroles. Elle était heureuse de le voir pieux, fervent même. Nous devons supposer qu'elle ignorait jusqu'à quel point il poussait ses austérités. Les devoirs du rang, les habitudes des familles princières empêchaient, entre la mère et les enfants, cette intimité de tous les instants qui est la loi

du foyer domestique en notre société bourgeoise. La marquise de Gonzague ne sut pas que ces austérités portaient une atteinte irrémédiable à la santé de l'enfant.

Elle le vit partir pour Florence avec chagrin. Il allait, sous le patronage du grand-duc de Toscane, apprendre le beau langage toscan et perfectionner ses études classiques. Son chagrin fut adouci par la certitude que son fils pouvait, sans danger pour sa piété, jouir d'une liberté plus grande et d'une fréquentation presque nécessaire avec la cour et les courtisans.

Nous la voyons en correspondance avec lui. Voici comme, à l'âge de dix ans, il écrivait à don Ferdinand : « Monseigneur et père, la lettre de Votre Seigneurie Illustrissime du 6 de ce mois nous a attristés, parce que vous disiez avoir souffert les douleurs de la goutte accompagnées d'un peu de fièvre. Une autre de madame notre mère nous a consolés en nous faisant savoir que vous êtes complètement guéri. Grâces en soient rendues à la Majesté divine!... Nous continuons nos exercices de piété et nos études. Nous nous portons bien. Rien autre chose, si ce n'est que nous vous baisons les mains ainsi qu'à madame notre mère. »

Quand il eut douze ans, la maladie le força de revenir à Castiglione. Les soins de sa mère le guérirent. Nous le voyons avec elle visiter quelques cours d'Italie, rencontrer saint Charles Borromée, courir quelques dangers qui mettent en émoi le cœur de sa mère.

Louis lui ouvrit alors son âme. Elle eut ces confidences graves et naïves du cœur d'un

saint de quatorze ans, qui semble être la plus exquise merveille que l'imagination puisse rêver. Elle était heureuse de le voir causer des choses de Dieu avec les plus austères religieux, qui admiraient les lumières célestes dont ce jeune esprit était illuminé. Nous ne croyons pas qu'il lui confiât encore le secret de ses pénitences corporelles. Elle les découvrit et un jour on lui apporta une discipline tachée de sang qu'on avait trouvée dans le lit de Louis. « Cet enfant veut donc se tuer! » s'écria don Ferdinand qui était présent.

Qu'en fut-il de cette découverte? le bon Père Cepari ne nous le dit pas et rien ne nous fait supposer que le père et la mère interposèrent leur autorité pour faire cesser ces macérations. C'était chose grave alors que de chercher à refroidir la piété des enfants, et Louis avait de si bonnes raisons à donner pour expliquer ses austérités que, plus tard, il fit céder, sur ce chapitre, même la sévère prudence de la Compagnie de Jésus.

Les confidences que Louis faisait à sa mère déchirèrent peu à peu le voile qui couvrait sa vocation. Il lui dit d'abord qu'il était décidé à céder son droit d'aînesse à son frère Rodolphe. Puis il lui parlait du bonheur de la vie religieuse. « Il ne comprenait pas que tout le monde ne se fît pas religieux. » Mais quel Ordre choisir? Son amour des pénitences corporelles le portait à choisir l'Ordre de Saint-François. Donna Marta lui fit observer qu'avec sa complexion délicate, il ne devait pas penser à un Ordre aussi sévère, qui mettrait sa vie en péril. Il comprit la sa-

gesse de cette observation et son hésitation redoubla. Enfin, le jour de l'Assomption 1553 — il avait alors quinze ans et demi — il vint trouver sa mère et lui annonça que le matin, après sa communion, il avait entendu une voix claire et distincte lui ordonnant d'entrer dans la Compagnie de Jésus.

La pieuse mère ne fit aucune objection. Elle aimait cet ordre. L'amour maternel, préoccupé de la santé de l'enfant, lui fit entrevoir l'évolution que saint Ignace avait inaugurée. Le Barbare était dompté, le rhéteur allait dominer le monde. C'était l'orgueil, non plus la brutalité qui devenait le danger pour la société. La Renaissance, avec son instinct de révolte, allait remplacer le Moyen Age et ses instincts farouches. Le monde moderne demandait moins de macérations physiques, plus de macérations morales ; et saint Ignace avait vu qu'il fallait dompter l'âme directement, non par l'anéantissement du corps, mais par l'abandon le plus absolu de la volonté. Donna Marta aimait donc cet Ordre qui ne s'enivre pas des pénitences corporelles.

Elle paraît avoir été heureuse de la vocation de son fils, mais l'angoisse ne tarda pas à venir. La lutte va s'établir entre l'impérieuse volonté du père et la douce persévérance du fils.

Celui-ci savait bien que le prince mettrait une opposition absolue à cette vocation. Son fils aîné, investi légalement de son héritage, celui sur lequel il avait compté, avons-nous dit, pour la fortune de sa maison comme pour le bonheur de ses sujets, abandonner le poste où Dieu l'avait

mis ! Cela paraissait impossible. La parfaite confiance en Dieu diminuait, pour Louis, l'appréhension de cette lutte contre les volontés d'un père respecté, aimé et aimant; mais il y réfléchissait sans cesse. Un jour il trouva une pierre, sur laquelle il vit gravés les signes de la Passion : « Voyez, madame, dit-il à sa mère, ce que Dieu m'a fait trouver; et dire que monsieur mon père ne veut pas que je me fasse religieux ! »

Il fallut pourtant se décider à parler. Donna Marta pensa qu'elle devait avertir son mari et plaider la cause de Louis. Celui-ci vint à son tour. Le Père Cepari nous raconte la fureur du prince. Il menaça Louis de le faire fouetter et le renvoya hors de sa présence.

Pendant un an la situation ne changea guère. L'âme de donna Marta était balancée entre l'amour pour l'enfant et le respect pour le mari, entre sa piété qui donnait raison à Louis et le devoir conjugal qui ne lui permettait pas de l'encourager directement. Elle voyait le pauvre enfant redoubler de prières et d'austérités, et d'autre part son mari, tantôt furieux, tantôt désolé, appuyer son refus sur mille raisons des plus fortes.

Comme il arrive toujours, l'obstination douce, pieuse et respectueuse l'emporta. Donna Marta fit céder don Ferdinand sur le principe même. Il accepta que Louis transmît ses droits à son frère Rodolphe. Comme il fallait l'autorisation de l'Empereur, c'était du temps gagné. Don Ferdinand accepta ensuite l'idée que son fils quittât le monde, mais au bout de deux ans seulement,

pour entrer dans le clergé séculier, qui lui permettrait d'arriver au cardinalat, peut-être à la Papauté. Il accepta ensuite l'entrée dans un Ordre religieux qui ne barrerait pas la route des honneurs ! Mais quant il entendit parler de la Compagnie de Jésus, un Ordre qui refuse toute dignité ecclésiastique, il redevint plus furieux que jamais et reprit toutes ses concessions. Il s'adoucit de nouveau et fit succéder les paroles attendrissantes aux élans de colère.

La conscience chrétienne lui reprochait cette rigueur que l'orgueil lui dictait. Louis tenait bon. Laissons la parole au Père Cepari. « Le marquis craignait d'offenser Dieu, et tout ensemble il ne pouvait se résoudre à perdre son enfant bien-aimé. Craignant d'avoir trop contristé Louis, il fait entrer le gouverneur du château qui attendait dans l'antichambre, et le prie d'aller voir ce que faisait son fils. Le gouverneur trouve, à la porte du Bienheureux, un serviteur qui l'avertit que celui-ci s'est enfermé et a défendu qu'on le troublât. Mais l'envoyé du marquis, fort de l'ordre qu'il avait reçu, vient à la porte, y pratique une ouverture avec sa dague et voit Louis, dépouillé jusqu'à la ceinture, agenouillé devant le crucifix, pleurant, se frappant avec violence.

» Ému de pitié à un tel spectacle, il revient, les larmes aux yeux, auprès du marquis et lui dit : « Monseigneur, si Votre Excellence voyait ce que » fait le seigneur Louis, certainement il n'es- » sayerait plus de l'empêcher d'entrer en religion. » Don Ferdinand lui demandant ce qu'il avait vu et pourquoi il pleurait : « Monseigneur, » ajouta le gouverneur, « j'ai vu votre fils en tel état qu'il

» n'est personne qui, à un pareil spectacle, puisse » retenir ses larmes ».

» Le lendemain, à la même heure, le marquis se fit porter en chaise à la chambre de Louis, laquelle était au même étage et le vit en train de se flageller encore. Il en fut bouleversé et resta quelque temps comme hors de lui. Puis il fit faire du bruit et frapper à la porte. Il entra ensuite dans la chambre avec la marquise, vit le pavé teint de sang et reconnut à terre la trace des larmes.

» C'en était trop ; il dut céder aux instances de son enfant. »

Donna Marta perdit son mari quelques mois après l'entrée de son fils dans la Compagnie. Nous avons la lettre qu'il écrivit alors et où il s'efforçait de cacher l'amour qu'il avait eu pour ce père si aimant malgré sa sévérité. « Je rends grâces à Dieu de ce que je puis dire plus librement aujourd'hui : *Pater noster qui es in cœlis.* »

Elle devait revoir son fils près d'elle à Castiglione. Une querelle s'était élevée entre son fils Rodolphe actuellement marquis de Castiglione, et le duc de Mantoue. L'Empereur avait donné raison à Rodolphe, la colère du duc s'en était accrue. On pensa que Louis seul pourrait rétablir la paix entre les deux parents, l'un et l'autre exaspérés. Il fut donc envoyé par ses supérieurs à Mantoue, puis à Castiglione. Je voudrais pouvoir m'étendre sur ce voyage, sur le bonheur de la mère, les belles prières qu'elle fit en compagnie de son fils, la vénération de tous pour le pauvre qui arrivait. Il y a mille traits touchants de l'amour des anciens sujets de

Louis, des efforts maternels pour remonter sa garde-robe presque déguenillée, l'intervention à la fois respectueuse et roide du frère lai sous la direction duquel on avait placé l'ex-prince du Saint-Empire. Il réussit dans son voyage, réconcilia les deux seigneurs.

Je voudrais surtout, si ce n'était hors de notre sujet, raconter cette mort de Louis, qui embaume l'âme. Au moins, donna Marta reçut-elle toutes les consolations que Dieu peut donner aux mères qui perdent leur enfant : « Madame, lui écrivait le général de la Compagnie, Votre Excellence a désormais un cher et fidèle intercesseur dans le Ciel où cette âme bénie, on peut le croire, est déjà entrée ». Plusieurs cardinaux lui envoyèrent également des consolations qui ressemblent à des félicitations plus qu'à des condoléances. Elles peuvent se résumer en cette phrase du cardinal de la Rovère : « Consolez-vous, madame, persuadée qu'il intercède pour vous auprès de Dieu, pour maintenir la paix entre ses frères, et la félicité de sa maison. »

La famille du saint, donna Marta particulièrement, avait grand besoin de ses prières. Deux ans après la mort de Louis, en 1593, cette branche de la maison de Gonzague était en grand péril. Une partie de ses sujets s'étaient révoltés et la fortune de François, qui venait de succéder à Rodolphe, était tellement éclipsée que la bonne dame, déjà frappée par la mort de son mari et de deux de ses fils, tomba malade : « En peu de jours elle fut réduite à l'extrémité ». Elle reçut le viatique et l'extrême-onction. On la croyait morte. Dieu voulut la récompenser, dès cette terre, de la foi

qu'elle avait montrée en favorisant la vocation de son fils. Au moment où elle allait rendre l'âme, elle le vit auprès de son lit. Il était vêtu de lumière. Que lui dit-il ? Elle comprit que non seulement elle allait recouvrer la santé, mais qu'elle vivrait de longues années, assez longtemps pour voir la gloire de sa maison plus haut qu'elle n'avait jamais été.

Elle survécut en effet de vingt-deux ans à son fils Louis. Elle vit son culte glorifié par les hommes qui lui demandaient des miracles, approuvé par le Seigneur qui les accorda magnifiquement. Elle put voir aussi son fils François devenir un des grands personnages du Saint-Empire. « C'est votre frère, lui dit le pape Clément VIII, qui vous a sauvé de tant de périls ! » Enfin, quand vint la mort, la pieuse dame pressa sur son sein les reliques teintes du sang de l'enfant béni et elle murmura, dans ses dernières paroles, la promesse divine : *Generatio rectorum benedicetur.*

---

§ VII. — *La Mère de saint François de Girolamo S. J.* (1642-1718). — Nous n'avons qu'un trait d'elle. Elle se nommait Gentilesca Gravina. Elle avait épousé un honnête bourgeois des environs d'Otrante, Léonard de Girolamo.

Ils avaient onze enfants ; ils étaient obligés à une économie sévère et il ne fallait pas prodiguer le pain. Aussi la voyons-nous gronder fortement le petit François qui, passionné pour l'aumône, ramassait dans la maison tout le pain qu'il

pouvait trouver et le donnait aux pauvres.

Un jour qu'elle le rencontra avec sa petite provision, elle lui reprocha de dépouiller ses frères et ses sœurs forcés de ne pas toujours manger à leur faim, pour nourrir des étrangers.

« Eh ! ma mère, répondit l'enfant, que me dites-vous ? Ce n'est pas l'aumône qui ruinera votre maison; voyez plutôt s'il manque du pain? »

La mère courut à l'armoire. Elle vit qu'il ne manquait pas un seul morceau de pain. Elle fondit en larmes, vint embrasser tendrement son fils et lui dit de faire désormais l'aumône autant qu'il voudrait.

Les biographes de saint François nous indiquent qu'en effet sa mère était une femme sage, prudente, mais surtout pieuse, et craignant Dieu. Quant à saint François, si célèbre par le nombre considérable de conversions qu'il opéra en Italie, dans le royaume de Naples particulièrement, il entra dans la Compagnie de Jésus et nous le rencontrerons auprès de la mère du grand saint Alphonse de Liguori.

---

§ VIII. — *La Mère du Bienheureux François de Posadas, de l'Ordre de Saint-Dominique* (1644-1702). — Les saints sont non seulement les héros, mais les grands éducateurs de l'humanité, aussi Dieu les choisit-il selon les besoins sociaux de chacune des époques où ils naissent. Il leur donne les vertus qui manquent le plus au siècle où ils paraissent et qui sont le plus nécessaires à l'organisation sociale qui se prépare.

Pendant les premiers âges du catholicisme, quand l'ignorance est le plus grand ennemi de la vérité, les saints sont de puissants génies, des intelligences supérieures, des hommes d'un talent exceptionnel. Quand arrive le Moyen Age, pendant le règne de l'aristocratie, quand le grand ennemi est l'orgueil, la cruauté, la chaleur du sang ; à la Renaissance, quand la sensualité domine ; les saints sortent des hautes classes sociales, parce que l'exemple de l'humilité, les modèles de pénitence n'auraient pas le même effet frappant et contagieux s'ils venaient des serfs, des nécessiteux, des méprisés.

Au XVIIIe siècle, au contraire, nous sommes frappés de la quantité de saints sortant des basses classes. C'est que le Seigneur voulait instruire, encourager à la vertu, relever aux yeux de tous, pousser au respect de soi la démocratie qui va devenir triomphante et classe gouvernante.

La mère du Bienheureux François, Maria Fernandez y Posadas, était sans doute d'une vieille famille castillane, mais tombée en un tel état de pauvreté qu'elle avait été forcée d'être revendeuse, marchande, comme on dit en France, des quatre-saisons, promenant sur une brouette des fruits et des légumes.

Nous voyons en elle un de ces types de la vieille énergie espagnole, dont la marque la plus touchante fut le profond et instinctif respect qu'elle sut inspirer à son fils.

Elle avait perdu tous ses enfants, lorsqu'elle sentit qu'elle allait devenir encore une fois mère. Outre l'amour très tendre qu'elle avait pour la sainte Vierge, elle avait un culte ardent pour

saint Dominique. Elle alla donc dans une des églises de Cordoue, à l'abbaye royale de Saint-Paul, et là, s'agenouillant dans une chapelle de Notre-Dame du Rosaire, elle dit : « Ma mère et ma souveraine, ayez pour agréable que l'enfant qui viendra soit à vous, et à vous également, saint Dominique, car je veux employer tous mes soins pour qu'il entre dans votre Ordre et qu'il célèbre sa première messe à votre autel de la Fontaine-Sainte. » C'était le nom d'une chapelle élevée par les Frères Prêcheurs près de Cordoue.

Nous ne dirons pas les merveilles qui signalèrent sa naissance. Maria Fernandez se rappela son vœu. Dès qu'elle le put, elle retourna à la chapelle du Rosaire, et, posant l'enfant aux pieds de la sainte Vierge : « Voilà votre fils, dit-elle, il n'est plus à moi. » Mais elle ne négligea pourtant pas ses devoirs de mère chrétienne. Si elle peut admirer les marques miraculeusement précoces que l'enfant donnait de sa charité, de sa ferveur, de son intelligence des choses divines, elle l'encourage, récite avec lui le rosaire, dès l'âge le plus tendre; l'écoute prêchant, avant d'être arrivé à l'âge de sept ans, avec une ingénieuse profondeur, à ses compagnons de jeux dont il a fait des compagnons de piété.

Que d'actions de grâces n'eût-elle pas à rendre à la sainte Vierge, à saint Dominique qui le sauvèrent par des miracles évidents au milieu de divers dangers que l'enfant courut!

Son mari mourut. Nous ignorons quelles raisons l'engagèrent à se remarier. L'Église ne blâme pas absolument les secondes noces, elle les conseille parfois. Nous devons supposer que

Maria Fernandez eut de sages raisons pour se déterminer. Le respect du fils, en effet, ne subit pas la moindre atteinte. Il comprit peut-être que la Providence lui ménageait ainsi l'occasion de fortifier son âme, d'affermir sa vocation et de s'instruire en patience et en docilité.

Son beau-père, obéissant à des considérations que le biographe du Bienheureux qualifie d'étranges, voulut réprimer en lui les élans de la haute intelligence qu'il montrait. Il refusa de lui laisser donner de l'instruction et l'envoya chez un maître ouvrier. Celui-ci, au désespoir de Maria Fernandez, battait l'enfant, qui se consolait dans la patience, dans la prière, dans l'amour de ses deux mères.

En vain les plus vénérables personnes de la ville, en vain Maria Fernandez intercédèrent-elles auprès de « cet homme étrange ». Pour éviter désormais toute sollicitation, il chassa l'enfant ou plutôt le jeune homme, car François atteignait ses dix-sept ans. Il fut recueilli par un religieux du couvent de Saint-Paul, qui lui offrit asile dans sa cellule. Il se mit à l'étude. Il ignorait tout ce qui n'était pas l'amour de Dieu, de la Vierge et de sa mère. Mais le Seigneur, qui le destinait à mériter cette louange que toute l'Espagne lui décerna : « C'est un autre Vincent Ferrier, c'est un autre Chrysostome, » le Seigneur lui avait donné le goût et la facilité de l'étude. En peu de temps, il apprit la grammaire, le latin, et dépassa ceux de ses condisciples qui avaient commencé leur instruction dès l'enfance.

Il put bientôt revenir auprès de sa mère,

devenue une seconde fois veuve. Nous avons les témoignages les plus touchants et les plus naïfs de son amour filial. « Mon fils est un saint, disait Maria Fernandez, il me lave les pieds et il les baise, il fait mon lit et m'obéit en tout. »

Plus tard le Bienheureux convertit des villes et des provinces ; il a semé ses miracles par toute l'Espagne, donné les preuves les plus continuelles et les plus incontestables du don de prophétie. Alors encore, quand on ne parlait partout que de cette « éloquence divine » créant ces merveilleux entraînements qui remuent des nations entières et qui jetait en effet des milliers d'hommes dans la pénitence, il dira : « Si Dieu use de miséricorde envers moi, c'est à cause de la bonne volonté avec laquelle j'ai toujours obéi à ma mère ».

Cette obéissance faillit pourtant lui désoler le cœur. Maria Fernandez voulait qu'il entrât dans le couvent de Saint-Paul : le Bienheureux ne résista pas. Il alla encore une fois s'agenouiller dans cette chapelle du Rosaire où il avait été consacré à Marie. Il resta là longtemps et quand il revint, sa mère vit qu'il avait pleuré. Elle lui demanda la cause de son chagrin. « Oui, ma chère mère, j'ai pleuré et je crains bien de pleurer toute ma vie, parce que je désire être le fils de Saint-Dominique et que vous m'obligez à entrer dans une autre religion. » Maria Fernandez, touchée, lui permit de suivre sa vocation. Il entra donc dans l'ordre des Frères Prêcheurs et put dire sa première messe à Notre-Dame de la Fontaine-Sainte, ainsi que sa mère l'avait promis.

Comme celle-ci avait été punie de son second mariage par les douleurs de son fils, elle fut ici encore punie et toujours par les épreuves de son fils, des empêchements qu'elle avait mis à sa vocation. Le prieur de Saint-Paul, irrité contre François qui avait ainsi manqué à l'engagement pris envers son couvent, lui fit défendre d'entrer dans Cordoue, même pour voir sa mère.

Le religieux ne persista pas dans cette indignation. Il devint un des grands admirateurs de notre saint et, un jour, après l'avoir entendu prêcher, il s'avança vers lui, lui baisa humblement la main et l'embrassa avec une grande affection.

Le Bienheureux François conserva jusqu'à la fin de sa vie cette belle efflorescence de l'amour filial. Il refusa tout honneur, aussi bien les charges de son Ordre que les plus hautes dignités de l'Église. Et quand il se fut excusé également d'obéir aux ordres du roi qui le voulait pour confesseur, il dévoila le fond de son cœur : « Je n'attribue ces honneurs qu'à Dieu qui a ainsi voulu, sans doute, récompenser l'ardent désir que j'ai toujours eu d'honorer ma mère. »

---

§ IX. — *La Mère de sainte Véronique Giuliani*, (1660-1727). — C'était une honnête bourgeoise d'une petite ville de l'État Pontifical, Mercatello. Elle se nommait Benedetta Mancini. Elle représente, dans cette légende dorée, l'état contemplatif, si l'on peut dire, de la maternité chré-

tienne. Non qu'elle n'aidât de son mieux, nous le verrons, le développement des dons divins. Mais ces dons furent si merveilleux, la piété, la sainteté même de Véronique furent si miraculeusement précoces que sa mère dut surtout admirer la précocité de ces effets d'une grâce si rare.

Pour nous-même, — bien que ces effets aient été constatés de façon à satisfaire la critique historique, — ces pieuses intuitions d'un enfant au berceau restent stupéfiantes.

Benedetta put s'étonner de voir que la petite Véronique refusait le vendredi de prendre le sein maternel. Mais elle dut y attacher une importance particulière quand elle vit le refus se renouveler régulièrement chaque vendredi et surtout quand elle constata que l'enfant, dans l'élan d'une charité instinctive, souriait avec une joie évidente et sans cesse renouvelée, en voyant sa mère donner aux orphelins le lait qu'elle refusait de prendre.

Elle n'eut plus de doute sur les dons précieux dont le Seigneur enrichissait cette âme pieusement active à l'âge où elle sommeille encore dans les autres enfants : elle l'entendit, à l'âge de treize mois, dire énergiquement à un marchand qui volait : « Soyez juste, Dieu vous voit ! »

Ses biographes nous racontent les merveilles de sa dévotion à la sainte Vierge et au Seigneur Jésus, à l'âge de trois ans. Sa mère et ses sœurs la guettaient, sans qu'elle pût s'en douter. On l'entendait parler à une statue de Marie portant l'enfant Dieu, et parler avec une tendresse et une familiarité ravissantes. Le miracle, qui était en

elle, parlait en un langage d'enfant mais il disait et faisait des choses suprahumaines; la fillette faisait comprendre que la musique qui chantait en elle était céleste, mais elle murmurait ces paroles et cette musique avec l'instrument naïf et restreint de sa troisième année.

Elle mettait les fruits de son jardin sur son petit autel et demandait à l'enfant Jésus de partager avec elle. Puis, son âme se développant à la flamme de l'adoration intérieure, la fillette disait : « Seigneur, vous voyez que je vous aime, enseignez-moi ce que je dois faire pour vous plaire. » Et la mère et les sœurs entendaient la voix de l'enfant Dieu répondant : « Garde-moi ton amour, qu'il soit tout à moi. »

D'autres fois, la Sainte Vierge prenait la parole : « Ma fille, mon fils t'aime, tu seras son épouse ». D'autres fois encore, le Seigneur Jésus, voyant son gentil amour pour les fleurs, lui murmurait : « Aime-moi ; c'est moi qui suis la fleur des champs divins ».

Par ces conversations entre l'enfant et les puissances divines, Dieu prouvait aux hommes de bonne foi le caractère céleste de l'âme qui mettait de si étonnantes choses sur des lèvres qui balbutiaient encore.

La pieuse mère ne jouit pas longtemps du spectacle de cette âme bénie entre toutes. Elle mourut quand sa fille n'avait encore que quatre ans. Mais Dieu voulut que nous pussions deviner la part que ses vertus et sa piété avaient eue à la formation de cette âme caressée par les plus rares prévenances de la bonté du Christ. Benedetta illumina toute sa vie par l'acte pieux

qui la termine. Elle fit venir ses cinq filles à son lit de mort, et elle leur dit :

« Je vais faire cadeau à chacune de vous de l'une des cinq plaies de Notre-Seigneur. Toi Véronique, tu auras à honorer la plaie du côté, celle qui est la plus proche de ce cœur qui a aimé l'humanité comme un Dieu seul la pouvait aimer. » On apporta ensuite à la mourante le viatique ; l'enfant voulait partager avec sa mère la divine nourriture. Une idée supérieure passa à travers les brumes de ce jeune cerveau et lui laissait espérer qu'elle garderait sa mère auprès d'elle, en partageant avec elle ce festin de l'immortalité. Puis elle se pencha sur les lèvres de la mourante, et quand on lui demanda pourquoi elle ne pouvait s'en détacher, elle murmura : « C'est que j'y sens l'odeur du ciel ! »

---

§ X. — *La Mère du Bienheureux Crispino de Viterbe* (1668-1750). — Cordonnier, jardinier, cuisinier, frère quêteur des Capucins, ce saint, remarquable par sa simplicité, son poétique amour de la sainte Vierge, nous est l'exemple de la finesse sereine, de la perfection du bon sens, de la pénétration aisée que la piété chrétienne sait donner à un esprit de prolétaire. Le Seigneur, pour récompenser sa foi parfaite, avait armé sa bonhomie naïve d'un pouvoir étonnant. La vie de ce mendiant est une succession de merveilles accomplies simplement, aisément pour ainsi dire. Il semble que Dieu, en confiant l'énergie de sa puissance à un ins-

trument si apparemment incapable de la représenter, ait voulu mettre cette puissance à nu, en pleine lumière, et raffermir la foi des petits au moment où l'orgueil des grands insultait audacieusement l'Église.

Le père du Bienheureux, artisan de la ville de Viterbe et sa mère Marzia, lingère, n'avaient rien qui les distinguât du milieu de la masse populaire où ils végétaient, sinon la dévotion très tendre que Marzia avait pour la sainte Vierge. Elle élevait son fils dans la vénération d'une image miraculeuse qu'on honorait à l'église de Notre-Dame du Chêne.

Quand il eut cinq ans, elle le conduisit, le jour de la fête de l'Annonciation, devant cette image; elle le fit mettre à genoux à côté d'elle, le consacra à Marie et lui dit : « Regarde bien cette image, mon enfant. C'est celle de ta Mère. C'est à elle que je te donne; aime-la toujours d'un cœur franc et honnête, et honore-la comme ta maîtresse. »

L'enfant promit qu'il n'oublierait jamais ces paroles et désormais, il n'appela plus la sainte Vierge que *Mère* et *Dame*. Dès l'âge de sept ans, il voulut célébrer les vigiles des fêtes de cette mère en jeûnant au pain et à l'eau. Il pensait sans cesse à elle.

Sa mère lui avait dit encore : « Ne crains jamais rien. Quand tu verras venir les orages murmure avec tendresse : « Vierge Marie, venez » me secourir; » et elle te sauvera. »

Elle le protégeait toujours, en effet. Un jour on vint annoncer à Marzia que son fils était sans doute mort. Il était monté avec ses petits

compagnons en haut d'un grand arbre. La branche sur laquelle ils s'étaient assis s'était rompue. Tous les enfants étaient tombés sur des tas de grosses pierres et le bruit courait qu'ils étaient tous tués. On devine l'angoisse de la pauvre mère. Elle accourut. Les pauvres enfants étaient, en effet, étendus sanglants sur les pierres. Seul Crispino était debout sans aucune blessure, sans même de contusions. Sa mère le saisit et lui, en la couvrant de caresses, lui dit tout bas : « C'est que, selon votre conseil, tandis que je tombais, j'ai invoqué ma Dame ».

Une autre fois, un cheval furieux traversait les rues de la ville. Le petit garçon rencontra sur son chemin l'animal qui le jeta à terre et le piétina. Les passants épouvantés accoururent, s'attendant à le trouver sans vie. Il était déjà relevé et n'avait aucun mal. Il se précipita vers sa maison, et sauta au cou de sa mère en lui disant : « C'est que j'ai encore invoqué la sainte Vierge ».

Marzia obtenait toute sagesse en lui parlant de cette Mère, et le plus grand bonheur qu'elle pût rêver pour lui, c'était de lui promettre de le mener au couvent de Sainte-Rose, en laquelle il aimait une fille chérie de sa Dame. Pendant que Marzia entrait au couvent, où les religieuses lui donnaient leur linge à raccommoder et à blanchir, Crispino entrait dans l'église. Bien souvent sa mère, en revenant le prendre, le trouvait comme en extase devant le corps de la sainte.

Après avoir fait quelques études au collège des Jésuites, il entra comme apprenti chez un de ses oncles qui était cordonnier. Mais il se sentait appelé vers une humilité plus grande et,

bien que le menu argent qu'on lui donnait il le dépensât à acheter des fleurs pour sa Dame, il voulait une existence qui le distrayât moins de l'objet de son culte.

Il annonça donc à sa mère qu'il voulait entrer dans un couvent de l'Ordre de Saint-François. Pour pieuse qu'elle fût, la pensée de perdre ce fils si tendre pour elle, si excellent, si honoré de tous, la troubla. Elle se mit à pleurer. « Pourquoi pleurez-vous, ma chère mère ? Ne m'avez-vous pas donné à la très sainte Vierge dès l'âge de cinq ans ? Pourquoi reprendre ce que vous lui avez offert? Vous n'avez fait aucune réserve, je ne m'appartiens donc plus. »

Marzia le comprit ; ce n'était pas pour le monde qu'elle avait poussé cette âme à ce haut degré de perfection qu'elle constatait dans son fils. Elle donna son consentement avec un abandon complet à la volonté divine, et, dès ce monde, elle fut récompensée, en voyant de quels privilèges cette volonté divine récompensait l'humilité de son fils.

---

§ XI. — *La Mère de saint Paul de la Croix, fondateur de la Congrégation des Passionnistes* (1694-1775). — La chronique historique de la miséricorde divine est admirable. Elle est encore à écrire, et nous espérons qu'elle tentera un jour un grand historien. La bonté comme la puissance, et, si je puis dire, la finesse de la Providence y paraîtront avec une clarté saisissante.

Elle paraît se résumer en ceci : Dieu ne veut

pas empêcher la liberté humaine de choisir le mal, ni le mal de produire ses effets logiques; l'arche où Il a renfermé la société chrétienne, et qui navigue péniblement au milieu du déluge des vices et des plaisirs, reçoit parfois quelques atteintes; voici une fissure, une voie d'eau, une brèche au flanc du navire. Dieu bouche la fissure avec un miracle, aveugle cette voie d'eau avec un amas de merveilles, et place un saint à cette brèche.

En l'an 1694 Voltaire vint au monde. C'est lui, le plus puissant propagateur de scepticisme qui ait existé, le père nourricier de l'esprit révolutionnaire, et, ainsi, la plus active cause de tous les maux que la vérité comme la morale ont eu à souffrir durant un siècle et demi, c'est lui, disons-nous, qui se présente comme l'adversaire déterminé du Dieu crucifié.

En cette même année 1694 naissait un pauvre, destiné à défendre, à aimer, à faire aimer la Croix avec une passion qui nous passionne à notre tour. Cent cinquante ans se passent. Voyons où en est le combat entre Voltaire et le pauvre? La puissance de l'ennemi du Crucifié décline, elle ne sera bientôt plus qu'un souvenir historique, et le mal qu'il aura fait sera réparé. La puissance apostolique de l'amant de la Croix dure, elle se développe, et elle sera un des plus actifs éléments de la conversion de la race anglo-saxonne à la vérité.

Notre saint eut pour père un homme peu fortuné, Luc Darei, dont la famille avait connu de meilleurs jours. Sa mère, Anne-Marie Massari, avait reçu la bénédiction prédite par les Psau-

mes : *Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ*. Elle avait seize enfants.

Ils habitaient alors la république de Gènes. Ils ne tardèrent pas à regagner le lieu d'origine de la famille Darei, le Montferrat.

L'amour du saint pour Jésus crucifié lui vint par héritage, et par héritage maternel. Quand tout enfant il pleurait, Anne-Marie lui mettait un crucifix entre ses petites mains : « Regarde, mon fils, comme Jésus a souffert ! » L'enfant cessait immédiatement de pleurer et regardait fixement ce que nous voudrions pouvoir appeler ce céleste hochet. Dès qu'il sut parler, elle lui apprit à réciter le rosaire. Elle mit Paul et son frère Jean-Baptiste, qui devait devenir le fidèle compagnon de son apostolat, sous la protection spéciale de la sainte Vierge. Notre-Dame, voulant récompenser cette pieuse et laborieuse mère, lui montra qu'elle acceptait le patronage. Paul et Jean Baptiste tombent un jour dans le Tanaro ; on les croyait noyés, lorsqu'on les vit sortir, sans effort, des eaux du fleuve. Quand leur mère leur demanda comment cela s'était fait ils lui répondirent qu'une très belle dame (que personne autre qu'eux n'avait vue) leur avait tendu la main, et les avait tirés de l'eau.

Bientôt le cœur de la mère fut mis à une cruelle épreuve. L'enfant avait profité des leçons d'amour pour le divin Crucifié. Devenu adolescent, après une vie d'étude et de pieux exercices, il sentit croître en lui le désir qui allait se développer encore, le désir de partager les souffrances de Jésus. C'était la Passion du Seigneur qu'il méditait sans cesse ; après quoi,

avec une longue lanière de cuir, il se donnait une discipline si rude que Anne-Marie ne pouvait retenir ses larmes. Ici, comme nous l'avons vu en donna Marta de Gonzague, le cœur de la mère et le cœur de la chrétienne étaient en une lutte douloureuse. Si elle admirait d'une part les vertus que son fils entretenait dans la pénitence, dans la prière et la sainte sévérité envers lui-même, si elle s'émerveillait de son amour pour la Croix, elle tremblait de voir ainsi souffrir le corps de son enfant.

Elle eut encore une grande épreuve à supporter. Le père de Paul et son oncle, très digne prêtre, avaient envie de le marier. Ils lui avaient trouvé pour femme une jeune fille très pieuse, modeste et riche dont la fortune aiderait — elle y consentait volontiers — Luc Darei à élever, à doter, à placer ses quinze autres enfants. Paul résista doucement, en priant Dieu de l'aider en cette angoisse, car il avait un éloignement égal pour le mariage et pour la désobéissance. Dieu l'exauça. L'oncle mourut en lui laissant son héritage. Paul l'abandonna à sa famille, à condition qu'il pourrait suivre sa vocation.

Nous ne l'accompagnerons pas dans sa vie sainte et merveilleuse, dans son apostolat miraculeux, dans les épreuves par où il passa avant de fonder définitivement l'Ordre des Passionistes.

Enfin son divin ami le fit triompher de tous les obstacles. Nous le revoyons le 21 novembre 1720 aux genoux de sa mère. Il s'est fait raser les cheveux; le lendemain seulement il prendra l'habit du nouvel Ordre, cette longue tunique noire avec la croix blanche que Dieu lui avait fait

voir à plusieurs reprises dans ses extases. Il est revenu s'agenouiller devant son père et sa mère pour leur demander leur bénédiction. Le brave homme et la sainte femme pleurent, pleurent aussi tous ses frères et ses sœurs qui sont rassemblés et à qui Paul demande pardon de les avoir brusqués, de ne pas leur avoir donné d'assez bons exemples ou d'assez bons conseils.

Encore une fois, nous le revoyons auprès de sa mère. C'est le premier dimanche de carême de l'an 1722. Il vient lui dire un adieu qu'il croit définitif, avant de se rendre dans la solitude d'Argentorato. Il la laisse, elle et ses frères, sous la protection de Jésus crucifié et de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

En 1728 il revint encore au foyer paternel pour quelque temps. La pauvre mère venait de perdre son mari et les consolations saintes de son fils aîné pouvaient adoucir sa douleur.

On ne nous dit pas si elle put voir le développement de cette vie humble et martyrisée. Revit-elle son fils exténué par les souffrances volontaires que Dieu récompensait par mille preuves de son amour, ce fils que les Papes prenaient pour conseiller, pour consolateur et qui mourut en prophétisant à Pie VI les événements glorieux et douloureux de son long pontificat ?

« Ah ! Père Paul de la Croix, lui dit le Pape qui le vint voir à son lit de mort. — Ce n'est pas moi qui suis le Paul de la Croix, mais Votre Sainteté. Qu'Elle s'étende bien sur la Croix parce qu'Elle doit y rester longtemps ! »

---

§ XII. — *Donna Anna, Mère de saint Alphonse de Liguori* (1698-1787) (1). — Dans les dernières années du XVIIIe siècle vivaient à Naples deux jeunes époux aussi distingués par leurs vertus que par leur naissance. Ils avaient nom don Joseph de Liguori et donna Anna Cavalieri.

Don Joseph descendait d'une ancienne et illustre famille. Il y avait des Liguori à Naples avant qu'il n'y eût des rois. Un Marc Liguori gouvernait la cité vers la fin du XIIe siècle. Mêlés aux guerres féodales, alliés aux vieilles races patriciennes, les ancêtres de don Joseph comptaient parmi les plus nobles d'entre les gentilshommes napolitains. Valeureux soldat, capitaine des galères royales, il n'entendait pas déroger, mais il espérait bien, par sa fidélité, au besoin par son courage, mériter toujours les bonnes grâces de son souverain Charles VI, et figurer avec honneur au siège de la Porta-Nuova, où, de temps immémorial, ses aïeux avaient pris place. Du reste, il n'était pas de ces fils de famille dégénérés qui prétendent suppléer par des quartiers de noblesse à l'absence ou à l'insuffisance de mérite personnel. Ami du travail et du devoir, il avait développé les moyens naturels dont Dieu l'avait doué. Bien plus : contrairement aux préjugés et aux habitudes du soldat, il alliait la vie de piété à la vie militaire, fréquentait les sacrements et donnait l'exemple des plus austères

(1) Nous devons cette esquisse à un éminent religieux Rédemptoriste, le R. P. Berthe qui a bien voulu extraire ces quelques pages du grand ouvrage qu'il prépare sur saint Alphonse de Liguori.

vertus. Lorsqu'il était en mer, la cabine du noble capitaine, décorée de saintes images, ressemblait à la cellule d'un Camaldule. Il ne manquait jamais d'emporter avec lui quatre statuettes du Sauveur, destinées à lui représenter les souffrances de la Passion au jardin des Oliviers, à la colonne de la flagellation, au tribunal de Pilate, et enfin à la Croix. Cette constante dévotion aux douloureux mystères lui avait valu, disait-il, des grâces nombreuses et signalées. Ainsi vivait don Joseph, fidèle à Dieu, fidèle au roi, ami de la religion et des bonnes mœurs : Impérieux, violent même dans la contradiction, il exigeait de ses subordonnés une soumission parfaite à la discipline, et ce n'est pas devant lui qu'on eût osé se permettre des critiques inconvenantes ou des propos dangereux.

D'un caractère opposé à celui de son mari, donna Anna personnifiait pour ainsi dire la patience et la douceur. Son père, don Frédéric Cavalieri, d'une famille patricienne de Brindes, conseiller à la cour royale sous le règne de Charles VI, pratiquait les vertus chrétiennes d'une manière si parfaite que son directeur spirituel ne craignait pas de l'appeler, comme le saint homme Job, « un homme simple, juste et craignant Dieu ». Ses enfants ne pouvaient manquer de marcher à grands pas dans les voies de la vraie piété. L'aîné de ses fils, Jacques Cavalieri devint évêque de Troïa et mourut en odeur de sainteté. La dernière de ses filles, donna Anna, édifia toutes les dames de Naples par ses éminentes vertus. C'était à la lettre une femme d'oraison, tout entière à ses devoirs d'épouse

et de mère, ennemie du faste, des théâtres et de ces réunions mondaines où l'on perd, avec un temps précieux, le goût de Dieu et de la famille. Chrétienne de la vieille roche, elle récitait les heures canoniales, pratiquait le jeûne et l'abstinence et ne craignait pas d'employer, pour se mortifier, la discipline et le cilice. Pour la trouver, tout le monde le savait, il fallait la chercher à l'église, dans sa maison, ou sous le toit des pauvres, auxquels elle réservait le superflu que tant d'autres consacrent à leurs plaisirs.

Et Dieu avait uni ces deux âmes privilégiées pour donner au monde un des plus grands saints qui ait illustré son Église. En l'année 1696, don Joseph et donna Anna habitaient leur maison de campagne de Marianella, dans le voisinage de Naples, quand le 27 septembre, fête des saints martyrs Cosme et Damien, vint au monde leur premier-né. Deux jours après, un samedi, fête de saint Michel, l'enfant reçut le baptême dans l'église paroissiale de Notre-Dame des Vierges. On lui donna le nom d'Alphonse-Marie pour le consacrer d'une manière spéciale à la mère de Dieu. On y ajouta ceux de Cosme-Damien-Michel, et d'autres encore, en mémoire des saints qui avaient présidé à sa double naissance ou pour honorer plusieurs de ses glorieux ancêtres. Le père et la mère remerciaient Dieu d'avoir ainsi béni leur union, quand il plut au Seigneur de leur manifester d'une manière prophétique les destinées de l'enfant qu'il venait de leur accorder.

Il y avait alors à Naples un homme de Dieu que l'Italie entière révérait comme un prodige

de sainteté : c'était François de Hyéronimo ou de Girolamo, de la Compagnie de Jésus. D'abord missionnaire au Japon, où il avait en vain cherché le martyre, il poursuivait maintenant dans sa patrie les âmes pécheresses afin de les ramener à Dieu. Il convertissait par milliers ceux qui jusque-là s'étaient obstinés dans le mal, et opérait toutes sortes de prodiges. Un jour l'homme de Dieu, traversant les rues de Naples, entra dans le palais des Liguori pour rendre visite à don Joseph et à donna Anna, dont il connaissait la piété. Heureuse de cette rencontre, donna Anna s'empressa de présenter au saint missionnaire l'enfant nouveau-né et de réclamer pour lui ses meilleures bénédictions. François considéra longtemps le petit Alphonse, comme s'il voulait lire dans son cœur, puis il le prit dans ses bras, et après l'avoir béni, dit à la mère : « Cet enfant ne mourra pas avant d'avoir achevé sa quatre-vingt-dixième année ; il deviendra évêque et fera de grandes choses pour Jésus-Christ. » Puis il sortit du palais, laissant le père et la mère à leurs réflexions.

Cet horoscope parut quelque peu étrange à don Joseph. Sans doute, dans l'Ancien Testament, on voit que Dieu réclamait les prémices des fruits de la terre et les premiers-nés de chaque famille, mais depuis longtemps on ne lui offrait plus que des cadets. L'aîné conservait le nom et le domaine, et le cadet se consacrait au service des autels. « Le bon François de Hyéronime, emporté par son zèle, pensait don Joseph, ne voyait partout que des missionnaires et des évêques, mais il fallait aussi penser à perpétuer la famille. Dieu nous donnera sans doute

d'autres enfants, se disait-il, qui pourront devenir, si c'est sa volonté, évêques ou missionnaires. » Et de fait, sa famille s'augmenta bien vite de six autres enfants, trois garçons et trois filles, dont plusieurs manifestèrent, dès leurs plus tendres années, des goûts prononcés pour la vie religieuse. Don Joseph en conclut qu'il ne fallait pas considérer le pressentiment de l'homme de Dieu comme une véritable prophétie.

Quant à donna Anna, comme Marie après la prédiction du saint vieillard Siméon, elle renferma dans son cœur les paroles du saint missionnaire. Tout en laissant à Dieu le soin de faire son œuvre dans l'âme de l'enfant, elle s'appliqua soigneusement à faire éclore les précieux germes que la grâce y avait déposés. Cette mère vraiment chrétienne se constitua l'institutrice de ces petits anges que Dieu avait confiés à ses soins ; jamais elle ne voulut souffrir qu'une voix étrangère les initiât à leurs devoirs religieux. Tous les matins, après les avoir bénis, elle leur apprenait à prier Jésus et Marie. Avec eux, elle récitait le rosaire, ou des invocations à leurs saints protecteurs. Son bonheur, c'était de les voir réunis autour d'elle, le soir, pour apprendre de sa bouche les éléments de la doctrine chrétienne. Avec quel cœur elle leur parlait alors du grand devoir d'aimer Dieu, de s'attacher à Jésus et à Marie, de fuir le péché comme le plus grand de tous les maux! Ainsi autrefois Blanche de Castille élevait l'enfant béni qui fut plus tard saint Louis.

La semence tombait sur une terre fertile. Dieu avait comblé de ses dons les plus précieux l'en-

fant de sa prédilection. Docile aux impressions de la grâce, son jeune cœur se tournait naturellement vers Dieu. A l'âge où les enfants savent à peine fixer pendant quelques instants la mobilité de leur esprit, on le voyait fuir les distractions et les amusements de l'enfance pour se recueillir en la présence de Dieu, le prier avec ferveur, lui dresser de petits autels et imiter les saintes cérémonies. Aussi était-ce avec un vrai ravissement qu'il écoutait les pieuses leçons de sa mère.

Quand il fut à l'âge de recevoir le sacrement de pénitence, donna Anna le conduisit au Père Thomas Pagano, de l'Oratoire, son parent et son directeur. Cet homme de Dieu, très éclairé dans les voies spirituelles, prépara l'enfant à recevoir la sainte communion, et le dirigea pendant son enfance et son adolescence avec tant de prudence et de sagesse que jamais Alphonse ne voulut prendre une détermination importante sans l'avoir consulté.

Dans ce couvent de l'Oratoire existait une Congrégation de jeunes nobles qui rendait aux parents d'inappréciables services, non seulement en tenant les enfants éloignés des mauvaises sociétés, mais encore en formant leurs jeunes cœurs à la piété et à la vertu. La pieuse mère associa l'enfant à la Congrégation quand il eut atteint sa neuvième année. Dès lors il devint un sujet d'édification pour ses jeunes camarades et d'admiration pour ses maîtres, qui n'avaient jamais vu dans un enfant de cet âge un si vif désir d'entendre la parole de Dieu, et surtout de la mettre en pratique.

Cependant donna Anna redoublait de sollicitude à mesure que le petit Alphonse avançait en âge. Epiant pour ainsi dire les mouvements de la grâce dans son âme, elle proportionnait ses secours au développement progressif de sa piété. Elle lui apprit aussi à faire oraison, à méditer sur l'amour que nous devons à Dieu, sur la malice du péché, sur le châtiment qu'il mérite, et l'enfant profita si bien de ses leçons qu'à douze ans il jouissait déjà des célestes communications, comme le prouve le trait suivant, rapporté par un témoin oculaire.

Chaque dimanche, les Pères de l'Oratoire avaient l'habitude de conduire leurs jeunes congréganistes à quelque maison de campagne des environs pour s'y divertir. Un jour qu'ils se trouvaient sur la montagne de Miradori, dans la maison de campagne du prince de la Riccia, les enfants commencèrent un jeu qu'Alphonse ne connaissait pas. Il refusa donc d'y prendre part, mais ses camarades insistèrent tellement pour le faire jouer avec eux qu'il finit par s'y décider. Le malheur voulut qu'il gagnât un nombre considérable de parties, au grand étonnement de ses compagnons, qui finirent par lui reprocher amèrement de les avoir trompés. « Tu nous disais si bien que tu ne connaissais pas le jeu ! » s'écria l'un d'eux avec colère. Et il ajouta une parole plus qu'inconvenante. Alphonse rougit : « Comment, dit-il à son camarade, vous offensez Dieu pour quelques misérables deniers. Tenez : voilà votre argent ! » Et en disant ces mots, il jeta par terre les quelques pièces d'argent qu'il venait de gagner, tourna le

dos à ses compagnons, et disparut dans un épais bocage.

Les enfants continuèrent leur jeu jusqu'au déclin du jour, puis se disposaient à partir, mais Alphonse ne reparaissait pas. On se mit à l'appeler, à le chercher de tous côtés. Quelle ne fut pas leur surprise de le trouver à genoux devant un vieux laurier aux branches duquel il avait attaché une image de la Madone, qu'il portait habituellement sur lui : Absorbé dans un saint recueillement il ne remarquait nullement le bruit qui se faisait autour de lui. Les enfants, étonnés, l'entourèrent avec respect. Celui qui l'avait gravement offensé, pris de remords à cette vue, s'écria : « Malheureux que je suis! j'ai contristé un saint! » Sortant enfin de son ravissement, Alphonse aperçut ses camarades et ne put dissimuler son trouble en se voyant surpris dans cet état.

Alphonse à douze ans, c'est le saint en miniature. Il restera tel que l'a formé sa mère, recueilli, pieux, craignant Dieu, ami de l'oraison, ennemi acharné du péché. L'enfant deviendra un homme, mais les traits ne changeront pas. Alphonse le comprenait si bien qu'il reconnaissait tout devoir à sa mère. « S'il y eut quelque bien en moi dans mon enfance, disait-il, si j'ai pu éviter le mal, j'en suis extrêmement redevable à la sollicitude de ma mère. Obligé le plus souvent à faire des excursions maritimes, mon père ne pouvait s'occuper, comme il aurait voulu, de l'éducation de ses enfants. Toute la charge retombait ainsi sur ma mère. » Et il ajoutait dans l'élan de sa reconnaissance : « A la mort de mon père,

j'ai fait le sacrifice de ne pas aller à Naples, mais quand ma mère sera sur le point de mourir, si je n'en suis pas empêché d'ailleurs, je n'aurai pas le courage de ne pas aller l'assister à ses derniers moments.

Il tint parole. En 1756, âgé de soixante ans, ne vivant plus que pour Dieu et les âmes, Alphonse se rendait à Bénévent, avec dix-huit de ses compagnons, pour y prêcher une grande mission.

Il apprit sur la route que sa mère était gravement malade. Anna Cavalieri était parvenue à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Plus fervente qu'une religieuse cloîtrée, elle continuait, malgré son extrême vieillesse à réciter tous les jours l'office divin, à faire l'oraison mentale, à entendre la sainte messe. Jamais elle ne s'exempta du jeûne ecclésiastique. L'heure de la récompense avait sonné pour elle. Là, apprenant sa maladie, Alphonse laissa ses compagnons se diriger vers Bénévent et prit la route de Naples. Ce fut une grande consolation pour la pauvre mère de revoir, avant de quitter la terre, ce fils tendrement aimé. Alphonse, qu'elle avait pris depuis longtemps pour son directeur spirituel, lui donna ses derniers conseils et reprit, après lui avoir fait ses adieux, le chemin de Bénévent où sa présence était nécessaire.

La mission fut très laborieuse, mais tout en travaillant jour et nuit pour Dieu et les âmes, Alphonse n'oubliait pas sa mère mourante. Il écrivait à son frère : « Demandez pour moi une dernière bénédiction à notre mère et dites-lui que Dieu et la Madone l'attendent au Ciel ».

« Quelques jours après, raconte un de ses compagnons, nous allions nous mettre à table, quand un courrier vint annoncer à don Alphonse la mort de sa mère. Il nous fit part de la nouvelle avec la plus tranquille résignation, et nous pria de dire la messe le lendemain pour le repos de l'âme de la chère défunte. Puis il bénit la table comme à l'ordinaire avec une sérénité qui nous remplit tous d'admiration. »

Trente ans après, le missionnaire, l'évêque, le saint, le docteur allait rejoindre au Ciel celle dont il sera éternellement la gloire !

---

§ XIII. — *La Mère de sainte Marie-Françoise des Cinq-Plaies, tertiaire professe alcantarine* (1715-1791). — Dieu, dans les siècles où sa puissance est le plus contredite, la montre dégagée de ces instruments humains, la logique, l'intelligence, l'espérance, la fortune, le travail, qui, en l'expliquant, sembleraient lui servir d'aide. Quand, dans un but mystérieux, que les événements futurs dévoileront en partie à nos descendants, Il desserre momentanément les liens dont il a enchaîné le pouvoir de l'Esprit malin, Il donne aussi une plus claire expression à sa tendresse paternelle. C'est la compensation que sa bonté accorde aux *individus* pour adoucir les sévérités que sa Providence juge nécessaires au châtiment ou à la destruction des *sociétés* corrompues ou usées. On dirait qu'Il veut parler directement aux hommes de bonne volonté. Il bouleverse les lois habituelles de la logique. Il

donne la simplicité de l'âme aux hommes de génie, la douceur exquise aux puissants, l'humilité naïve aux riches, le pouvoir moral aux mendiants, et, surtout, le miracle aux enfants.

Quand il en arrive ainsi, quand le Maître Tout-Puissant illumine de la lumière surnaturelle les cerveaux que l'âge condamne habituellement à l'obscurité et accorde la volonté sainte aux âmes que les lois de la nature retiennent ordinairement dans l'engourdissement, la mère chrétienne a alors un rôle exceptionnel. Elle est moins le guide que la contemplatrice. Elle accompagne cette jeune âme plus qu'elle ne la dirige, et elle se borne souvent à défendre l'enfant contre le mal extérieur. Elle donne une idée du rôle que Marie eut à remplir envers le petit Jésus.

C'est bien ce que nous voyons en la mère de sainte Marie-Françoise. Nous ne rencontrons pas en cette mère le développement d'intelligence, de vigueur morale ou d'héroïques vertus, aucun de ces germes merveilleux où notre raison veut chercher, comme le fruit dans la fleur, l'origine de la sainteté des hommes que l'Église a canonisés.

C'était, nous dit-on, une bonne femme, dont la patience est mise à de fréquentes épreuves, car son mari, grossier artisan, est emporté et brutal. Celui-ci s'appelle Gallo, elle Barbe.

Elle avait déjà eu plusieurs enfants. Elle en attendait bientôt un autre. Mais malade, attristée, peut-être battue, fort troublée de noirs pressentiments, elle se croyait destinée à une mort prochaine. Elle alla trouver le Père Jean-Joseph de

la Croix, que tout Naples regardait déjà comme un saint et qui la reçut avec sa douceur habituelle, tout particulièrement aimable envers les pauvres. Le saint fit sur elle le signe de la Croix et se mit en prière. Puis il se releva et lui dit : « Aie bon courage, ma fille, tu n'as rien à craindre et prends bien soin de la petite fille qui va naître, car ce sera une grande sainte. »

Nous retrouvons ici encore saint Francois de Girolamo. Un jour, quelque temps après la visite au Père Jean-Joseph, il rencontra Barbe, et, l'arrêtant, il lui dit : « Veille scrupuleusement sur l'enfant qui va naître, car elle arrivera un jour à une grande sainteté. »

Les douleurs de la bonne femme augmentèrent et devinrent si grandes que, le 25 mars, elle se mit à genoux devant une petite image de Notre-Dame de Grâce, elle la supplia avec larmes de venir à son secours ; elle fut exaucée.

L'enfant vint donc au monde le jour de l'Annonciation de la sainte Vierge. On lui donna au baptême le nom de Anne-Marie-Rose-Nicolette.

Barbe n'avait guère de lait et ne put nourrir la fillette, qu'elle confia à diverses nourrices. Elle était trop pauvre pour pouvoir les choisir. L'enfant dépérit et on la croyait destinée à une mort prochaine. Barbe la prit alors dans ses bras et, se jetant aux pieds de Celle qui l'avait si souvent protégée, elle lui présenta la fillette en disant : « *Mamma mia*, que te coûterait-il de me donner un peu de lait pour nourrir ma fillette? » Elle regardait l'image en pleurant et la touchait avec un geste de tendresse confiante. Puis elle

reporta la main sur son sein, vide jusque-là, et elle sentit qu'il était tout gonflé de lait.

L'enfant sauvée dévoila, dès qu'elle put balbutier, ce que Notre-Seigneur avait mis au fond de son âme. Le premier geste qu'elle fit fut pour montrer des prêtres qui passaient et le premier mot qu'elle prononça fut, en dirigeant ses petites mains vers ces prêtres, « des Christs, des Christs ! » Bien avant le temps où l'intelligence naît chez les autres enfants, elle allait trouver ses sœurs aînées et leur faisait comprendre qu'elle voulait leur entendre répéter les leçons de doctrine chrétienne que la mère leur apprenait. Pour les remercier de leurs leçons, elle leur donnait une partie de ses repas. « Son ange gardien, nous dit son biographe, fut un bien meilleur répétiteur. » Ce fut elle bientôt qui donna des leçons de catéchisme à ses petites compagnes et elle le faisait avec une si étonnante clarté que Barbe en était émerveillée et ne se lassait de l'écouter. Elle la trouvait souvent réfléchie, parfois pleurant et comme en extase devant un petit autel qu'elle avait élevé. Quand on lui demandait à quoi elle pensait, on apprenait qu'elle méditait la Passion de Notre-Seigneur. Elle n'avait pas encore quatre ans. Elle avait déjà la claire vue du Ciel et des misères de ce monde ; elle parlait avec un grave sourire à sa mère, « du visage humain, dont il ne restera plus que des ossements ».

C'était elle qui voulait porter la statuette de l'Enfant Jésus à ces Crèches, dont même les plus humbles familles préparaient les ornements, si longtemps à l'avance. Cet enfant, elle le baignait

de ses larmes en pensant aux douleurs qui l'attendaient sur le Golgotha. Elle chantait les Noëls avec une ardeur touchante, et quand sa famille avait quitté cette Crèche, elle restait là longtemps encore, avec la permission maternelle, à converser avec l'Enfant Dieu, avec Joseph et Marie. Une nuit, qu'on ne l'avait pas vue rejoindre sa mère et ses sœurs, on alla vers la Crèche et on l'y trouva ravie en extase, élevée de deux pieds au-dessus de terre.

Sa mère n'avait pas pu résister à ses instances. Dès l'âge de quatre ans, elle l'avait menée à confesse. Elle ne résista pas plus à ses prières ardentes et, dès l'âge de sept ans, elle permit qu'elle fît sa première communion. Son confesseur eut grand'peine à y consentir. Enfin, il ne crut pas pouvoir refuser ce bonheur dont non seulement l'âme de l'enfant mais son corps furent enflammés. Dieu ne voulait pas que la mère s'enorgueillît des merveilles dont il entourait son enfant. Ce martyre maternel, dont nous avons vu un illustre exemple dans Charlotte de Savoie, nous le retrouvons dans la vie de l'ouvrière.

François Gallo n'était pas plus impie que ne le fut Louis XI, mais il avait, lui aussi, des visées sur l'avenir de la fillette. Il était non seulement grossier et brutal, mais âpre au gain. Marie-Françoise, quoique chétive, travaillait avec tant de soin que malgré les prières, les méditations, l'assistance aux offices, elle faisait plus de besogne que toute autre. Quelques onces de pain suffisaient à sa nourriture. Bientôt la pauvre mère vit sa fille dépérir de nouveau et enfin arriver aux

dernières limites de la vie. On lui donna les derniers sacrements. Barbe ne désespéra pas. Elle invoqua de nouveau, avec sa foi enflammée, *Mammamia*.

La sainte Vierge lui rendit encore une fois sa fille, mais ce fut pour de nouvelles angoisses. Elle était si modeste, si pieuse, qu'un jeune homme riche la demanda en mariage. Elle avait seize ans. Le père, ravi de cette fortune inespérée, la promit sans la consulter. Elle refusa avec respect et avec fermeté, en affirmant à son père qu'elle s'était promis depuis longtemps, non pas d'abandonner sa mère et sa famille puisque son travail lui était nécessaire, mais de prendre l'habit de tertiaire de Saint-Pierre-d'Alcantara.

Le père insista, la jeune fille persista dans son respect et dans son refus. Alors, furieux, Gallo saisit une corde et se mit à battre sa fille avec rage. Elle courba la tête et ne se plaignit pas. Heureusement, Barbe, avertie, accourut et parvint à enlever la corde des mains du père exaspéré.

Il cessa de la battre, mais, la saisissant vivement, il l'emmena dans une pièce où il l'enferma, déclarant qu'elle n'aurait que du pain et de l'eau et ne verrait personne tant qu'elle n'aurait pas consenti au mariage. Vainement la mère supplia. Enfin, elle alla trouver un bon Frère Mineur de l'Observance, le Père Théophile, pour qui Gallo avait un grand respect. Le Père le raisonna si bien qu'il délivra sa fille, et, touché de son humilité, de sa douceur, il lui permit, à la grande joie de Barbe, de prendre l'habit du tiers ordre. Elle avait un peu plus de seize ans.

Mais Gallo entendait tirer grand profit de cette docilité, qui n'avait résisté qu'une seule fois et dans une circonstance solennelle. Il lui fit payer la chambre qu'elle occupait dans la maison paternelle et préleva une part sur son travail, bien peu rémunéré pourtant. Marie-Françoise devint poitrinaire. La consomption la minait depuis longtemps.

Les médecins déclarèrent qu'elle était perdue sans ressources. On lui donna l'extrême-onction. La pauvre mère, ne pouvant se résoudre à assister à l'agonie de cette admirable fille, s'était retirée dans une pièce voisine. Là, agenouillée, sanglotant, elle attendait de minute en minute l'annonce de la mort, lorsqu'elle s'entendit appeler. Elle entra dans la chambre mortuaire. Quel spectacle ! Sa fille était debout. Elle demanda ses habits et dit à sa mère : « Je suis guérie, saint Pascal, l'un des saints de l'Ordre des Frères Mineurs Alcantarins m'est apparu. Il m'a dit : « Lève-toi, Marie-Françoise ». Je lui ai obéi. Vous voyez, ma mère, je suis bien guérie. »

Il y eut un moment de répit. Après les angoisses causées par les maladies et les épreuves de son enfant, Barbe put admirer les grâces miraculeuses dont Dieu continua à la combler ; sa vie en est remplie, comme son corps de cette odeur suave qui s'exhalait d'elle aux fêtes de Notre-Dame et qui embaumait non seulement ses vêtements, mais tout ce qu'elle touchait. Barbe voyait là la conséquence de cette extrême pureté qu'elle connaissait mieux que toute autre.

Ce répit fut court. L'amour de Françoise pour Jésus crucifié, les extases qu'elle avait, sa vertu

héroïque, le don de prophétie et de miracle que Dieu lui communiqua pour la récompenser de cet amour et de cette vertu, devinrent pour elle comme pour sa mère, une occasion d'épreuves.

Gallo songea à exploiter cette puissance et il voulut forcer sa fille à l'exercer moyennant finances. On devine l'horreur que cette proposition excita dans l'esprit de Barbe, comme de Marie-Françoise et la fermeté de sa réponse.

Le père, plus exaspéré que jamais, se mit à la battre. A grand'peine, Barbe l'arracha de ses mains.

La sainte allait bientôt perdre sa protection en ce monde. Au mois de février 1648, Barbe sentit qu'elle devait quitter cette fille bien-aimée. Celle-ci était alors de nouveau fort malade et il fallut qu'on la portât auprès du lit de mort. Elle entoura sa mère de ses caresses, de ses consolations, de ses prières. La bonne femme avait tant souffert, en elle et en son enfant, des brutalités conjugales, qu'elle s'imaginait voir son mari à côté d'elle la poursuivant, la brutalisant, l'injuriant jusque dans la mort. Barbe expira réconfortée par la piété de Marie-Françoise. Celle-ci tomba sur le cadavre maternel. Il fallut l'emporter hors de la chambre.

Ses épreuves n'étaient pas terminées. Mais, à mesure qu'elle souffrait, à mesure que son corps s'affaiblissait, son pouvoir miraculeux croissait. Le Seigneur Jésus voulait, nous l'avons dit, choisir les plus faibles instruments pour mieux démontrer sa puissance et comme il avait utilisé, pour cette démonstration, un corps d'enfant qui n'existait guère encore, il utilisait

un corps de moribond qui n'existait presque plus.

Elle obtint surtout cette faveur que son père se repentît et mourût pieusement. Elle l'obtint en demandant au Seigneur Jésus qu'Il lui envoyât la plus douloureuse maladie qu'elle eût encore eue et qu'elle restât ainsi cruellement affligée jusqu'à ce que son père fût sorti du Purgatoire.

---

§ XIV. — *Marie Leczinska, Mère de la Vénérable Louise de France, Carmélite* (1737-1787. — Nous ne nous appesantirons pas sur la biographie de Marie Leczinska. On sait, sans qu'il soit besoin d'insister, tout ce que l'épouse de Louis XV eut à souffrir. Elle reçut en récompense une grâce, la plus grande qu'elle pût demander à Dieu, la grâce d'avoir des enfants pieux. Louise, l'une de ses filles, pour devenir la sainte que nous révèle le monastère de Saint-Denis, eut besoin de recevoir de sa mère de nombreuses leçons de patience. Elle était née vive, colère, orgueilleuse. Elle dit un jour, étant encore enfant, à l'une de ses femmes qui l'avait offensée : « Ne suis-je pas la fille de votre roi ? — Ne suis-je pas la fille de votre Dieu ? répliqua vivement celle-ci. — Vous avez raison, c'est moi qui ai tort. Je vous en demande pardon. »

L'éducation que la pieuse mère donnait à ses enfants est toute dans cette phrase qui montre en la jeune fille la sagesse, la foi vive, l'humilité, la parfaite intelligence de l'esprit du christianisme.

Les lois de l'étiquette, très puissantes à la cour de France, empêchaient la reine d'avoir ses enfants auprès d'elle autant qu'elle l'eût voulu. Pourtant les chroniqueurs d'alors lui reprochent de ne pas savoir se séparer d'eux. Madame Louise venge sa mère de ce reproche dans les morceaux de son autobiographie qu'elle nous a laissés; elle explique la nécessité de ces séparations et le soin que sa mère avait d'en diminuer les inconvénients. Nous retrouvons là aussi le naïf témoignage de la sainteté de la reine, de l'opinion que ses filles en avaient. Ce témoignage nous est précieux; il suffit à résumer toute la vie pieuse de Marie Leczinska.

« J'aurais désiré être plus longtemps et plus particulièrement avec elle. Mais il y a des usages à la cour auxquels il faut plier jusqu'aux sentiments de la nature. Toutefois j'admirais souvent comment la reine, qui avait de grands devoirs à remplir et auxquels elle était très fidèle, avait su se mettre en liberté et vivre comme une sainte au milieu de la cour. »

Cette sainteté, les anecdotes du temps, les pamphlets jansénistes, philosophiques et déjà révolutionnaires, la lui reprochèrent, nous le verrons, sous le nom de dévotion et de bigoterie. Nous trouvons dans ces insultes la preuve même de sa grandeur morale; et les railleries mettent en relief les plus beaux traits de sa physionomie.

Madame Louise revient souvent sur cette sainteté de sa mère. « Henriette, écrit-elle, vivait comme la reine, tout le monde disait que *c'était une sainte*. »

« La reine, dit-elle plus loin, *qui ne perdait aucune occasion de s'édifier*, voulait aller à la cérémonie de la vêture de la comtesse de Ruppelmonde, qui entrait aux Carmélites de la rue de Grenelle. Elle nous y conduisit.

» La reine aimait tout particulièrement les Carmélites, surtout celles de Compiègne, qu'elle allait voir très souvent. Elle avait même un petit appartement dans leur maison, où elle passait des journées entières, suivant tous leurs exercices de piété. Par respect pour leur solitude, elle nous permettait rarement de l'accompagner. Mais elle nous parlait de leur joie, de leur contentement en des termes qui me faisaient soupirer après le moment où je pourrais en essayer moi-même. Quelque confiance néanmoins que j'eusse dans la piété de la reine et sa résignation aux volontés de la Providence, je n'osai jamais lui en ouvrir mon cœur, bien persuadée qu'elle m'objecterait mon peu de santé, car elle n'ignorait pas qu'habituellement je crachais le sang. Survint la maladie de mon pauvre père, puis sa mort qui conduisit au tombeau non seulement la dauphine mais aussi la reine. »

Les dernières années de celle-ci avaient été plus éprouvées que les premiers temps de son mariage. Toutefois la patience était venue avec une piété plus intense et l'âge avait apaisé la jalousie fort légitime de l'épouse outragée et aimante.

Il faut souligner ce dernier mot, car ses ennemis, ne pouvant rien reprendre à sa conduite, l'accusèrent d'avoir une âme sèche; et des

ennemis elle en eut beaucoup et d'amers. Tout ce qui, de près ou de loin touchait à l'*Encyclopédie*, aux philosophes, aussi bien de l'école déiste que de la secte athée, détestait en elle la femme énergiquement pieuse ; ceux qui n'osaient pas encore la railler ouvertement, déclaraient qu'elle était « dévote d'une superstition étrange, ridicule aux yeux des Français ». Cette *superstition étrange*, c'était la gravité usuelle de la vie chrétienne ; et ceux qui prétendaient avoir le monopole de représenter les *yeux des Français*, étaient ces semi-libertins qui essayaient d'accorder une vie relâchée avec quelques pratiques extérieures de religion.

Pour les libertins avérés, la reine était le but de leurs moqueries autant que de leur haine. Ils publièrent que Marie Leczinska n'était entourée que d'un cercle de « prêtres et de moines, où l'on passait le temps à crier au scandale et à gémir sur les débordements du roi ». Les philosophes avaient si bizarrement troublé le bon sens des courtisans que, forcés de reconnaître l'inépuisable charité de la reine, ils disaient d'elle : « elle est charitable par bigoterie », oubliant que, voulant insulter la piété en la nommant *bigoterie*, ils faisaient de celle-ci la plus aimable, comme la plus énergique des vertus, puisqu'ils étaient forcés de lui reconnaître la puissance de créer la charité.

Elle était également haïe des hommes politiques, par cela même qu'elle était franche, bonne, détestant l'astuce et incapable d'intrigues. Imitant les philosophes dans le nouvel et

étrange usage qu'ils faisaient de la langue française, les politiques insultaient sa sincérité en disant que c'était « ignorer l'art de se faire des créatures ». Sa bonté, ils la nommaient *amitié banale*; son dédain de la ruse lui venait, selon eux, de ce qu'elle « n'avait pas d'originalité »; et ne pouvant nier qu'elle eût de l'esprit, mais furieux qu'elle ne l'appliquât pas aux profits de leurs intrigues, ils avaient découvert « qu'elle n'avait pas l'esprit de suite ». Enfin, enragés contre sa vie modeste, contre ses sentiments dignes et contre la réserve de sa conduite, les chroniqueurs inspirés par ces trois classes d'ennemis, les philosophes, les libertins, les courtisans, imaginèrent de chercher là la cause du libertinage de Louis XV. C'est ainsi qu'ils l'accusèrent de « n'avoir rien à elle, pas même les sentiments qu'elle feignait parfois ».

Nous avons d'elle des lettres peu connues et qui étaient faites pour rester dans l'intimité. Elles nous dévoilent non seulement sa bonté, la vivacité de son esprit naturel, mais également la grâce et la vivacité de son cœur. « Je suis plus flattée, écrit-elle, d'être la femme du roi et la mère de mon fils que la reine. N'en dites jamais mot, mais j'aime le premier à la folie. »

Sa mère est malade. Elle écrit avec une mélancolie qui nous fait pénétrer avant dans cette âme qu'on nous dit si étroitement sèche. « Les plaisirs les plus innocents ne sont pas faits pour moi. Aussi n'en veux-je plus chercher en ce monde. Je fonds en vous écrivant. Je ne sais pas un mot de ce que je vous dis. Je sais seule-

ment que mon cœur parle et qu'il est dans la douleur. Je laisse ma pauvre mère dans un état pitoyable. Vous connaissez mon tendre attachement pour elle. Jugez de ce que la séparation me coûte. » Et quand elle perdit sa fille Thérèse, en 1744, ne nous montre-t-elle pas aussi le fond d'une âme tendre quoique chrétienne par-dessus tout? « Ma pauvre enfant est bien heureuse. Je l'envie. Mais il faut que je souffre encore dans cette triste vie. »

Elle nous donnera le résumé de sa conduite cordiale : « Il faut plaire à tous et en aimer peu, mais aimer beaucoup ceux que l'on aime. Voilà ma maxime. » Si c'est une maxime royale, n'est-ce pas aussi une maxime touchante?

On peut deviner que, droite et sensée, détestant l'intrigue et humblement pieuse, elle eut aussi pour ennemis les jansénistes. Sait-on ce qu'ils lui reprochaient surtout? C'est inimaginable. Ils ne pouvaient lui pardonner de s'être fait tendrement aimer de son fils et de ses filles, et de leur avoir donné une piété ferme mais simple, docile et clairvoyante. Toujours embourbés dans cette logomachie que les idées philosophiques introduisaient en France en donnant aux théories nouvelles un langage qui faisait jurer le sens commun, ils affirment que si Mesdames et le dauphin l'aiment, c'est *qu'ils ont en elle la confiance d'enfants mal élevés!*

Je n'ai pu résister au désir de dire ces quelques mots brefs pour défendre la mère de notre Vénérable. Il semble que reine, n'ayant aucun des défauts que l'on reproche aux princes, princesse sincère et digne, femme simple et

bonne par-dessus tout, mère tendre et attentive, épouse de Louis XV et traversant pure comme le rayon de soleil qui éclaire l'eau des marais, cette boue du XVIIIe siècle, il semble qu'elle eût dû être admirée par ceux-là qui tonnaient contre la corruption des cours, contre l'égoïsme de l'ancien régime, contre la sécheresse du cœur des grandes dames et l'hypocrisie des dévotes. Il n'en est rien.

Il faudrait un livre spécial pour la défendre contre le dédain de ses contemporains, que l'histoire n'a que trop imités. Cette haine s'explique. C'est que si elle fut une bonne reine, elle fut surtout une bonne chrétienne et cela, pour les contemporains, les disciples de Voltaire, c'est le crime irrémissible. Elle n'avait jamais caché qu'elle mettait Jésus-Christ au-dessus de tout, et elle le montrait avec cette candide vivacité que nous recommandons à l'attention de son prochain biographe comme un des traits, peu dévoilés jusqu'ici, de sa douce physionomie.

Dès l'année 1740, elle laissait voir la lassitude que lui causaient la cour, la liberté de mœurs et de langage qui y régnait. Elle dévoilait surtout sa passion pour la piété. Il faut se rappeler qu'avant qu'elle épousât le roi, il avait été question de son mariage avec le duc d'Orléans, très savant et très pieux. Elle ne cachait pas à ses familiers qu'elle regrettait d'être reine. « Si j'avais été duchesse d'Orléans, dit-elle, nous aurions mené une vie délicieuse ; tandis que mon mari serait à Sainte-Geneviève, je serais aux Carmélites. »

C'est cette « bigoterie » qui était le crime irrémissible ; et l'on pardonnait au prince de

Conti, par exemple, d'être crapuleux, à demi fou, ignoble, avare et grotesque, parce qu'il était le chef de la franc-maçonnerie, tandis qu'on raillait la reine d'être d'une bonté exquise, parce que cette bonté elle la devait à la « dévotion ».

Toutefois la Providence sait tirer quelques mots de vérité des lèvres de ceux qui la détestent le plus. Elle força un des plus illustres chroniqueurs du XVIIIe siècle, homme d'État, ami de la philosophie et du jansénisme, à oublier, comme par distraction, son esprit dénigrant et son intelligence à visées étroites. Le marquis d'Argenson fit, sans paraître le vouloir, l'éloge de la mère de notre sainte, en disant que trois mots résument la biographie de la bonne reine : *Piété*, *douceur*, *humanité*.

J'ajouterai une phrase pour compléter le résumé de cette noble vie et la très brève esquisse que j'en donne : C'est pour obéir à ses vœux que les évêques de France, composant l'assemblée de 1765, prirent la résolution d'établir en France la fête du Sacré-Cœur.

Le Sacré-Cœur ! C'est sur ce mot que je termine mon œuvre. Il la domine tout entière. C'est lui qui l'a inspirée, lui qui y resplendit à chaque ligne.

Au centre des plus vivants de mes instincts, je trouve un sentiment puissant de la miséricorde de Dieu. Depuis bien des années, je demande à mon Maître doux et brillant, au bon

Jésus, le Seigneur de l'amour et de la lumière, le droit d'élever un petit autel à sa Bonté. Mais je ne savais comment l'entreprendre. J'avais commencé par rêver de reconstituer la Judée au temps de Notre-Seigneur et de Le montrer vivant au milieu de ses contemporains : mais ce travail d'imagination, si austère et si pieux qu'il dût être, était bien au-dessous de Lui. Je rêvai encore de mettre en scène tous les récits où l'Évangile nous dévoile surtout sa douceur compatissante. Mais comment toucher à cette grandeur traditionnelle du Livre Saint sans risquer de blesser les âmes délicates !

C'est alors qu'une voix qui m'est chère me parla des Mères des Saints. Il me parut que c'était la réponse à mon inquiétude.

La grande preuve de la bonté du Seigneur n'est-ce pas l'amour qu'il donne et celui qu'il inspire? N'est-ce pas de cet amour que naît la sainteté ? N'est-il pas vrai aussi que l'amour maternel est le plus élevé, le plus désintéressé après l'amour de Dieu? N'est-ce pas, enfin, en triomphant de l'amour d'une Mère que cet amour divin montre la plus grande force, comme il prouve sa plus grande bonté en récompensant cette mère par la sainteté de son enfant! C'est donc en montrant l'âme des Mères des Saints que je pouvais le mieux louer la Bonté de Jésus en sa douceur et en sa puissance.

Voici l'humble autel. Il est construit par des mains profanes, mais les pierres en sont si resplendissantes et si solides qu'il plaira, je l'espère, aux belles et fortes âmes. Il les aidera

à devenir plus belles encore. Il les aidera aussi à répandre la force autour d'elles; et avec la force morale, la vérité dans son double effort : l'effort humain qui est l'histoire, l'effort céleste qui est la Piété.

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace aux mères chrétiennes.....
Causerie préliminaire.....

LIVRE PREMIER

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA MATERNITÉ SAINTE, DU Ier AU IVe SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

L'ORIGINE DE LA MATERNITÉ SAINTE.....

CHAPITRE II

L'AGE HÉROÏQUE DE LA MATERNITÉ SAINTE, DU IIe AU IVe SIÈCLE.

CHAPITRE III

UN AUTRE FRUIT HÉROÏQUE DE LA MATERNITÉ SAINTE : — LA VI CÉNOBITIQUE ; SON DÉVELOPPEMENT PROVIDENTIEL AU IVe SIÈCLE.

I. Les deux fondateurs de la vie cénobitique en Occident..... 46
II. La première religieuse de l'Occident..... 4
III. Le premier moine au Sénat romain..... 47
IV. Le triomphe de la pauvreté..... 50
V. La maternité qui crée les saints..... 5
VI. La leçon de l'avenir..... 59

LIVRE II

LES GRANDES CHRONIQUES DE LA MATERNITÉ SAINTE DU IVe AU XVIIIe SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

LA DÉCADENCE DE L'EMPIRE A LA RENAISSANCE CATHOLIQUE (IVe-XIe SIÈCLE)

I. La mère de saint Athanase (296-376)..... 63
II. La mère de saint Jean Chrysostome (344-407)..... 66
III. Aglaïs, mère de saint Alexis (IVe siècle)..... 71
V. La mère de sainte Euphrasie (IVe siècle)..... 78
V. La mère de saint Jean Calybite (426-460)..... 81
VI. La mère de saint Nizier (503-676)..... 89
VII. Berswinde, mère de saint Odile (657-722)..... 95
VIII. La comtesse Heilevige, mère du Pape Léon IX (1002-1054)..... 100
IX. La mère de saint Anselme (1034-1109)..... 110

CHAPITRE II

DE LA RENAISSANCE CATHOLIQUE A LA RENAISSANCE PAÏENNE (XIIe-XVe SIÈCLE)

I. La mère de saint Bernard (1031-1063)..... 118
II. La mère de saint Domique (1170-1221)..... 134
III. Picca, mère de saint François d'Assise (1182-1226). 139
IV. La mère de saint Honoré (XIIIe siècle)..... 158
V. Blanche de Castille, mère de saint Louis (1214-1270) 167
VI. Donna Maria Rotelli, mère de saint Bonaventure (1225-1274)..... 185
VII. Théodora, mère de saint Thomas d'Aquin (1226-1274) 189
VIII. La mère de saint Roseline, Chartreuse (1263-1327). 198
IX. La mère de saint André Corsini, Carme (1309-1373) 204
X. La mère de sainte Catherine de Sienne (1304-1380). 207
XI. Charlotte de Savoie, mère de la Bienheureuse Jeanne de Valois (1464-1505)..... 218

CHAPITRE III

DE LA RENAISSANCE PAIENNE A LA RENAISSANCE PHILOSOPHIST (XVIe-XVIIIe SIÈCLE)

I. La mère de saint Jean de Dieu fondateur des religieux de la Charité (1495-1560)..... 1
II. La mère de saint François de Borgia (1510-1572)... 1
III. Doña Beatrix, mère de sainte Thérèse..... 2
IV. La mère de saint Charles Borromée (1536-1584).... 2
V. La mère de saint François de Sales (1567-1622).... 2
VI. La mère de saint Louis de Gonzague (1568-1591)... 2
VII. La mère de saint François de Girolamo S. J. (1642-1718)..... 29
VIII. La mère du Bienheureux François de Posadas, de l'Ordre de Saint-Dominique (1644-1702)..... 29
IX. La mère de sainte Véronique Giuliani (1660-1727). 29
X. La mère du Bienheureux Crispino de Viterbe (1668-1750)..... 29
XI. La mère de saint Paul de la Croix, fondateur de la congrégation des Passionnistes (1694-1755)..... 30
XII. Donna Anna, mère de saint Alphonse de Liguori (1698-1787)..... 30
XIII. La mère de sainte Françoise des Cinq-Plaies, tertiaire alcantarine (1715-1791)..... 31
XIV. Marie Leczinska, mère de la Vénérable Louise de France, Carmélite (1737-1787)..... 32
Le Sacré Cœur..... 33

1890-1894. — Corbeil. Imprimerie Éd. Crété.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 001996197b

BX 4651 .H43 1895
HERICAULT, CHARLES JOS
MERES DES SAINTS.

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 04 07 15 8